

Puisqu'il faut bien terminer un jour,
commençons d'abord *



Des textes de **Ludovic KASPAR**

• Heart of Snow	5
• H'mama.....	5
• Extrait de Grand écart.....	6
• Poussière d'anges.....	7
• Living for the city (just enough)	9
• Take the long way home.....	10
• Mégalopole	10
• Artifice.....	12
• Buffalo-Choix.....	14
• Civilités.....	15
• Sale garde de petit prince.....	16
• Love Blues.....	17
• Téléphoniques.....	20
• L'enfant à l'envers	21
• Moins que zéro	22
• Accord Néons	23
• Le vent à contre temps.....	24
• Pensées dans un gros pot	25
• Réunion des Écrivains Anonymes	26
• Écllosion	29
• Petit poème au chemin	30
• Ecolo par rateau	31
• Un singe en hivers	32
• Un long fleuve tranquille.....	33
• Tiffier-Baskets-Béret-Guinness	34
• Rose desperados.....	35
• Marcel le fantastique.....	36
• Une autre plage de service public	39
• On the beach before the on the road	41
• Спасибо!	42
• La Capitaine est partie pour sucer !	43
• Au rapport.....	44
• Tom le burlingueur	45
• Une chanson dans la foule	46
• Mail Transfert	47
• Ecoute	49
• Savoir finir.....	50
• Jaune	51
• Avec tes yeux d'œufs durs.....	52
• La porte de mes limites.....	53
• Lahou cœur de chti	54
• Mon chat stupide.....	55
• Aldict	56
• Partie.....	57
• Le poignard à mon père	58
• Le rire est le propre de l'homme.....	59
• Your turn now.....	60
• Bienvenue en enfer	61
• Il y a toujours un mouchoir qui vous rappelle	62
• Tatou.....	63
• J'appuie sur la gâchette ; la nuit est longue à cotoyer	65
• Pensées vagues à la dérive de Buko.....	68
• Que doit-on faire ?.....	70
• Méfiez-vous de la bise	73
• C'est ma première scalpel partie.....	75
• Nadia.....	76

• Annitusaire.....	77
• Chez la marchande de F... ..	77
• Mon don de sperme à 0% de matière vie	78
• En stock	80
• Trois petites bouteilles.....	81
• Vanité.....	82
• Demain m'en est témoin.....	83
• Si j'avais des photos	84
• SMARTies	86
• Gueules noyées	88
• Mes hommages monsieur	89
• Hey Joe	90
• Rivages sans visages.....	92
• Le décapsuleur.....	94
• Pour écrire, il faut aimer	97
• De bleu en blues.....	98
• A partir d'un dessin	100
• Eponge à omelette.....	101
• Tu dois tout essayer	105
• Frayer (à la mouche).....	106
• Craie.....	110
• Désarmé.....	111
• Bar d'aube.....	111
• Poeme sans titre – Jack Kerouak	113
• Sans style	114
• Le bricard et la guerre.....	116
• Ma vie chez le dentiste est partie	117
• Dentition	118
• La bouse ou la vis	120
• Mémoires sauvées de Brautigan	121
• James	123
• La chatte à ma mère.....	124
• Côté.....	125
• Sutures manquées	126
• Souffle	127
• Tchao pantin	127
• L'alcoolopathe	129
• Madame la javel folle	130
• arki 78 20%.....	131
• Lorsque... brusquement.....	131
• Strike.....	132
• La porte de mes limites	134
• J'écoute.....	134
• Abus de rêve au super marché	135
• Boussole.....	137
• Calypso (pour Anna O).....	138
• Caserne	140
• Je viens quand je pars	141
• Un peu tout con.....	142
• Récession lumière.....	144
• Quand.....	145
• Foire du trône (l'ami retrouvé)	146
• Comme pas deux.....	150
• Passage à tabac	151
• Des excuses, toujours des excuses	153
• First step	154

• La ventouse maudite	154
• Tout juste	157
• Little Bouddiu	160
• PUM4L3LH et ME3K6KF3	164
• TULIPE (vous n'êtes qu'un fils, mon père).....	167
• Confession d'un ange (Mon cher petit journal)	168
• Et qu'on m'apporte des oranges	169
• 18/02/2008 - Les mots inutiles (p.180).....	171
• Le concessionnaire.....	172
• Une chanson dans la foule	173
• Refus	174
• Suicide blond	174
• Overjoyed	175
• Rocket love	175
• In your head (zombie).....	175
• Sounds like a memory	175
• Molaire Urbaine.....	176
• Petit puits sans fond fond fond	176
• Fuite gaga majeur	177
• Breve de brouillard	178
• L'ami barman	178
• Rouleuse	178
• Fastueur	178
• Le mot assis	179
• Seul au Dax.....	180
• Rosa de sans vie.....	182
• Pour la ville nouvelle.....	183
• FA7 d'un man in SQY WEST	184
• This is zee end brotha sista	186
• Trois petites bouteilles (autre version).....	187
• Ta guerre !	188
• Jouet.....	189
• Perdu d'amour	189
• Lucide	190
• Compte tenu.....	190
• Bombardé.....	191
• A travers l'heure	192
• Pas vu pas pris	194
• Vieux cycle sans dope.....	195
• D'après photo.....	197
• Max la tactique	198

BONUS TRACK

• Nick CAVE.....	203
------------------	-----

Heart of snow

la neige tombe
des traces de pneus
on voit bien que c'est la lune
qu'a dérapé

sur mon coeur-tombe

mais a coulé
dans mon sang blanc
un flocon de lune
que je t'offre
comme le souvenir
d'une chanson
évanouie dans le soleil

2005, variation libre autour de l'album [Heart of snow](#) des *Black Mountain*

H ' MAMA

Dans ce bar, un vieil algérien
me racontait de quelle sorte
un rocher nous séparait
En embrassant pianos
trombones, bières mises
et remises
en paix

in L'impasse aux visages, éditions Alba, page 23

Grand écart *(Extrait)*

faire le grand écart dans la cité du vide
c'est impossible
il n'y a plus de mouvement
dans le vide
le seul grand écart qui se rapporte au vide
est d'y sauter
on prend un risque, c'est sûr
celui de ne pas en sortir
de transformer sa petite machine humaine
en moteur invisible
faut-il être salement acculé
pour le faire
d'ailleurs plonge-t-on pleinement conscient
ou y est-on trempé de force
dans le grand bain du vide
voilà, c'est ça
la force des choses
vous y noie
et vous n'y pouvez rien
sauf à compter sur vos réserves
pour une magistrale apnée
au fond de ce vous avez
dans le ventre.

Poussière d'anges

*Goéland de mémoire,
Fou de Bassan sur fêlure,
Cris perçants, océan de coliques,
Voyage de nombreuses ailes,
Ailes tirées aux nuages,
Le soleil dur.*

Hier et aujourd'hui, bitume de nuit. Voiture parkée sur une place animée de noctambules. Marcher vers la vieille ville. Posé pied au désert de la lune, évaporation d'êtres parallèles ; presque partout.

Marcher encore. Un temps passe, coulé à côté.

Scrutée au coin de la rue. Visage transparent d'une beauté revenante. Les os affleurent la peau tendue; la déesse est écroulée debout. Un froid l'enserme, elle ne sent rien. La glace paillette les moments nus de son corps. Jupe trash noir, sous tiff clouté aux balconnets, bas résilles déchirés; maquillage en ruines bombardées d'excès de tout. Démolition.

Une voiture hésite à sa hauteur, puis s'arrête. Corps à louer, crachats répétés. Elle monte.

Son regard croisant le mien au pli de son cou derrière la vitre, me reconnaît, pose pour l'à-côté, puis se durcit, se détourne et fixe le devant. Fugacité.

Le bruit du moteur s'estompe, traînées de feux dans l'air rougi. S'enfuir.

*

J'ignore son nom et pratiquement le reste.

Sauf. Séisme d'âme; pureté sous la douleur et vice.

Un soir. J'y retourne sans penser; pourtant...

Assise au fond d'un troquet du quartier périphérique, où la fin est la soif.

Au fond d'un demi pression, je mélancolise sur le sort de miens incertains. Atterri là, zinc et panne de carburant. Pose de hasard sur terrain accidenté; chiffonnement d'ailes aux buissons mauvais; bousillage de pneus au fond des ornières.

En retrait du néon central, observation. Filles fardées, nippées sans pudeur excessive. Dialogues, triologues, soliloques de types à l'air crapule. Souûlographie : foies aspergés avec méticulosité, faire de la retenue un non-sens, de ce dernier une règle. Puis sciures, glaviots, mégots, cendres boueuses; par terre. Jaunissement des murs par des générations de nicotine. Odeurs de graillon du midi à minuit,

brasserie. Tabac brun, vieilleries. Tables et chaises au vécu indéniable, formica. Vapeurs de fumées, lumière de pleine lune. Électricité. Cellules dans bouillon. Brouhaha, gueulars, cris, verbiages.

Je me fonds dans l'ambiance comme Coué: vaincre le mal par le mal. Enfoncement; frôlement des bandes d'arrêt d'urgence, et leurs rugosités qui réveillent par vibrations avant fossé. Extrémiser l'oubli jusqu'à sa dernière limite. Expérimenter?

Et les êtres d'outrance déglingués-carapace-dominés, relativiser le mal. Se l'offrir.

De son coin, le mien caché. Plantée seule sur l'enfer d'une chaise, marc de café au fond d'une tasse, matières usagées. Regard vers un ailleurs souterrain, dehors c'est noir. Soudain, cillement de paupières, retour d'un cauchemar pour un autre. Un grand type s'approche d'elle, lui parle. Elle devient blême. L'autre s'éloigne, ça pue le maquereau tout d'un coup. Son regard comme un sonar de requin mâle me trace, puis ses pupilles rasoirs coupent. Instant. Mes yeux baissent leurs paupières, les remontent. Une larme coule en absence sur son visage à elle. Restes de maux dits.

La bière et ses gaz «illucides», j'aurais dû filer. Non force très forte: je me trimballe jusqu'à sa table. Café? Oui. Pas parler, défoncés, douceur et sauvagerie des regards. Regards: projecteurs d'intérieur. Et peaux, si près à nous toucher. Peau: malheur de la porter sans plus pouvoir muer. Vieillir en voie de traverse. Rigidité existentielle.

Peu de minutes, impatience. Sourire d'ironique effilant ses lèvres, trop tard. Elle: découverte, sans plus rien à me cacher. Le reste, insignifiant énormément. Se lève et disparaît en ouverture de porte, à peine. 100 balles. Elle. Moi. Sourires aucun. Quelques mots. Larmes ravalées. Détournement de malheur. Infinie tristesse des poussières d'anges.

(Publié sur www.pleutil.net)

LIVING FOR THE CITY (JUST ENOUGH)

J'écoute taciturne
Les grands muets sauvages
Se faire la guerre dans les rues
En allant travailler à la Grande Arche
Rer, transilien, tramway et bus
Trimbalent leurs mines cireuses
D'automates programmés
Je les connais si bien ces gens pour qui
un simple coup de coude dans le métro
Heure de pointe
Nous vaut un regard de tueur en retour
Dans un claquement de langue hautain

Le métro aérien nous montre par la fenêtre
une vue de la Seine
dégagée
Je la regarde réellement

Ces sinistres aux rictus de marionnettes compassée
ultime réflexe de savoir-vivre étriqué.
Comment sont-ils chez eux ?
Fatigués ?
Des photos noir et blanc de la Seine
Accrochées à leur murs, sans tâches ?
J'emprunte leur chemin, leur noirceur me grappille
les premiers temps ils me faisaient rire, maintenant
Ils me font peur , je les déteste.
Avec mon attaché-case

Il reste le Pérou où je pourrais mieux vivre
On dit les gens si tristement humains, là-bas
Mon âme ici est en lamelles.
Bientôt elle sera un ticket de métro composté.

TAKE THE LONG WAY HOME

J'aime la nuit autoroute vers le Nord droite,
accélératrice d'horizons gelés
astiquant ses yeux de goudron, sous le regard d'un boisé d'une lune.
La nuit pause et ses filantes ressuscitent la beauté factice
des stations-service,
ports d'attache pour humains fourbus de conduites sans fin
porte de voiture claquée dans un bruit sourd : celui d'une belle berline; que j'embarque à la volée.
Remplis un plein pour rouler,
Rouler vers la nuit où j'attends quelqu'un que je n'attendais pas.
Celui là me double ; hors de portée.
L'aube basse berce la nuit finalement pour qu'elle s'endorme
à Copenhague.
Parce qu'on chante jour et nuit
Dans les rues de Copenhague
Ville où je m'arrête en panne de mélancolie.

Mégalopole

*Les derniers s'ront les premiers
dans notre réalité" J.Jacques Goldman*

Ca tanguait rude sur le pont du bateau ivre vers l'Abyssinie. Arthur en haillons, perché en vigie le couteau entre les dents, me traitait d'Albatros. Et Charles qui gueulait en poupe que la vie est un hôpital ! Un hôpital ! Sans d'autres échos à sa voix que les embruns du néant et les vents de la destruction.

Sur le pont je jouais au singe. Rien trouvé de mieux. Au singe-panzer défonçant le mat de mitaine à coups de canon ouistiti.

Pas gai la pagaille. Des aïe, des ouïe et des chants de pirates zigzaguaient vers la bouteille de rhum et sa carte au trésor.

Et de ville ? Plus. Rien qu'un océan indien aux requins Apaches sans calumet de la paix.

Surprise du réveil. Bitume, Rue de la Paix. Sorti d'une 16ème ronde, comptine de phantasme, ma bile aux caniveaux du 16ème à Paname. Et des gardiens de la paix.

Effarement ! Un bateau de papier qui glisse vers l'égout, les menottes aux poignets.
Dans le panier à salade, les poulets sont très fiers d'exhiber leurs ergots bien coupés.
Moi qui rit, la vache ! Qui meugle un bon coup. Mon taureau n'a plus de couilles dans cette course au cachot.
« La vachette ! Elle a pas d'quéquette ! »
Qu'ils sont rabats-joie les chapons de la capitale. Aussi rabats-jour, pour les nuits qui s'enfuient. Et moi avec.
Je leur dis « Je je je je. Je suis pas une cloche ! »
Mais j'ai mon litron, margharita citron.
Et mon apologie pour la descente, vous voulez pas l'entendre ?
Voilà ce que je leur cloue au bec, les cocottes du levant.
S'en foutent. Et me caquètent : « Je je je ! Et la loi, cloche qui vole le rhum des honnêtes gens, t'en martèle tes flancs d'étain ? »
Y'a pas d'étain, que j'pense. J'suis juste éteint, je dis.
Y'a que du béton et des armées de ferrailles ; du super sans plomb ; des pompes à fric et des souterrains.
Mais y'a pas de sourires, pas non plus de soupirs, ni d'oeil qui cligne. Puis les bonjours n'ont pas de retour.
Des dents ? Oui.
Des défenses ? Partout.
Et de grandes violences. Même qu'elles sont inanimées,
Immotivées.
Des replis, des débâcles parmi les automates.
Voilà ce que je vois, moi.
« Moi, moi, moi ! Tu s'rais pas mégalo la cloche qui sonne pas ? »
Et je dis rien, moi. Je réponds plus, moi.
En bon ex-premier d'la classe, je me laisse tirer grand-prince, en queue de la Mégalopole.

le 23 mars 2000, Ludovic Kaspar

Artifice

Les photographes ont trouvé le mot juste...

Se trouver seul
Face à ce personne, moi
Dans ce rade aux allures latino

Vieux sucre de gloriole rénové
Où j'ai regagné droit de citer
Du silence à force d'années cloîtrées

Ma voix grasseyante de chimie
Triture la barmaid flambant neuve
« Vous auriez pas une boisson énergisante, genre cocktail de vie ? »
Le type d'à côté ne bronche pas.

Il porte les gravats de sa vie sur sa tronche de chopotte
Éclusant une bibine d'un coup de meurt de soif, son unique permission
Jouisseur précoce d'un ennui interné
Il le sort vers dix huit et le pieute à dix neuf
Qui peut-il ? Pas besef.

Elle revient ample balançant ses hanches
Dans un sourire de « Non. »
Se trouver seul pour lui rendre la monnaie de mes lèvres
Aux coins presque soulagés

Une paille dans un Coca, cendrier bien placé
Au centre d'une table en teck

J'allume des cendres, écris ces mots
Pour conserver mes larmes
Et garder un peu d'arbre

A défaut de racines

Derrière la vitrine du bar
Un type plie le trottoir
12.9 crochetée main droite
Cinquante centilitres
Et autant dans la gauche

Dans une minute
Je suivrai ses notes de pianiste marteau
Traversant le crachin hors des passages cloutés

Mais le carrelage rouge artificiel
Paralyse encore mon crâne enfoncé dans ce bar

Je me demande pourquoi les artifices respirent tant le réel
Et ces gens de paroles qui aspirent de partout
Moi l'homme photomaton...

CHEESE !

Buffalo-Choix

fouteur de merde.

Il y a des soirs puis des nuits, passés seul face à l'écran, les doigts scotchés au clavier comme une bouche d'enfant puni pour avoir trop parlé en classe. Tous ces temps ne se succèdent pas, je traie des pensées de crocodile sans la moindre trace humide, en me persuadant d'une sécheresse universelle. Alors qu'il s'accumule, le temps, pour distiller son énergie plus tard, après l'écran, la solitude des ressacs nocturnes. Rien n'est à point. Au point. Question de choix. Un savoir plus ou moins inné.

Exemple chez Buffalo-Grillé :

- Quelle cuisson la côte, monsieur ?

- Saignante.

- Sauce au poivre ou béarnaise ?

- Saignante.

- Du vin ?

- Saignante.

- Espèces ou carte ?

- Saignante.

- Tout s'est bien passé ?

- Alors bleue, béarnaise, carafe d'eau, resto-baskets. Sinon parfait, Madame la Marquise.

Pas le temps de dire mon reste que ses frères se vautrent sur la table. Gerbe finale. Pas le choix, quand on l'a sur l'estomac. Trop tard et trop tôt.

On s'inquiète de ma santé en me poussant vers la sortie. Des artistes. Je réclame un médecin dans la salle, un pilote dans les cuisines. " Ca suffit là, tu veux les keufs c'est ça !? "

Ok Ok, je paye et je m'en vais...

A point.

Publié dans Mauvaise graine n°57

Civilités

Là où ailleurs

Ca commence par une erreur.

Jack et Lyn, mes créateurs, préparaient le rituel BBQ des dimanches estivaux et je révisais ma brasse dans la piscine peu profonde. Je portais mèche blonde de droite à gauche au gré des rafales du vent puant comme l'haleine d'un vieux dingo - des carcasses d'animaux en putréfaction jonchaient les pelouses du lotissement.

Jack me surnommait « Mein führer! » à tout bout de champ et Lyn renonçait à m'emmener chez le coiffeur depuis perpette car cette blague pressurisait ses zygomatiques dépressifs comme un rail de mauvaise coke. Grimaces et dentition refaite.

Les voisins ne tarderaient pas à rapporter la bidoche, un kangourou bien vivant à cramer à vif. Le cri du kangourou immolé, assez feutré, excitait ce petit monde de banlieue à l'Est de Sydney sans que personne ne s'offusque. Coutume.

Comme à son habitude, Jack tenait à organiser un pugilat à mains nues contre la bestiole avant de la trancher encore rose dans l'assiette. C'était l'occasion de parier et de s'amuser un peu, les dimanches sont plutôt creux en Australie, vaste désert insulaire. A chacun ses combats de coqs, sa pétanque, ses partouzes.

Seulement, ce jour-là, William, un anglais à peine emménagé, crut bon d'offrir son chat persan à bouffer ! Quel manque de tact!

Manger du chat domestique est LE tabou de cette bonne société australe !

Jack, Lyn et les autres devinrent blêmes, tombèrent dans les pommes comme l'aborigène ivre mort chute de son boomerang.

Au bord de la piscine, mes six ans murmurèrent : une bonne solution finale.

Publié dans Mauvaise graine n°57

Sale garde de petit prince

Heureusement, il pilotait comme un manche...

Insane réveil. Je l'envoie valdinguer : l'énergie de la fatigue rompue comme une baguette en deux. Sûr qu'il a son compte loin de mes tympans.

Une clope, un café, de la zique... Mon crâne est un bunker explosé. Une murge de plus, c'est tout. Seul comme un roi noyé sous son lavabo sec, il faut quand même se soulever.

Pas que je doive bosser ! Je lutte au RMI pour la rédemption du Petit Prince. Si j'avais un métier : body-guard de Petit Prince.

Dans la réalité, je me lève par hygiène. On peut se défoncer avec un minimum d'autodiscipline, sinon c'est cuit. Tu deviens un radis fondu. Le Petit Prince s'en remettrait pas.

Pas envie d'être un radis pour des prunes... déjà que ma dernière brune me traitait de navet au pieu... Ha, mes burnes!

Khaled tourne sur la platine, morceau calme et solaire : *Caméléons*.

Je ne me sens plus si mal. Vive le bédouin de dix heures ! La tasse de café renversée sur mes jambes nues brûle ma peau sans douleur. Tout passe comme une pierre à la poste. Lavage à l'Éléphant Bleu vitesse grand V. Habits en vrac, dépareillé. Prêt à sortir toutou.

Je me souviens à temps que j'en ai pas. Pas de souci puisqu'il faut sortir amen. J'attrape une cordelette, me la noue autour du coup et je sors alléluia. Me promener seul en jappant au croisement d'une caniche. Inch allah.

Un grand reu-noi tente de faire le piteux avec son collier à pointes. Je pisse deux trois gouttes sur son rêve ; pas digne d'un petit prince sans doute... *mais je garde que son corps*.

Quel con protège encore son âme, petit?

Publié dans Mauvaise Graine n°58

Love Blues

Dominique elle s'appelait.

Je l'ai rencontrée alors que j'étais malheureux comme dix adolescents agglomérant leurs malheurs par télépathie autour d'un guéridon la nuit, dans une grange de ferme. Sauf que j'étais seul à supporter cette charge démente de mal à vivre et qu'il n'y avait pas de ferme. Mes parents pensaient que c'était ma faute, et, je m'en étais persuadé finalement.

A cette époque, je comptais sur le bouddhisme pour me sortir de ce bouillon existentiel. A 18 ans, on espère encore gagner au loto. Plus tard, je ferai une croix sur l'espoir, à la craie, parce qu'on ne sait jamais ce que le temps peut effacer. Je lisais les bouquins de Kerouac les plus en rapport avec le bouddhisme, m'accrochais pour saisir le sens qu'il y mettait. Il semblait y croire mordicus.

Je tentais de méditer dans ma petite chambre avec un hublot comme fenêtre; je me figurais loger dans une cabine de bateau en route pour Lowell. Même si, l'océan, est assez éloigné de Lowell somme toute. Ces tentatives de méditation n'y faisaient rien. Malgré toute la bonne volonté que je mettais pour saisir le bouddhisme, je me heurtais à un mur. Ce qui me faisait angoisser encore plus. Pour un rien. Pour traverser une rue, pour affronter le regard du libraire, et pourtant il le fallait : la lecture était à peu près le seul moyen trouvé pour étouffer mes peurs.

À ce régime d'angoisse je maigris de telle façon que mes potes me reconnurent à peine. Trois mois sans les voir. J'avais honte et perdu une bonne part de ma masse musculaire. Ce qui avait pour effet de me faire tenir assis sur une chaise de bar voûté tel un lézard en bout de course. Je sentais de la compassion dans le regard de mes amis. J'avais honte.

Puis, je remontais la pente et repris quelques kilos. De quoi présenter mieux. J'étais plutôt mignon d'après les derniers échos. Les sorties avec les amis reprirent de plus belle. Ca ne me contentait pas. Mon côté sombre était comme un poulpe qui vivait de mes entrailles. Prêt à ressurgir. A tromper son monde. Il n'attendait qu'une impulsion de ma part pour agripper ma gorge et mon esprit.

Je commençais à sortir seul, en plus des fêtes entre potes. Mon père me filait sa caisse, loin d'imaginer que je roulais vers mon diable.

Un de ces soirs, je m'étais décidé pour une virée discothèque au Touquet. Pour baiser. Enfin, c'est vrai, on ne sait pas si cette chose là est comme la bicyclette. Et ça faisait un bail que je n'avais pas sorti mon vélo.

Je roulais à tombeau ouvert, le sang saturé d'alcool, avalant les 120 km qui me séparaient du Touquet en ? d'heure. Une fois sur place, une angoisse diffuse me collait le bide ; descente d'alcool.

Qu'est-ce que je foutais là, après tout ? C'était une fuite, et je le savais bien. La Manche, invisible et noire, achevait ses rouleaux sur la plage. Ca caillait. Janvier. Je filais au Morituri, un bar disco où la bière n'était pas chère et je commandais plusieurs whisky-fraise. Qui n'étaient pas si abordables. Je m'en foutais bien : me perdre un point c'est tout. Devenir anonyme. Sans attache, aliéné. Libre d'être un autre. Un fêtard, un gars qui débarque de Clermont Ferrand pour affaires. Oublier.

La nuit c'est formidable pour être un autre. L'ambiance était sympa, je pensais à prendre un bain de minuit glacé mais une crise de larmes éthyliques et une soudaine envie de vomir, éloignèrent cette idée de façon organique. Les chiottes étaient occupées et je balançais ma bile au pied de la porte. Ce qui me valut une expulsion du rade. Assez rudement. Damned, j'étais démasqué ! L'air froid me remit en tête cette obsession de baiser, n'importe qui. Vraiment n'importe qui.

Le Chatham est une discothèque intime, je veux dire d'espace restreint. Je commandais un Mojito. Avalé d'une traite en laissant les feuilles de menthe au fond du verre. Voilà, j'étais chaud. Sorti de moi-même, le poulpe s'était mué en minet libertin sur la piste. Rapidement, une femme d'à peu près quarante ans me serra. C'était Dominique ; aussi vite nous nous embrassions parmi des couples enlacés et je bandais sous mon 501. Elle n'était pas belle du tout mais l'alcool est une paire de lunettes merveilleuse. N'importe qui. Quelques minutes après je me retrouvais dans son 806 bleu marine, tous sièges abaissés, pour baiser tranquilles. C'est son mari resté dans la boîte qui lui avait filé les clés. Ils venaient de Rouen pour assouvir le fantasme de la dame.

Elle me suçait mal. Je sentais ses dents sur ma chair. Je lui fis l'amour doucement dans un premier temps. L'ombre du mari apparaissait fantomatique à travers les vitres embuées. J'étais encore tombé sur des tarés mais au point d'abandon volontaire où j'en étais, cela m'excitait plutôt. Alors je la pris durement, en levrette cette fois. Sa tête cognait le siège conducteur et j'éjaculais un gros tas de sperme froid comme mon esprit sur ses fesses. Mon esprit sur ses fesses...

Ce ne fut pas bon. Ce fut curieux. Nous n'avions pas mis de capote et je m'en foutais. N'importe qui, n'importe comment, se perdre.

— C'était bon, tu sais.

— Oui.

— Mon mari m'a trompé et nous avons décidé que je pouvais lui rendre la pareille. Je suis content que ce soit tombé sur toi. Il faudra qu'on se revoie.

— Non. Je ne suis pas d'ici. Suis de passage. Dommage.

Nous récupérâmes le mari sagement assis sur une banquette de la boîte. Il me sourit. Je lui serais la main. Sous-entendu : merci pour ta femme, elle est « bonnasse » ; mon pauvre con. Ca devait le faire bander. Et nous nous séparâmes.

Je commandai deux gins pour la route et regagnai ma caisse. Avec une envie de pleurer. Consolé, cependant, de constater que des gens cherchaient l'amour aussi désespérément que moi, aussi maladroitement que moi. J'étais loin d'être un homme et me demandais si un jour je le serais jamais.

Je regagnais Arras d'une conduite suicidaire entre deux virages trop serrés, des dépassements non autorisés, rattrapés in extremis.

Publié sur www.1000nouvelles.com

TELEPHONIKES

Mardi 22 août 2006

et ce soir
la fumée de cigarette
fait mouiller mes yeux

ou bien c'est ton souffle
qui traverse l'écouteur

ta voix
le vent vrai de ta voix
me chahute étrangement

au long de lignes tendues
sur des paroles simples

il y a comme
une révolte d'eau
dans l'anesthésie déserte

un rêve de bras peuplés
je crois

L'enfant à l'envers

Au temps des photos noir et blanc, t'avais déjà la tête à l'envers, p'tit gars. Tu balançais si fort tes perceptions d'autour.

Moi j'avais pas joué au cochon pendu des balançoires, déjà.

Le sang, moi c'est réparti au plus juste qu'il m'a toujours mieux réchauffé.

Toi, t'aimais quand il te battait les tempes. C'est pas que t'étais bien à tout sentir dans ta tête, je sais.

T'en avais besoin pour oublier de vivre

là où tu voulais pas, je crois.

Des sensations d'envers même avant que tu t'ettes à reluquer sous leurs jupes. A leur mettre les sens à l'envers, aussi.

Tu m'as toujours intriguée p'tit frère. Toujours j'ai veillé, de loin, en loin.

Avec bienveillance. Je savais que t'étais l'enfant à l'envers. J't'ai jamais cent pour cent compris ; tes dérives de sentiments, tes dérapages sur le bitume, tes motos, tes voyous. Tes excès, peur pour toi.

Mais je t'aimais à sang pour sang.

Pourquoi tu m'as rien dit, p'tit frère ? Tu nous as joué un tour de cochon, hier... en t'balançant au bout d'une corde les pieds en bas.

Texte écrit d'après cette photo :



(sur le site de Stéphane Méliade en 2002 - <http://membres.lycos.fr/steliade/jeuecriture1.html> sans la modification parue dans "L'impasse aux visages" en 2005)

Moins que zéro

Ses yeux étaient le tonnerre du ciel bleu
et le reste plein d'éclairages

Alors il a plu

plu

plu

A l'intérieur de lui

Comme un rodéo mousson

Mais les bêtes sont mortes

mortes de rages.

Le soldat inconnu, sa flamme

Il en avait sa claqué.

Ce fumier a tué deux êtres sans devenir

Ni l'un ni l'autre

Il ne donna pas l'hommage du suicide

Ni lui.

Accords Néons

Je cours à reculons devant ce bus noir
Un accordéon souffle l'air d'une mélodie gitane
Ce con de chauffeur m'appelle de phares
Le soleil achève sa vie d'astre sacré au-dessus du Pérou
Ca ne l'est pas, le Pérou
C'est une aube d'artifices tristes.
Ici.

Ici la meute des fumées grouille le corps des rues
Un chien très beau, racé, arrose un réverbère.
Ses crocs blancs sous ses babines m'aveuglent

Court-circuit.
Guitares métalliques, jours de pots cataclyques
Loupiotes de néons fatigués par le jour sur mes cernes

Je suis un poisson fluorescent prisonnier d'un filet en tungstène
Mise à prix : un centime la livre
Plongé dans les quartiers de la ville bouchère

Je marche nulle part le moon-walker
En chuchotant les pas de ma ballade

Bifurcation rue des Abesses
N'y vois qu'une ombre bossue sur le trottoir
Je sens la pluie s'inventer de mes paupières à mes cils
Sur mon cauchemar d'arc-en-ciel

Une femme me demande l'heure
Je lui verse un sourire ruisselant au fond des yeux
Ma montre n'a pas d'aiguilles, madame !

J'emmerde Rimbaud, je crois.
La chaleur d'un gouffre de métro
Je suis un homme qui a besoin d'être réchauffé
Je descends donc vers la station Pigalle

in "*L'impasse aux visages*" Editions ALBA 2005

C'est une farine qu'on écrit pas

Un mot sans poings

Une phrase molle

Ce n'est rien

Une pâte

Le pain blanc

D'une vie crue

Un avion papier

in "*L'impasse aux visages*" Editions ALBA 2005

Le vent à contre-temps

(partir partir c'est vomir un vœu !!)

Instinct d'opale

dopé gonfle la voile

- entrechoc assassin -

le temps d'un départ à temps, jamais,

à tous vents,

j'ai ce moulin en tête

à tête où

s'espacent les plus beaux matins immondes

et j'amarre ma bite dessus

pour qu'elle crache ces mots de porc

autonome.

Pensées dans un gros pot

Excitation humide du rosé

Vertu de charogne

Champagne à la groseille

Eclats gras sous peau plomb

SUR ces vers s'affale mon soleil tranquille

dehors, il y a dehors, et mon tas d'intérieurs

prétexte vite fait

des tas de prétextes

pour ne pas plonger dans l'impasse aux visages

qui se chassent

et s'avalent

au pied du bar à zinc, un tabac raide.

RIVÉS au but, ces obèses

avec leurs orgues de barbarie

soufflent l'air mécanique

du désir foiré

remettent le zig-zag des âmes

à deux mains

cul sec

au but

coudes levés.

ILS m'appellent, je les rejoins

seul

divaguant

affalé dans l'impasse aux visages, et

tranquillement,

cette fois

Je bois.

Réunion des Écrivains Anonymes (27/11/2006)

Le Président de la section E.A du Mans - partout il y en a des écrivains anonymes, ça pullule, ça pustule les chaises quand ils posent un cul, ça cherche à percer, à transpercer, le milieu par la voie lactée, ça s'y croit, ça se croit humble, c'est publié dans d'ignobles revues qui devraient ouvrir aussi des groupes de revues littéraires anonymes (trop fières d'apporter un neutron à la bombe à eau, non), dans des cercles qui tournent au triangle en dansant la ronde, oui ça se reproduit entre-eux, ça dégénère, nous voici avec des mongols de la plume, voilà que viennent les trisomiques du clavier depuis l'arrivée du Web, et ces messieurs-dames ont cru bon se faire un nom.

Sauf ici, ce soir là au Mans, mais cela pourrait être ailleurs, autour de la table où plane une certaine lucidité distillée, contrôlée dans le débat qui s'amorce, par le Président donc, qui ouvre la séance. Il a les traits du renoncement cachés sous sa longue barbe grise et le crâne démuné de cheveux – on le devine. Non, il n'est pas chauve, simplement depuis qu'il a arrêté d'écrire, il a voulu ressembler à Barthez, s'éloigner le plus loin possible de l'intellectualisme qui le rongait, *aller plus bas*. Le foot et Barthez. Un truc comme un autre, tiré des théories cognitives, il vachement potassé le sujet.

Chut, cela se passe dans son crâne d'œuf, bien sûr, il n'a rien d'un sosie de Barthez et même s'il prononce autant d'inepties que lui quand il parle, il n'a toujours pas réussi à se débarrasser de cette manière pédante de les exprimer. Écoutons-le faire des efforts :

- Salut les gars, et les nanas, bien entendu. Si nous sommes réunis en ce soir auguste, putain de merde. C'est pour échanger sur le sujet qui nous rassemble et qui nous pose problème, bordel, putain cong ! Nous allons faire un tour de table, et, je vais vous demander de vous présenter comme à l'accoutumée, bande de pignoufs de la tribune Boulogne présidentielle, droit au but, n'est-ce pas... Marcel à toi, je vous prie... heu... à toi le clown !

- Bonsoir, je m'appelle Marcel. J'ai publié et je n'en suis pas fier, croyez-moi. Plus, justement, je n'en suis plus fier. Il fût un temps...

- Marcel !!!

- Oui. Grâce à vous, par la raison du groupe, j'ai pris conscience que je suis impuissant devant l'écriture. Cela m'a pris un temps certain pour recouvrer ma lucidité. Je suis abstiné des mots depuis dix mois...

(Applaudissements dans la salle)

- Merci. Je n'ignore pas que rien n'est jamais gagné, que je ne suis pas à l'abri d'une rechute. Heureusement pour moi, mon ALICE BOX déconne, je suis moins tenté par le démon. Je travaille le chapitre N°5 du Programme E.A : *comment mal parler*. Je sais que c'est crucial. Je ne sais pas si j'y parviens, je tente tout pour ce faire.
- Bordel Marcel, t'y arrives pas, on dirait une tarlouze qui cause ! remarque l'un des membres, ex star locale du cercle littéraire des Rosati qui ne loupait pas un marché de la poésie à Paris, chaque année. Désormais, il va à la capitale pour le salon de l'agriculture, bouffer de la charcutaille.
- Je viens de commencer, tu fais chier Robert !
- Bien ! Bravo ! Belle réaction !

(re-applaudissements)

- Dis-nous Marcel, comment t'en es arrivé là mon salaud, c'est remarquable... je veux dire : cool, mon pote !
- L'alcool. Je bois comme un trou. Puis le cul, si vous permettez, je baise comme un dingue, des putes, affirmatif.
- Petite erreur ton « affirmatif », Gainsbourg, heu Gainsbarre écrivait bien...
- J'essaye...hmm hmm... des grognasses de putains, mon vieux !
- Super Marcel !

(Applaudissements nourris)

À l'autre bout de la table, un petit brin de femme a les yeux rivés sur une feuille et dans sa main... un stylo ! Le Président qui a des yeux, encore, bien qu'il songe à Gilbert Montagné comme prochain défi transformiste, tape du poing... où ça ? Sur la table, oui. Silence de mouche. Et il gueule à destination de la petite femme à l'air timoré, une aile de papillon :

- Giiiiiiiisèèèèèèèè !
- Oui Président... (tout bas)

- Tu écris ou je rêve ?

- Juste ma déclaration d'impôt... (elle rougit)

- Mon cul ouais ! Fais passer. Les autres, lisez.

(des haanns de réprobation parcourent l'assemblée jusqu'à ce que l'objet délictueux arrive entre les mains du Président)

- Ta déclaration d'impôt, hein ? UN IGNOBLE POÈME, de gonzesse qui plus est... colchique dans les prés ! Ma pauvre Gisèle, regarde bien ce que j'en fais de ta merde !

- Nooon, pitié...

Il sort un Zippo Harley-Davidson à l'effigie de Johnny et brûle la feuille, tendue bien haut.

L'assemblée se met en branle de hurlements de joie et de « Houuuu Gisèle se prend encore pour un écrivain, salope Gisèle ! ». Sous les pleurnichements contenus de la dite Gisèle.

- Marcel et Robert, foutez-moi ça dehors. Tu n'as rien à faire ici ce soir, reviens la semaine prochaine, si tu es prête à aller droit au but. Sur ce la séance est close, je crois que ça nous aura servi de leçon à toutes et tous. La prière, avant...

Chaque membre se lève en se tenant la main et récite : « Marc Lévy, aide nous à nous débarrasser du démon de l'écriture, la lecture de ta prose pourrie est salvatrice. Mort à nos références littéraires, des ordures ! »

Puis s'en va. Président reste... il n'y tient plus et écrit un sonnet. K.O après. Remords. Pas bien ça et il le sait ! Ce qui ne l'empêchera pas ce soir de le déposer sur le Blog Fricotage, mine de rien, sous pseudo.

Éclosion (2 . 10 0 9 . 3)

Elle marche à reculons vers elle-même

Sans oser encore

Crever le cocon de la bienséance

Sous les transparences trompeuses

Sa vérité blêmit

Diamant de porcelaine

Elle connaît la grave somnolence

Dans l'antre de la passion

Vaurien fier, vaurien fou

Jette ses mots

Au-delà des lignes de fuite

À ceux qui se calfeutrent nulle part

Sous la vague

Elle est déesse immortelle

Petit poème au chemain 25.11.06 14:40



En autobus ou à panard
Nous convergerons
Les pattes en canard
Les bleus de nos globules rouges
En veine vervitale
Avec les pieds à nanar
Nous traverserons
Le gris de la pluie
On en aura vu
De toutes les couleurs
Nous pinçant l'orteil
Nous reprendrons nos pieds
A part
Par quatre chemins
Et puis aussi tous tes riens
Laissés au chômage sur le chantier
Terrien.

Écolo par râteau 24.11.06 12:00

J'ai attaqué fort. Le verre d'eau qui allait avec le café était infâme, plein de chlore... la tête me tournait. J'ai la santé précaire, un rien me déstabilise l'organisme. Fort très fort, depuis quinze jours que je tournais mes mots pour l'attaque, voilà, je me suis décidé : « Vous roulez ? ». PAF ! Une grosse claque dans la gueule en retour. Merde alors, je lui demandais simplement si elle roulait ses cigarettes. Les filles d'aujourd'hui ont de ces idées en tête... elle devait penser à *rouler un patin ; rouler ma bite entre ses mains*. Jamais j'aurais imaginé ça, dur Jésus ! Je le jure et le hurle, votre Procureur...

Et puis le chlore... j'enverrai une lettre pas niquée des canetons au maire. En lui racontant toute l'histoire ! Inadmissible !

Si mon expérience peut servir à améliorer la qualité de l'eau urbaine, tout n'aura pas été perdu. J'ai mal - à la joue, elle avait la main vive, Caro*...

* oui c'est bien le commissaire div. Caro

Un singe en hiver 24.11.06 01:27

Vous connaissez des singes, vous ? Au moins un. Deux. Vous ne connaissez pas les singes, vous ? Vous savez à peine votre chat, chien, mari, femme, amis ? Vous savez l'hiver, oui ? Saison froide et neigeuse. Mais... connaissez-vous l'Hiver ? Le vrai. *Tirant* corps et âme vers l'abîme ? Vous auriez de la chance de ne pas le connaître. De ne connaître, d'ailleurs, ni les singes, ni leurs hivers, et de n'avoir pour infini que le toit qui vous abrite, les proches qui vous accrochent encore à un sourire souvent... les liens, vous savez.

Le singe en hiver est méconnaissable. Le temps d'un baroud d'honneur pour un ouistiti, il réalise son rêve d'encre à fleuve de Chine. Un idiot du cinéma a cru bon d'intituler son médiocre métrage « *Cœur en hiver* ». Le singe n'a plus de cœur depuis longtemps ! Un hôtel, des us et des coutumes, une batterie de casseroles que les années n'emportent pas – non, le temps n'est pas le vent, la mémoire des gens est immuable, mon capitaine.

Il attend patiemment le moindre prétexte, et plutôt le bon, tant qu'à faire autant le faire bien, pour fêter son suicide.

Quelques jours lui suffisent après vingt ans calmes, sommaires, quelques jours – LA GNOLE – pour prendre le dernier train. L'hiver. Et ne plus revenir parmi nous, parmi vous. Son hôtel et sa femme entre ses décombres.

Un groupe Rock pour adolescents appelait ça *La bombe humaine*. Le *vieux* singe en hiver est un adolescent à retardement - LA GNOLE.

Le train part. Effacez tout.

Un long fleuve tranquille *19.11.06 21:17*

Tandis que le fleuve roulait ses ordres moraux, détachant des rives instables ses derniers lambeaux de dissidence, un vent libéral avait pris en force. Des rafales teigneuses arrachaient au libre arbitre leurs derniers remparts, pour les disperser à travers les champs d'honneur.

Au milieu des eaux brunes se noyaient les derniers esprits éclairés. Leurs poumons s'emplissaient de la pensée unique à laquelle ils ne pourraient survivre.

Une lune blafarde crevait avec peine un ciel qui s'embrunissait peu à peu, jusqu'à se fondre avec les eaux fangeuses du fleuve.

Sur la rive, quelques poètes luttèrent encore contre le déracinement. Ils se risquaient malgré le vent à graver sur l'écorce des arbres à palabre encore debout, le mot "LIBERTE". Mais la pointe émoussée de leur plume refusait toute incrustation.

Le vent passa son dernier coup d'éponge et la Terre devint propre.

En contrebas, l'argent sale honora la fondation d'un village aux maisons toutes blanches et identiques.

Tiffier-Baskets-Béret-Guinness 18.11.06 17:42

Depuis que j'ai fait une chimio chez le coiffeur — sabot de deux — « Pas un peu plus, vraiment ? », je porte le béret avec grâce et élégance. « Non, pas un de plus, vraiment pas, réglementaire, sal' vous plait ! » Elle m'a lancé un coup de miroir dans le regard ; j'avais refusé son café et non, ils servaient pas de Guinness. No bar chez Bossi.

Si en plus fallait s'occuper des militaires bourrés, qu'ils aillent chez leur tiffiers, elle devait marmonner avec sa tondeuse bien huilée à la main. J'ai réfléchi à mes cheveux comme à une pelouse blonde et me suis demandé pourquoi un imbécile n'avait pas inventé un bac pour tondeuse. Sans doute pour faire bosser les apprenties sorcières munies de balais et de ramasse-poussière/cheveux. « Je vais déposer un brevet en sortant d'ici », j'ai promis. Bien entendu sans rien dire haut ni fort. Chuuut... La fortune était proche. Jamais elle ne l'avait été autant...

J'ai aussi refusé le miroir, celui tendu pour reluquer derrière si le travail est propre. Juste j'ai gueulé « C'est une honte ! Elle m'a fait une coupe de bidasse ! Moi, objecteur de conscience ! ». Simulant le foudroyé, j'ai ajouté « Jamais je paierai un boulot de sagouin pareil ! Hé toi, l'taulier, c'est pas pour leurs culs ni leurs nichons que tu dois les embaucher tes ouvrières ! » Vrai, elle avait une belle paire de fesses et un décolleté à faire le grand saut des fadaises, la pauvre devenue rouge comme un poisson d'aquarium — avec le grand miroir et un peu d'imaginaire, elle y ressemblait... *gloups gloups*.

Je me suis barré. Personne n'a trouvé à redire, avec le crâne qu'elle m'avait rasé... il aurait fallu être gonflé. Tous des dégonflés, je pense bien. « Quoi ma gueule, qu'est-ce qu'elle a ma gueule !? » pour conclure avant de me barrer.

Puis, j'ai filé acheter mon premier béret, avant de m'enfiler deux trois Guinness. A l'œil, ou presque. Il y avait cette histoire de tondeuse et de brevet que j'ai bien vite noyée dans la mousse de cette soupe irlandaise. Ah, mon premier béret !

On entendait dedans le bruit de la mer se fracasser sur les falaises.

Rose Desperados 17.11.06 14:36

Ma vie est la plus belle des roses que je connaisse. Et j'en connais des roses et des bien rouges. Chaque jour, je l'arrose au houblon. C'est ça qui lui convient, ça qui la rend si originale. Dans ce liquide houblonné, j'ajoute un peu de tequila, oh, à peine, l'à peine nécessaire pour monter à 5,9°.

Voilà qui lui procure une chaleur qui sied à son teint, à son âme, ma rose. Soul rose.

Aucune épine sur sa tige et, parfois, j'avoue, elle manque de self-défense. Elle se prend de ces patates dans les pétales, de ces coups de bourdon sur les pistils. Riposter ? Elle peut pas ! Elle titube sur son pied bien planté dans le bitume, accumulant les cicatrices comme d'autre roses, les pucerons. Pas de pucerons pour ma rose, qui vit loin des haies des autres... au loin les parasites.

J'ai tenté de la nourrir à l'eau, de lui faire prendre ses trois repas par jour, du solide, du costaud, de la bouillie de côte de boeuf... elle redevenait une rose comme les autres, une putain de rose moutonnée comme un nuage de tous les jours, dans un ciel surplombant le temps de sa présence.

Je prends soin de ma rose, sa jolie couleur verte. Oui verte, ma rose est verte.

Au dernier concours urbain des plus belles roses, elle a fait un tabac - également elle fume, toutes les qualités pour ma rose -. Elle a reçu un prix (cent packs de Despe) et un nom : DESPERADOS, rose du désert.

Le Président de l'association des roses ne supportait pas, en fait, la solitude de ma rose qui se plantait un peu au hasard, comme une mauvaise herbe, dans l'espace de sa ville. Ni sa jolie couleur verte.

Il a sorti de sa poche un billet sans retour pour Mexico.

" Vous verrez elle sera bien, là-bas, parmi le rien et les coyotes et les cactus... heu.. un peu comme le monde entier HA HA HA HA ! ".

" BIP BIP " a fait ma rose. La musique criarde en sous-mono pourrie : nul ne l'a entendu. Si ce n'est moi qui chuchote à l'oreille des roses vertes... un refrain bien connu : La rose en vie.

J'ai déchiré son billet au notable en crachant sur ses souliers mal soignés. Une femme aurait senti que cet homme était un porc. Je ne suis pas une femme. Il n'empêche... j'ai des yeux, aussi.

" On reste, vieux grabat, on va te la verdir ta ville en rose. "

On s'est barrés avec ma rose, évident.... pour mieux envahir la cité.

Marcel le fantastique 8.11.06 22:55

*En souvenir de branlettes commises à la lecture
de Sexus et la trilogie Miller, ah 15 ans !
Scène littérairement véridique sauf que c'était la
femme qui prenait sa chandelle*

Il pleurniche dans son salon "à la mère à Titi", le Marcel. Muet de la bouche. Son silence patiente comme les invités. Un con tousse, quel con. Chut!

Le gros Pierrard tente l'électrochoc " T'es pas une fiotte Marcel, sèches tes larmes qu'elles fassent comme un Sahara en plein désert !".

Pierrard est plus doué pour la descente en Ricard que pour les envolées métaphoriques...

Une paire de cigarettes se consume avec le temps qui se barre tranquille avec les acariens infestant la moquette.

Jeannette, blindée au 51ème degré depuis le réveil - sans dormir peut-on se réveiller ? - culotte trouée sans raccommodage possible, soutire Marcel au cagibi en le traînant par les cils qu'il a comme ceux d'une misérable biche ; trempés telle la route 66 après une bonne rincée les cils au Marcel ! Je divague, piloter une Harley sur la route du diable moins un nombre me fait penser direct à Bambi, à Mickey, à Buko : même combat ? Revenons à notre Bambi d'Habitation à Loyer Modéré Français, immergeons-nous enfin dans la force vitale des choses, dans l'espace qui remue l'inertie, écrivons la parole - quelle idiotie :

— Marcel tu balances le morceau où je te quitte l'amitié et s'en sera fini des murges, apéros, tout ça tu vois... où s'en est fini de notre... enfin tu vois, les apéros tout ça ! Je la connais ta bite comme si je l'avais modelée de mes propres mains ! On s'en est tapé des bonnes tranches, hein!

(silence de cagibi... floc floc.. une fuite sentimentale... floc floc)

— Comment tu sais ça, toi...ma queue tout ça ?

— Ca vient jamais de très loin avec vous.

— J'aurais dû discuter avec toi avant d'ouvrir ce foutu bouquin !

— Quoi comme bouquin tu parles ? Un truc sur le Viagra ?

— Nan. Miller, SEXUS. Un roman à la mode écrit par un pervers qu'aurait dû être censuré !

— Connais pas.

— Que du cul ! Avec des belles phrases et du vocabulaire pour faire passer le pillule...

— Toi, tu t'es dégotté une étudiante, c'était à parier ! Vieux laid plein aux as. Le jour où t'as touché le pactole à Trouville, t'aurais mieux fait de tout relancer sur le tapis, idiot !

— Oui, elle est belle à mourir. J'écoute Morir d'Amor de Compañi Segundo en boucle toute la journée, je me dégoûte les oreilles, vais me faire tatouer les secondes à l'envie, percer les dents d'éternité cariée. Des cubains tu te rends compte ? Les rouges me font bleuir...

— L'amour te va bien aux mots, de la bouche en tout cas. Si tu veux je te file le tee-shirt Che guevara de mon ex-fils renié, du XXXL, ça devrait rentrer gros lard !

— Salope ! Je bois plus que du pastis ED ça fait maigrir dans chaque sens.

— Paumé de naissance à mort ! J't'avais bien dit de mater les sketches à Seimoun! Tu sais pas t'informer sur les choses de la vie, ton drame c'est ça! Tu vis chez les hippos en pleine urbanité...

— Nan. La misère, Natacha, c'est qu'elle suce trop bien des amygdales... Ca me rappelle ma mère... Niveau araignée... Comme disent les spy.

— Les psy ! T'as 60 berges, le Marcel... Tu les décrocheras plus tes étoiles, tu les écraseras plus tes araignées ! Le VRAI problème, il est où le noeud à ton noeud ? T'as à peine 40 berges dans le crâne quand c'est pas la vingtaine les soirs de grands ducs ! Où bien c'est ton Q.I sans I.

— Tu peux parler... pochtronne !

— Ouaip ! Mais je cause, laisse pas l'abcès pourrir ma chair dans les larmes et je bois au moins que toi c'est pour pas dire !

(elle se ressert une dose d'anis gras sans glace, en crachotant au fond du verre pour obtenir un peu de liquide)

— Bon il est où le problème avec ta charlotte, on va pas y laver le cagibi !

— Ben... Natacha fixette sur la page 367 où Miller « viole » sa femme au cierge.. dans... le derche !

— Taille du cierge ?

— Moyen mais ça fait mal, putain !

— Me dis pas que...

— Si... J'suis dev'nu une loque ; en plus elle allume la mèche et éteint les lumières pour les photos. Elle se marre et j'peux pas m'empêcher de péter en bandant.

— Te v'la bien empalé mon vieux ! Tu vas la larguer ?

— Non, je l'aime comme jamais j'ai aimé un lit... C'est novembre. Puis j'ai consulté Brigitte Lahaye. Pour elle, j'ai une petite bite honnête et le coup du cierge rétablira ma libido par analité défoulée j'sais pas quoi. Je m'épanouirai de la prostate si Natacha, ou une autre, veut bien me doigter là d'où qu'il faut. « *Et j'ai ma peau contre la sienne, en ça je crois* ». Johnny a toujours raison. *"Et le deuxième cri que j'ai poussé était un cri de volupté, nu sanglant entre ses draps"*... Alors ! Hop !

— Bien Marcel, même si c'est douloureux au départ. Vaseline à fond ! Je veux dire, vas-y à fond, tu m'as comprise entre enculé(e)s. Bon, c'n'est pas le tout, on peut aller sucer avec les potes maintenant que t'es déchargé d'la causette ?

— N'en parle jamais, Jeannette. *"J'serais un Marcel abandonné..."*, tu comprends ?

Le lendemain Marcel avait un surnom dans le quartier : **"torche cul"**

Une autre plage de service public (quand on que d'la gueule!) 6.11.06 23:13

Éc h u e x d Kl, l ême j , l 0 9 01 00 6

Marcel avait pris une semaine de vacances. Il n'en avait pas tellement besoin puisqu'il n'en était pas écrasé, de boulot. C'était dans l'ordre des choses de prendre des congés pour les fêtes de fin d'année et Marcel avait décidé d'être ordonné. Au bureau du moins.

A peine franchi le seuil de la porte du service, c'est comme si les tâches assommantes qu'il avait fini par effectuer de bon coeur, presque avec entrain, avaient évacué sa mémoire !

Pendant sept jours et leurs petites nuits accrochées, l'esprit de Marcel reprit ses aises dans un bordel impeccable. Chassez le naturel et c'est le galop des hérissons, comme disait sa tante, à Marcel.

Le jour venu de la reprise, notre héros était défait. Une sorte de machin mou rendu parfaitement inapte au monde du travail tapota au digicode de la porte d'entrée: c'était Marcel. Qui avait oublié le code, mazette ! Sa montre indiquait 8h45... le temps de s'en griller une, hein Marcel?

Ce faisant, il songea que le travail n'était pas fait pour lui, en définitive.

Il écrasa rageusement son mégot du talon, se souvint comme par enchantement - on était pourtant à cent bornes du conte de fée - du code d'entrée, ignora l'ascenseur pour grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'au cinquième et dernier étage, celui-là même où se trouvait son bureau.

Son bureau.... Le bureau du Directeur ! À peine essoufflé - c'était plutôt la rage qui le prenait aux poumons, croyez-moi - il défonça la porte d'un coup d'épaule monstrueux !

"PUTAIN DE CON ! JE ME BAAAAAARE ! RAS LE CUL !" qu'il gueula, le Marcel. Et comme ça ne suffisait pas, apparemment, il sauta à pieds joints sur le grand bureau du petit moustachu qui le regardait comme une apparition évadée d'une bédé délirante.

Il entama une sorte de danse du sioux, lui manquait plus qu'une plume dans le cul au Marcel, et asséna

" TU ME FAIS CHIER, CONNARD ! VOUS ME FAITES TOUS CHIER BIEN COMME IL FAUT ! RESTEZ DANS VOTRE CACABOUDIN DE FONCTIONNAIRES DE MERDE, MOI J'EN AI MA DOSE, C'EST L'OVERDOSE, MON POTE! JE PRENDS DES VACANCES, DE LONGUES VACANCES SANS DONNER D'ADRESSE ! ON S'R'VERRA PTÊT AU

SENEGAL, C'EST LA-BAS QU'ON S'ECLATE! MAIS EVIDEMMENT TU DOIS PAS TROP SAVOIR CE QUE C'EST, TOI, L'ECLATE, NI LES MARTIN CIRCUS, ENCORE MOINS LEUR CHANTEUR, GERARD BLANC, QUI EN 1987 DECIDA DE DEMARRER UNE AUTRE HISTOIRE EN SOLO, CE FAISANT PROPULSÉ AU SOMMET DU TOP 50 ! HA CA NON, TU DOIS PAS CONNAITRE, L'AHURI! AVEC TON BALAIS ADMINISTRATIF DANS L'CVL ET TES NOTES DE SERVICE MERDIQUES QU'ON DIRAIT QUE TU TE FOUS DE NOTRE GUEULE, QUE TU NOUS PRENDS POUR DES ABRUTIS! MAIS C'EST TOI L'ABRUTI, MON CON ! MARRE!! MAAAAARRRE, T'ENTENDS!! MARRE DE BOSSER AVEC UN INCULTE DU CVL ! CIAO, MON POTE. "

Marcel sauta du bureau et prit ses jambes à son nez laissant derrière lui le petit moustachu aplati comme une crêpe sénégalaise sur sa chaise. Il faisait pâle figure le petit bonhomme qu'on appelait Monsieur le Directeur en temps normal, et certainement pas Mon con, L'ahuri ou encore Mon pote!

Et la rue. Oui, la rue. Il y était, Marcel, à la rue.

Il alluma un clope, composa le numéro de Lucien sur son portable :

« C'est fait. T'as les billets ? »

C'est après que les jambes de Marcel réintégrèrent le sol en se décrochant de son nez. Seulement après. Disons trois ou quatre minutes. Tout juste.

On the beach before the on the road 7.9.06 17:27

"Josephine, I send you all my love" Chris Rea

L'histoire finit par des meurtres de babibels... au début, vite !

Il faisait grand soleil sur la plage, pas un haillon de nuage pour gâcher l'après-midi du touriste en costard hâlé. Je portais un string de feraille sous ma combinaison soyeuse de surf. La *vieille*, overdose à la merveilleuse Marie-Jeanne d'uncle Benz Benz Benz, alors mes dents jouaient des claquettes sur la salade de rice concoctée par ma poule poule poule. Joséphine du nom... Fraîche comme une crème, douce comme la glace... un régal de copine !

Mon regard était une houle, mon navire : Marie-Jeanne. J'avais trop forcé sur elle la veille, faut dire... - je l'ai déjà dit ? Hou la honte hé !

L'estomac à la mer je me fis pourtant un devoir d'honorer la salade de ma belle. Disons que j'avais déconné sous l'effet, hier. Elle était verte encore et chacun de ses gestes, agacés, me le reprochait. Ben je culpabilisais pas plus que ça, même, l'idée de m'en fumer un pas trop dosé me sauta au plafond entre poire et fromage puisqu'on faisait pique nique...

- Je vais chevaucher quelque vague avant le frometon!

- ...

- J'y vais, hein!

- ...

Une fois à la flotte avec ma bouée fartée, ce fut comme qui dirait la révélation de la journée : le joint et le briquet étaient submersibles ! Plouf. Truc de ouf ! Quelles cochonneries, n'empêche... Retour sur le sable.

- C'est moi ! Quoi d'neuf ?

- Babibel.

- Une petite pipe, des fois que ?

- Et ma main dans la gueule ?

- Babibel alors...

Quelle histoire n'est-ce pas ? A porter un pays sur la tête : panama.

Спасибо! * 11.9.06 00:30 * A ta santé!

Les volutes bleues planquées dans un paquet de *GITANES* recèlent vingt chandelles à brûler par les deux bouts. La manie de la gnole l'a repris au milieu d'une de ces consumations et il connut exactement pourquoi.

Quinze ans auparavant, aux alentours de la gare TGV de Saint-Pierre-des-Corps, dix heures du matin, tabouret comptoir, il réclame un Bloody Mary à la Smirnoff et dégueule le tout deux minutes plus tard dans la cuvette en fer de W.C ultra modernes. L'effet du médoc qui rend allergique à l'alcool - dont il a aujourd'hui oublié le nom mais pas le risque puisqu'il aurait pu crever. A croire que ses gènes étaient conçus pour la tise, machine de guerre vers la descente raide. Aussi rouge que l'hémoglobine son visage et gonflé comme sous l'effet d'une injection de cortisone dans les joues, le palpitant à deux cent pulsations, son foie comme un ver, un fœtus remuant sous la peau, en convulsions, l'excitation morbide, adrénaline, un saut dans le vide avec ou sans parachute, c'est la surprise suprême, bloody bloody bloody : trente minutes à s'accrocher aux parois sans prise, boucan des anges noirs aux ailes froissées dans les rouleaux de PQ puis le calme, la victoire calme... la possibilité d'un gin. Et d'un autre et paf! Le TGV au bar, mignonnettes de sky' coup sur coup, hors de prix, un par un les rades de Montparnasse ; la cuite monumentale venue d'une bouteille d'Absolut tirée à Monoprix et ce type qui lui offre un paquet de brunes, des *GITANES* exactement - il fumera désormais des brunes précisément jusqu'à ce qu'il décroche cette fois pour de bon puis se remettra alors aux blondes.

Vingt heures sonnent au carillon fou, il prend des trains qui l'éloignent de chez lui, se retrouve au dépôt, marche dans les cailloux entre les rails, les rames, s'affale sur les voies, se relève avant la bouillie, les panneaux défilent au pas sans qu'il puisse les lire, voilà l'ivresse des seigneurs l'a repris en entier quand dix heures auparavant il sortait du Centre. Le Centre qui était censé le soigner. Personne ne soigne personne, chacun se soigne lui-même dans cette affaire et signe une décharge quand il ne le veut carrément pas. Une décharge!

Il a seize ans de plus, quelques convictions fortes en la matière car pas une goutte de venin n'a coulé dans son gosier depuis : une goutte d'eau... Sa vie a récupéré jour après jour, lentement s'est rebâtie durant plus de sept millions deux cent mille minutes de fer.

Et pourtant quand il a débarqué dans ce café tabac en rase campagne où il ne restait que des *GITANES* sans filtres, la première bouffée signa sa réincarcération au pays de la défonce. Chaque souvenir est remonté depuis Saint-Pierre-des-Corps à la vitesse d'un TGV parcourant la mémoire des neurones de synapse en synapse. Il a lutté pour la forme en exigeant un café en plus de la vodka, puis lâché prise. On l'a retrouvé ce matin gueule en terre dans le champ de patates jouxtant le troquet, tel un épouvantail arraché par la tempête des poussières. Un passage à tabac.

La Capitaine est partie pour sucer! 14.9.06 10:14

Manque de bol, j'ai pioché le Commissariat Central d'Amiens. Vu mes piètres résultats à l'école des Commissaires de St-Cyr-au-Mont-d'Or, j'ai pris ce qui traînait.

Topo style office de tourisme :

La Circonscription amiénoise est truffée de zones de non droit agréables à visiter sous la haute protection de compagnies blindées. Une délinquance remarquable, pour cette ville de taille moyenne, s'érige en monument considéré comme une Mecque par les quartiers les plus chauds de Mantes en passant par Sarcelles, Roubaix, Villeurbanne etc. Haut lieu de pèlerinage !

Avertissement d'un collègue* en maison de repos depuis :

*La boîte par elle-même est peuplée d'un ramassis de vieux misogynes obsédés par la quille, culs dans les bureaux, mains dans le frigo, délaissant quelques jeunes gradés essayer les plâtres, encadrer des « bleus** » issus d'un recrutement massif sans diplôme exigé pour qui lecture et écriture signifient la matraque et discussions d'ilôtiers : aboiements racistes.*

Bonjour, je suis Caro – 22 ans – nommée Commissaire de Police après plantage intégral au concours de l'Ecole Nationale Supérieure de la Magistrature. J'aimais la Justice et mon petit ami acnéique resté à Nice, ma ville d'origine. Et mon caniche nain DeMongolfier.

Assez bandante, "bonne", comme on dit, pourquoi ne séduirais-je pas le Directeur Départemental de l'Insécurité Publique, voire le maire de droite devenu Ministre ?

Ma petite bouche me dit que je suis prête à piquer pour profiter du guêpier.

*** Gardiens de lapins en uniforme.*

Au rapport !

Quand on est chef on est chef.

16:00. Bureau de Caro, promue Commissaire Divisionnaire après dix jours de fonctions. Ca jasait sec. Elle s'en carrait, la jolie, regard rivé sur sa fiche de paye : "Y'a pas à tortiller, ça rapporte".

Le Contrôleur Général éjaculait précocement, du bon et bref boulot. Il avait insisté pour qu'elle avale, sinon : Commissaire Principal. Pas négociable.

Pour ce qu'il avait au fond des burnes, elle eut l'impression d'engloutir un glaviot déshydraté. "Haaa salope!" qu'il grommela au moment X. Puis renoua son noeud de cravate en s'excusant d'un solennel "Pardon Commissaire". "Divisionnaire. Pas de quoi, Monsieur, vous êtes aussi un homme, non ?".

16:15. Elle convoqua deux zigues, Poireau et Maigros, puisqu'il fallait s'occuper. Seul Maigros se présenta.

- Au rapport Lieutenant !
- A vos ordres Madame, en fait je suis Inspecteur.
- Madame la Commissaire Divisionnaire. Vous êtes Lieutenant depuis la réforme de 95, Maigros.
- J'étais en congé très longue maladie à cette époque, pardon.
- Accordé, Inspecteur.
- Vous voulez jeter un oeil sur les photos du carnage ?
- Je ne supporte plus la vue du sang depuis mes premières règles. Où est Poireau ?
- Chez Lolotte, il enquête sur un trafic de calva frelaté..
- Dommage, rien que son nom...
- Et le mien ?
- Désolée. Vous pouvez rompre mais n'allez pas vous casser en deux... Je suppose que vous filez sucer?
- Et pas que de la glace ! Vous aussi ?
- J'ai rendez-vous à la Préfecture...

16:20. La Capitaine avait quitté le rafiote, certain marin aussi.

Tom le burlingueur 14.9.06 18:26

Y'a pas de sottie monnaie

Deux ans passés au chômage et aujourd'hui Tom devient fonctionnaire. Joie! Tout est relatif, certes, mais comparons, osons : il ressent ce qui remua Giscard un soir à la télé... Ça lui fait quelque chose! Il se reprend. Un fonctionnaire ne pleure pas et pointe à l'heure. 9h01, la poisse. Il se passe des choses terribles en l'espace d'une minute dans l'Administration... Photocopieurs en rade, télécopies coincées, Thérèse se casse un ongle entre deux touches. Il a perdu toute sa superbe, Tom, en rencontrant son chef :

— Alors Tom, vous êtes ici pour quoi ?

— Pour servir l'État, Monsieur.

— On n'aime pas les comiques ici. Je reformule : vous avez des compétences autres que de débarquer à la bourre ?

— Je suis confus...

— Un peu moins de confusion. Ici on veut du rendement. Joséphine ! Rappelez-moi : piscine avec le Dirlo à 15 heures. Oui, Tommy, deux ans à se la couler douce aux frais de l'État cher à votre cœur, pas trop dur ?

— Mais...

— Pas de mais qui tienne Tommy, vous irez au courrier. Le personnel du service est trié sur le volet et pour trier vous trierez!

— J'ai un doctorat en ressources humaines sinon...

— Avec mention?

— Non...

— Evidemment. J'ai obtenu le Brevet d'études avec mention, mon jeune ami. C'est ça qui compte. Au fait : vous êtes stagiaire. Si j'entends parler de votre pedigree, adieu la titu. Ok ?

— Oui. J'ai souvent rêvé d'être postier stagiaire aux Impôts.

— A la bonne heure ! Bienvenue chez nous Tommy... Petit veinard!

Une chanson dans la foule *16.9.06 21:50*

Jamais voulu être un artiste, moi
Qui ne suis rien qu'un fétu de peurs
Un passager de l'intranquillité
Parmi la foule des amitiés
Des amours des fureurs de la vie
Je souhaiterais juste être une chanson
Un air UTILE pour asphyxiés
Un mouvement sur vos larmes
Être un homme parmi les hommes ?
Non. Acceptez que je fredonne
Sur vos peines, joies et sourires
Ma ballade de personne.

Mail transfert 16.9.06 23:32

Qui a peur du grand méchant fou ?

Dr FULOT

À : M. WIART

Objet: RDV DE DEMAIN ?

Bonsoir,

Pouvez-vous ne pas venir à 16h plutôt qu'à 15h30 non plus, car je risque d'avoir la migraine tout l'après-midi?

Je peux vous recevoir par mail jusqu'à minuit, puis vous semblez aller mieux, j'espère.

Bien cordialement.

Dr FULOT, psychiatre de ville.

M. WIART

À : Dr FULOT

Objet: RDV DE DEMAIN !

Chère Docteur,

J'ai pris connaissance de votre courriel Hotmail... J'exploite ce compte pour mes jeunes nièces, mieux vaut, entre adultes, utiliser Yahoo. Ou se téléphoner ?

Je serai, Madame, très présent demain à 16h. J'ai beaucoup à dévoiler depuis notre séance « hypnotique ». Votre regard ! Deux flammes bleues à dénuder les âmes carapacées. Et la mienne est d'acier. Elle amorce une fonte. Mon glacier recule, Docteur... J'ai hâte de canicule!

Il n'empêche, votre demande m'a contraint à réviser mes projets pour répondre présent, vous n'imaginez pas ce qu'on peut entreprendre en, *minute je calcule*, 1800 secondes ! S'assoupir devant Derrick saison I, écrire un mail à Dieu, réserver une place pour Roland Garros 2010 - près de la veuve Belmondo -, fumer un Havane qui nuit à ma santé et à celle de mon putois domestique, converser 2mn avec le Dalai Lama sur MSN, lui remonter le moral au pauvre homme sur sa montagne. Merci, Docteur, de m'avoir épargné ces corvées. Quoi ? Ce décalage m'offrirait 30mn de rabiote ? Vous êtes sûre ?

Je passerai chez le fleuriste acheter un *Dahlia noir*, vous aimez James Ellroy ?

M. WIART, un patient.

Ecoute 17.9.06 10:56

Petite musique de sourd

Elle ne jurait que par Miossec, le nouveau Gainsbourg. Gainsbourg c'est Gainsbourg, pour y toucher, au moins percer le mystère des petits trous au Père Lachaise. J'en doutais concernant ce clone UNIVERSAL. On n'avait pas fait état d'une sépulture saccagée, ou bien Miossec et son label avaient du génie civil et grassement payé le gardien des célèbres. Admettons.

La greffe du cerveau maestro aurait été opérée au Venezuela, royaume de la chirurgie incongrue... Les cordes vocales de Mireille Mathieu s'en souviennent, suturées grossièrement à celle de **la même** lors de son idylle palmée avec Bobby de Dallas alias Patrick Duffy, quelles conneries on peut accomplir par amour - je parle pas de soulever des montagnes... Echech artistique complet : consterné le public de Mimi. Si ce n'est au Japon, pays des goûts spécieux.

-Ton Miossec pue le marketing!

-Tu l'as jamais entendu et encore moins écouté, vieux con!

-Le flair... File-moi quand même le meilleur de son pire.

-Tu l'auras voulu!

-Hélas petite, hélas.

-M'appelle plus petite!

Le titre qu'elle m'avait choisi, « Je m'en vais », jouait d'une musique fade; voix aux accents d'un Gainsbourg de Starac, paroles dressant le portrait sans poésie d'un pleutre qui largue sa donzelle car « ils se sont trop aimés », entre autres balivernes. Je coupai court au carnage. Je tenais à mes tympan. Reggiani, Ferré, Barbara, Vian, au secours!

Critique acerbe en tête, je me dirigeais vers la salle de bain pour me déboucher les oreilles au coton-tige...

Sur le miroir, inscrits au rouge, mots de refrain : « *Je m'en vais avant de te haïr* ».

Ceux-là je les avais pas écoutés. Comme quoi faut aller au fond des choses.

Savoir finir 17.9.06 23:42

Quel est le con qui a inventé l'infini et l'autre encore plus con qui m'a fait naître ?

Les honnêtes hommes ne savent rien, c'est bien connu. Il suffit d'écouter les chansons pour pigeons sur les ondes, ouvrir les petits bouquins alignés comme des boîtes de calmants bio – rayon bien-être – on est fixé : pour être serein il faut douter - résumé. Le plus heureux des hommes depuis tout gosse, c'est moi. Je plains les accablés du « moi je sais ».

Champion du bonheur à toute épreuve, une ombre plane toutefois sur mon cœur d'huile. Je triche. Je sais. L'issue, la porte et la sortie me guettent. Un secret très partagé que je protège comme si de rien, sait-on jamais...

Jaune 21.9.06 04:42

Aux petites chinoises de boutiques à l'odeur d'encre et de papier, de cuir, clés mystérieuses et aux remises sympa

Sur ma terre, les huissiers n'avaient jamais poussé. Ils fleurissaient à la télé ou dans les livres. Bonhommes imaginaires faits pour les autres. Rien vu venir. Dring! J'ouvre. Une graine bourgeonne sur mon palier.

Cinq loyers de retard! Paraphez! Cerveille brûlée à la gnôle, j'aurais signé pour la Légion, apprendre à décapsuler avec les dents me fascinait. Ma boîte à lettres morfla rapidement, Maître Garcia était graphomane. Une fois la semaine j'ouvrais cette malheureuse boîte proche de l'explosion et jetai tout dans le local poubelle, escalier, baisser les bras dans un Kleenex géant: ma couette. Avant de saloper mes yeux au whisky sec.

Mon téléphone a souffert lui aussi. Les sonneries lourdes de Garcia frappaient du tambour sur mon crâne cuité. Les Telecom enchaînèrent : ligne coupée. Adieu Garcia! Adieu le Web. Problème... Avoir tous les cousins de Garcia au cul, m'en serais fichu... ma solitude d'alcoololo sans le Web où j'écrivais... plus rien ? J'ai serial violé cent mille bouteilles : droit vers le caveau.

Vers le caveau mais obstiné. Un but. Un seul.

Écrire devint une vengeance obsessionnelle. Une preuve à rager coûte que coûte. Pour toute ces pâtes avalées sans beurre et ses 8.6 de petit déj. et cette enfance dissimulée. Il me fallait un lieu. Un lieu pour bâtir du tangible avec des mots.

Je tombais amoureux d'une boutique de reprographie avec accès au Net tenue par une petite chinoise vive. Elle réparait des chaussures et doublait des clés aussi. Allant venant rapide, précise, un peu partout. Sous le regard de ses parents légèrement dépassés mais heureux.

C'est chez elle que j'écrivis un livre criard, ventre vide, haleine de JB, tanguant entre ses clients, payant copies et connexions en monts de 5 cents. Elle souriait. Sans peur et sans reproche, seule ma honte piétinait le dallage propre.

Le livre publié, j'avais arrêté de boire.

Je comprends qu'elle m'a aidé pendant mes jours de survie. Ce n'était pas de sa boutique dont j'étais amoureux. Elle le savait, moi non ; et n'a rien dit. Elle ne lira pas ce livre, peu lui importe. Garcia non plus, trop cher pour lui.

Avec tes yeux d'oeufs durs 21.9.06 12:29

Dans cette station de métro à la clarté de lémure mon ombre est absorbée par la lumière de ta chair larvée sous le grand châle qui te porte si mal. Je ne vois ni double, ni triple mais rouge sombre. Couleur et de sang et de désir aux leaderships déchus. Quand vas-tu te décider à vêtir ton cul rebondi de damnation d'un Lewis serré et quand cesseras-tu de camoufler ta poitrine à faire triquer une meute de zombies sous camisole chimique sous des pulls informes tricotés par ton arrière-grand-mère ? Quand? Quand seras-tu aussi belle dans le métro que dans un lit habillée de ton corps, juste de ton corps sous ton visage d'ange lubrique, le soupirail haletant de ta bouche rauquant des cochonneries. Dis-moi, quand me feras-tu bander à la station Saint-Michel pour que le temps passe plus vite car les trains ont du retard?

- Quand tu ne seras plus mon ombre, mon chou, quand tu oseras me prendre ailleurs que dans notre lit, tiens, là dans ce métro, si tu avais en plus de tes deux couilles, un peu d'imagination, et, surtout quand tu retireras ces chaussettes de tennis ridicules, on ne voit que ces horreurs sous tes pantalons trop courts. Enfin, quand tu brilleras plus qu'un grain de sable noir!

- Oublies ce que je viens de penser...

- Tu ne l'as pas dit, chou!

- Mais toi oui...

- Le 6ème sensuel mon petit chéri vicelard. J'ai vu comment tu reluquais cette ignoble pétasse blonde avec tes yeux d'œufs durs complètement écaillés.

Le train se mit en branle. Un beau plaisir de fer.

La porte de mes limites 22.9.06 04:50

Pas de clé sans serrure

Il y a une porte que je traverse chaque nuit, la porte de mes limites. Dans mon réduit de vie à la recherche de l'Être, j'achète quelques mots, une lune à gratter. Surtout ne pas dormir. Avant de m'écrouler je vole au soleil un de ses jeunes rayons et découvre six cratères satellites. Si par bonheur trois d'entre eux s'illuminent, j'attrape mon microscope le cœur saisi de sens. Alors je les observe comme des diamants bruts puis referme la porte direction l'oreiller.

Lahou coeur de ch'ti 25.9.06 06:47

Embarquez Noctilien 2h du mat. arrêt SQY WEST! Le bus file, vous courez en braillant STOP! Chauffeur aux pupilles de la passion, odeur d'herbe tondue. Lahou le laissez-passer. Il «*Wesh wesh!*» aux fracassés. 1h de piste pour Montparnasse ; on chine un bar qui vive, ici ça barricade à 2h pile. On veut broder la belle ducasse. TGV pour Béthune à 8h. *J'ai peur du Nord*. Ca tourne ça tourne, on a le véhicule facile entre les sièges, doubles feuilles, sale rhum coca. On trempe nos lèvres, *ramdoulila*, relâche gentille à la bibine puis on pionce fort. Un gros rap temporise nos rêves lourds. Réveil à Montparnasse: nos gueules de chiffons ne passent pas l'entrée. Pincer ailleurs, un autre quartier, plus bas. Gare de l'Est, troquets du diable. Loin! Carburant! Une bande d'azimûtés traîne, rasades et lattes choppées fissa, courir sous les insultes. Gare de l'Est, troquet sans nom, bières à la gerbe, gueules de fous aux paroles folles. RDV des réchappés de Sainte-Anne. Misère nuitarde. Patron bourré, biture à l'œil. A refroidir la pire des murges ce spectacle qui est... une vie. A faire aimer la sienne. Chagrins, Lahou et moi, traînant vers Gare du Nord. «C'est important tes grands-parents, faut que t'assures, vas-y, ma gueule.» lâché dans un boucan de camion benne. Café des ch'tis: tartines au Vieux Lille. Je te dois bien ça mon vieux Lahou. Goûte mon pays! Embrassades. Un peu d'humain, enfin. Cognacs au buffet. L'angoisse tu connais bien. «T'es fou!». Percé de trouille, oui. Jusque sur le quai tu m'as collé. Embrassades encore. Foutue bistouille! T'as été grand mon Lahou cœur de ch'ti. J'aurais esquivé le TGV.

Mon chat stupide 26.9.06 06:34

A Jean Fante qui me doit tout tout tout vous... pardon.

Dur de devenir le John Fante français. Il faudra mourir aveugle dans un coron reconverti en logement social du côté de Bruay-La-Buissière. Se coltiner les frasques d'un fils junkie écrivain d'arrière tombe chez *manuscrit.com* .

Rêver au bunker de Berck Plage, pas jojo. Ca schlingotera les frites aux moules. Vous lèverez dix fois le coude avant de tourner l'œil de vos talons sans un mot pour la porte.

Plein de vie en France, Bon Dieu c'est les travaux d'hercule, *l'Orgie!* J'espère que t'en as une rude ! Dans les médias faudra assumer, mon vieux : «*Alors Jean Fante, pas trop dur l'accouchement du petit dernier ?*». Et la critique : «*Jean Fante : l'âge de la stérilité?* ». Chez le boulanger quand, à cinquante berges bien tassées, la vendeuse méprisante : «Eh bien petit *Bandini*, la maison fait plus crédit. Dehors!». Ils vous sembleront bien loin *les compagnons de la grappe*, vous le rital et dans la voix et dans les gestes.

Alors vous sentirez la rage vous grimper le long des doigts comme une pieuvre obstinée et vous prendrez la route de l'encre, pas celle de Los Angeles, non, la chaussée Brunehaut, reine martyre. Arrivé au bout de la route, là où la mer embrume Albion, assis sur la plage vous demanderez à la poussière... en écrivant vos chapitres sur un sable dur de marée basse. Ce sera votre plus beau livre, Monsieur Jean Fante, celui que retiendront les nouvelles vagues et qui provoquera des houles sur tous les océans - enfin les connus jusqu'à présent sur le globe, restons hommes.

Par nuit de hurlement une lame plus puissante que les autres vous redécouvrira avec attention et offrira à votre ouvrage de sable une préface que même les marées noires, les délestages sauvages n'effaceront pas. Ca sera la gloire, Jean. Vous cracherez sur les euros de Luc Besson productions et pisserez sur Cinecitta Studios en roulant en 2CV Charleston capote ouverte. Sauf que vous détesterez les chiens, aussi faudra pas s'étonner de trouver «*Mon chat stupide*» dans les rayons.

A mon premier et seul dico (offert par mon grand-père)

1987. L'homme était né du dernier mot, **Zythum**, une bière égyptienne à l'orge. Depuis pas changé de dico. Il marchait à l'envers, devint zymotique, zygène et zut!

1999. Courte vie d'annuaire, la fin déjà ? L'homme était bloqué sur les mots en "al". Ca avait commencé par alyte, un crapaud. Deux ans dans les oeufs d'un crapaud! Quand il passa altruiste, merde! Croa Croa Croa, et moi moi ? Il consulta le dernier des immortels qui lui fit le coup de l'épée de bois « *Perdez pas espoir, mon brave, n'est-ce pas* ». Ouais, mais espoir ça commence pas par "al" et il avait déjà donné avant le désespoir. Il prit de l'altitude en altocumulus, on le nomma même altesse. Cet alternat l'altéra tout compte fait ce qui le rappela au premier mot d'enfance... ce sera son dernier. Il sauta tous les "al" de son 87, un détour par abus, et se planta fort raide sur le dernier le premier : ALCOOL. Auquel pour une mort rapide, sûre il accola l'adjectif ABSOLU. L'alcool chimiquement pur.

2000. On retrouva ce *Petit Larousse Illustré édition 1987* sous un abaca philippin. Absurde pour les gens de là-bas, bien assez pour le prendre en otage dans la jungle du terrible Ali. Le Quai d'Orsay pécutia un rapport sur pécu refusant de filer un kopeck pour un Larousse petit et périmé. Ali flamba ce mec de pages à l'alcool de riz. Déjà mort il aurait pour sûr préféré couler dans des flots de Zythum.

Partie 28.9.06 06:22

L'amour c'est pas comme une cigarette

au mur de la chambre

ta photo me fixe

depuis deux ans

j'ai oublié de la décrocher

et sur la boîte à lettres

il y a encore ton nom

j'ai oublié de dire

que je t'ai pas oubliée

faut-il nommer les choses

pour qu'elles deviennent des choses ?

Le poignard à mon père 28.9.06 12:18

Tout le monde a un père, on se le fabrique s'il n'existe vraiment pas. Le mien vit encore.

C'est pas une gloire, mon père, il va pas chasser la volaille à Sainte Victoire et j'ai rien à lui apprendre rien à lui devoir ni à lui pardonner parce que ce type n'est pas un héros. C'est un pauvre mec. Il changera plus. Bidasse à 16 ans, bidasse dans la tombe.

Maintenant je suis un homme et mon père un vieillard à la vie édentée, quand je pense à lui : un poignard en peau de lézard qu'il m'a offert. Vous parlez d'une relique ! Rapportée d'une campagne au Tchad - et je peux vous certifier qu'il en a trucidé du "bougnoles" et qu'il en a troussé des "négresses", le salaud dans sa Légion !

C'est un poignard tout pourri à la lame tordue, recouvert d'une fine tranche de peau de cobra. Il me l'a jeté sur le lit dans un rôle de permission et m'a sorti " C'est pour toi, le gosse, du fait main, douées les mains hahaha!" et il se barre. Pas revu pendant deux ans, paraît qu'il cassait du Esbolah à Beyrouth.

Ce poignard il schlingue. Tenace. C'est ce qui m'avait frappé à l'époque. Prudemment je l'avais remisé dans mon petit coffre à secrets de même.

Puis, je sais pas, en emménageant avec Moumoune, je l'ai accroché sur le mur au dessus du lit. Moumoune il est pas regardant vis à vis de la déco, des odeurs tout ça. C'est quand on se câline que la question se pose : l'odeur là, c'est nos organes, nos hormones mélangées, notre amour, ou le poignard à mon père crucifié au mur ?

Le rire propre de l'homme 30.9.06 06:10

J'ai dans la tête des gros plans de ciné aux visages horribles, de gros bonhommes qui hurlent de rire et qui ne parlent plus et sortent de leurs crocs des morceaux de barbaque comme des bêtes sauvages assoiffées de tuerie.

Je préserve mon sourire et mes rires, l'émail de mes dents aux plaisirs de la vie. A ces jolies choses reconnues par instinct auxquelles on se déride tranquille.

J'observe mon chat sourire sur le canapé il rêve. Une petite langue râpeuse sort de sa gueule plantée de moustaches noires.

Je préserve mon rire parfois je me sens sale, si sale... à m'arracher les dents entre les tenailles des moussons. Hier à la télé. Des gosses féroces riaient au pistolet dans les rues pleurées de Bogotta. Archives de real guérilla.

D'ordinaire, durant les vacances, je roule du côté de Vimy avec mon vélo de course, dépasse le haut mémorial blanc et les cimetières aux pelouses de terrain de golf. Puis je m'arrête pour cheminer entre les ruines des tranchées où résonnent encore les rires fous déployés sous la gorge d'ennemis.

Je préserve mon rire et mes sourires en respect des privés de limonade par un éclat d'obus avant d'être devenu homme.

Your turn now 07/2006

Sur un air d'Otis Redding

Ecoute,
Paulo, Fabien, Achot causer
café bibine soleil d'arc

sur le guéridon
entre cendars et choppes
un tas d'emmerdes
bat la mesure

du refrain
au rire de cymbales
pas zébré
d'un silence

Ecoute,
on sait bien qu'en dedans
ces trois coeurs grondent
et souffrent

perception d'insomnies
de sommeil overdose
gravés sur leurs visages

Mais écoute,
il est midi
et la nuit s'est couchée
derrière leurs yeux d'amis
leur tenue étincelante.

Bienvenue en enfer 1.10.06 01:22

Biscotte débarque dans cette petite gare minable de province molle.

Sourire au composteur automatique qu'il enjambe. Place centrale à bout de souffle, peau moite. Il entre au Café de la Gare. Original comme nom pour un café près d'une gare.

Un petit brun à moustaches lui sert un demi/calva. Biscotte fait l'entonnoir. Un regard au petit brun... pas enclin. Plan large à l'autre bout du zinc : une petite étoile d'homme joue son gaillard d'un mètre quatre-vingts plié en deux sur un expresso. Biscotte s'y colle.

Huit heures et l'ami chlingue des yeux en trébuchant sur le sac du colosse ; qui se dresse, ça sent le réflexe de comptoir, le poing dans la gueule... Moustaches est en alerte. Biscotte s'en tamponne. Colosse tremblote un geste chasse-mouche.

"Et il va me l'offrir sa petite addition ?" conclue Biscotte

Des tables. Sur une chaise un mec calme tripote une lame gitane de poche. A sa gauche, un type en costard vient fourguer des moissonneuses-batteuses aux bouseux.

"Tiens connard, c'est moi qui coiffe, je suis coiffeur!". Un billet de cent claque. Moustaches s'essuie le courage. *"On leur remet ça ?"*. Personne répond, ni couteau, ni moissonneuse, ni café noir, ni Biscotte, raidis tous les quatre, les clients.

Une infirmière en uniforme noir, précédée d'un malabar, fracassent l'entrée : *"Y'aurait encore une vie par ici ? Repos, messieurs! Bienvenue en enfer."* Ils se lèvent comme des damnés, les pyjamas sont pliés dans l'ambulance.

Il y a toujours un mouchoir qui vous rappelle

1.10.06 06:32

Et je remis mon mouchoir dans ma poche. Pas de poubelle en bronze à l'horizon, souvent je jette mes déchets par terre. Un clochard allongé sur le trottoir. D'ordinaire je passe devant ses pieds en y mettant des miens, seulement les miens avancent en boots argentés quand les siens bougent pas d'un pouce.

Je lui offre toujours de l'incongru hier c'était un cure dent. Le pauvre n'a plus un chicot. On s'amuse comme on peut avant de turbiner.

J'ai hésité pour le mouchoir, trop dégueu, et ce matin le soleil brillait comme une médaille olympique, d'ailleurs Laure Manaudou venait de filer affichée sous mon nez. Sur le bus 108. Manqué de peu par la très grande faute d'une poubelle introuvable.

Mais je sais pas ça sentait les gens dans la rue. Enfin, l'humanité. J'y faisais rarement gaffe. Jamais. J'allais travailler, le reste je m'en foutais. Une odeur bizarre d'un coup. Riche, aux multiples parfums que je connaissais pas. Un mot s'imposa pourtant pour la caractériser : « Or ». Le 108 venait de repasser, du reste je m'en foutais. « Or » je réfléchissais, ça valait son pesant !

Idée ! Plutôt que de donner de l'ignoble à la cloche, j'allais lui demander. S'il était là depuis des années sans bouger c'est qu'il savait des choses que j'ignorais. « Sûr ! »

Je pris le ton supérieur du bon qui s'abaisse au gueux. Il n'ouvrit pas les yeux, semblait assoupi. Alors je criais, hurlais presque : « Or ! » et recommençais frénétiquement « OR ! OR ! OOOOOOOOR ! » Les badauds se marraient mon costard cravate, mon attaché Vuitton semblant quémander du flouze et du meilleur à un vieux chemineau fringué comme une loque, allongé sur un bout de carton crade... Il entrouvrit un œil de chat pour scruter mon visage et tranquillement prononça fort distinctement, ses deux yeux vifs grands ouverts « Âme ». Puis un sourire blanchit sa face rougeaude et il ajouta « Conquistador et Eldorado... maintenant laisse-moi j'ai à travailler et toi à réfléchir, puis retire-moi cette peau qui gâche ta barbe d'humain, petiot ».

Perplexe, charade. Je ne pris pas la peine d'appeler la secrétaire pour mon absence. D'ailleurs je ne démissionnais pas, ni suis plus retourné. Je sais pas, le mystère de la charade ne se

résolvait pas. Mais. Je tombais la veste flânant sur le trottoir de la rue royale, trouvais une poubelle en bronze et la jetait elle et le mouchoir remisé dans sa poche.

Méditant sur mon lit en plein après-midi dans la pénombre de stores à moitié fermés, j'explorais et c'est quand le sommeil faillit me prendre que je trouvais : Âme, Or, Conquistador, Eldorado... **Marjorie** ! Amor : amour ; conquistador : la conquérir ; edorado : la belle vie... J'avais gagné beaucoup d'argent en un an et perdu l'essentiel.

Je baissais les stores entièrement, ouvris la commode en vrac, sortis le portrait de Marjorie pour le poser sur l'oreiller. Il s'endormit comme un bienheureux.

Tatou 4.10.06 11:28

Ça commence entouré de brouillard sans coup de foudre. Il boit son lyophilisé dans une vieille tasse à thé, c'est inscrit dessus on lit à peine : mug for tea. La matière de l'objet est stable c'est bien du café et pas du thé qui coule tiède dans sa gorge, la bouilloire électrique n'a pas chuinté. L'homme est pressé.

Des tas de gens avalent la caféine pour gommer l'endolorissement du sommeil car leur temps est calculé : bus, trains, voitures les poussent au cul vers des pointeuses précises, des patrons inflexibles. Paquet de Camel® vide... la barbe. Il sort son attirail de secours, odeur de résine dans la boîte, et roule une tige, brins de tabac collés aux lèvres. Embruns amers.

Ça lui rappelle pas les cerises mais les galères quand il créchait au foyer C.A.P. Saint-Jacques entassés à vingt dans la piaule. Depuis il a remercié l'église pour le logis, le taf, oubliant les discussions sans fin du Père la marole. Elles manquaient de fond. Et le fond il touchait. La Bible n'avait rien inventé, une histoire d'hommes qui en pillaient d'autres. Bobards éternels.

L'alliance tabac café le sonne comme un réveil métallique à l'ancienne. Il prend une douche absurde : bientôt son corps suera couvert de plomb. Et le parfum de l'acide déchirera le

semblant de masque qu'il portera. Sans doute identique à celui de Michael Jackson quand il fait ses courses à Tokyo.

Son job c'est récupérer les cuves à accus de l'usine. Lui roule en vélo. Il refuse les propositions limites ; E.D.F. connaît le chemin vers chez lui, il en foutrait quoi des batteries chargées au stock ? Question trafic il a donné, ses tatouages signent un détour par Fleury.

Il se fringue à la va vite. Au premier service le 24.E tire sur la période de pointe.

C'est un grand jour : il grimpe O.S. N°2. Transfert à la chaîne d'assemblage donc, moins risqué niveau saturnisme.

Pour sa promo ce con de Bill, le contremaître, lui filera du pâté de poule fait maison. Trente ans de boîte. Il a une grosse baraque en kit faite maison qui lui a pris tout son temps libre pour la monter. Et un crédit jusqu'à la tombe sur le dos. On fait pas de vieux os dans l'industrie du plomb.

Vivement ce soir, il se dit, passer au dispensaire gober mon Subutex®

J'appuie sur la gâchette ; la nuit est longue à cotoyer

*« Mon amour pour la vie s'est soldé par un divorce » NTM
"La nuit est longue à cotoyer" Thierry R.*

Il me semblait aussi qu'il manquait non pas de l'essentiel, rien de profond, mais de l'urgence urgente. J'aurais retourné l'appartement jusque dans la cuvette des chiottes pour mettre la main sur cette petite chose, sonner chez les voisins, défoncer la pharmacie de garde avec mon vélo bélier, avaler des Spontex côté vert pour récurer l'indigence inepte fuyant dans mon cerveau : pour une boîte de paradis blanc égarée contenant des pilules effet Kiss Cool douceâtre. Tu vises la vérité, toi qui lis en moyenne 80 fois par jour mes écrits faux sceptiques ? Et j'aimerais avant de poursuivre savoir ce que tu y trouves, ce que tu y recherches peut-être ? Car ici il n'y a rien que des wagons de nuit, wagons dépourvus de marchandises consommables. Rien à acheter. Bukowski qui commence à me gaver – il ressemble de plus en plus à son ennemi juré Mickey – disait « You've got my soul, I have your money ». Que fais tu ici, personne n'y trouve son compte : tu as des filets de mon âme passés au kaléidoscope de nuits dissemblables, rien de fiable encore moins de crédible. Tu n'as pas même ma silhouette. Des flashes. Je te berne autant que je me trompe. Car je n'ai pas ton argent et l'argent c'est la santé. Mes références bancaires sont à ta disposition. Mandat cash accepté. Immobilisme du train au dépôt quand toi cheminot tu dors, j'écris à la gare de triage des pelotes de chemins barbelés indémêlables. Et saignants en dedans. Pas grave c'est juste le nez.

Aussi j'ai retrouvé mon paquet Kiss Cool, il était dans mon sac : la nuit se réserve de belles heures devant moi, tu les vivras demain quand je tituberai dans les rues de mon rêve, je parle des vraies rues dans la ville observées distordues remplies de fourmis géantes lâchant des phéromones que je ne pigerai pas. Peu importe on déchiffre rarement la signification des rêves surtout s'ils sont réels, soupapes de sécurité pour l'inconscient conscient. Laissons cela aux esprits de l'Esprit. Allons je l'ouvre mon paquet pour en gober 3 en les croquant, l'effet se propage rapidos. Car revenons en à la vérité : le fumeur invétéré fumera ses 4 paquets sans voir la queue d'un phacochère. Oui, il prend des risques, énormes, statistiquement mesurés, de plus il est prévenu en long en large et en travers. Mais pas d'effet Kiss Cool, toute raison gardée dans la mesure du danger qu'il s'offre à chaque bouffée.

Tu veux encore un véritable mensonge ? Sorry so, j'ai que ça dans ma malle de lune. J'ai un trip. Dont je saurais durement me passer : la défonce plaisir. Kiss Cool me convient bien, il me laisse l'illusion du contrôle tout en me chambardant du réel, irréel cocooné. Rush de 4, j'irai au bout de la boîte par nostalgie du temps où la défonce était folle, déglinguée.

Une vérité moins tronquée ? Je suis fait comme un rat dans sa cage, l'addiction m'a reprise comme je l'ai cherchée je l'ai trouvée. On obtient rien sans rien avec un peu de laisser-aller, moi je l'appelle volonté : je suis tordu.

$4+3=7$; sans compter la boîte de 30 descendue cet après-midi et putain je contrôle. Rush de 7, effet dose. J'ai un trip : Être ailleurs ici. Après la défonce dure à l'alcool, Kiss cool me procure une sérénité d'apparat. Carabistouille. Les gueules de bois de Kiss Cool, ses descentes vers la cave à l'ampoule chavirée, son sevrage à rendre dingue, sont plus venimeux que ceux de la gniole une fois passée la limite à ne pas franchir. 14. Là je commence à m'en battre les boulettes, de ces réalités mixées d'irréalités. Complètement. Aller au bout de la boîte telle est la mission que j'ai adoptée. Au moins j'ai un rejeton. Hédonisme égotiste ! Il a fait un baby toute seule !

Tu penseras fuite en avant. C'est une façon de voir, il en existe tant et tant. 34 depuis la fin d'après-midi, je ne chancelle pas, mes mots restent plats et je préserve l'étincelle. Yes, mes phrases n'ont plus d'âme, oublie mon compte bancaire. Restons zen. Ça me va bien, sur l'instant, zen.

Il en reste 10 à 4:31. Va falloir faire avec, je compte frapper jusqu'à six heures pour remonter mes voix de garage gelées en y pelletant du sable sans poids. Que tu lises ou pas, franchement, là maintenant je m'en fiche. Tant mieux si tu y trouves matière à ou à ne pas. C'est le baigneur de mes soupirs. Mais surtout si tu intervies pour me conseiller sur les jolies choses de la vie, je t'en prie, passe ton chemin : mon banquier à la Société Générale s'en sort comme un chef.

Je coulerais bien un bain pour répandre mon souffle dans la vapeur mais ça gâcherait ce méli mélo, couperait l'élan, les bouleaux de la forêt Laurentine, les queues aplaties des castors à qui je pense. Résurgences.

J'ai foi dans l'effet des 4 suivants pour commencer mon histoire. Elle sera courte comme toutes les histoires sans début qui se suffisent d'une fin. +4 donc. Je me relaxe deux minutes en étendant mon corps, tête en arrière, ça tourne. Enfin.

Voici donc, avant : +5. Permits que je fume une clope et que j'éteigne la lumière, le 100 watts m'assassine et pour ce que j'ai à raconter, les dicos peuvent danser le disco.

Bordel ça suffit pas, il m'en faut encore 3, il en restera 2. Au cas où.

J'ai encore patienté 10mn mais rien n'y a fait, je n'ai pas l'ombre d'une histoire à raconter, Kiss Cool ou pas. J'ai juste un chien qui aboie dans la tête. J'avale les 2 derniers.

Ou bien c'était encore une histoire d'urgence qui ne parvient jamais à évoquer l'essentiel, le profond. Assez !

J'appuie sur la gâchette.

LK

La nuit est longue à cotôyer l'abcès en négation de soi La tête prise en conscience Léchée par les démangeaisons Au cri sourd des migraines des gelules et d'alcools Mon univers de lunes sang Toujours plus de gelules sur la plaie En soustraction du reste Il n'y a pas d'oubli probable Au mieux possible Mais rien n'y fait On a tôt cru de crever l'équinoxe de vie au travers de la gorge Et ça ne suffit pas Ca ne suffit jamais Pas même d'en rajouter Les mots creusent sans sépulture L'instant d'après est de courte durée C'est un répit Pas un repos Nuances L'équilibre est précaire On le sait Et Alors? Toujours en filigrane l'insistance d'en finir

Chambre d'exils Toi qui me sais brisé Exsangue Tu me retiens au plus ténu des fils Je ne suis là qu'en apparence

Thierry Roquet

Pensées vagues à la dérive de Buko 7.10.06 03:31

Quand à trente-trois ans on blogue.

Ecrire à contre vie est-ce donc être contre la vie ou plus avec son temps, le sien, le temps de l'écriture qu'on qualifie « perdu » - on dirait du Duras mélangé à du Prou(s)t. Ce temps perdu est-il une infime victoire sur celui qu'on pense avoir durement gagné, à la sueur de son front, de son âme en concession, le travail ingrat qui nous vaut migraines, insomnies, cancers, amours à la poubelle, alcool, drogues légalement prescrites pour camoufler la jungle dramatique du suicide entropique. Chacun est dépassé.

Cette victoire infime on lui ajoute un air de rien et elle devient infirme.

Buko disait comme Jacques a dit « que le travail était un esclavage, qu'il le dénoncerait jusqu'à la nuit de ses livres ». Et pourtant s'il en est un qui a trimé comme un damné avec les damnés c'est bien lui, le vieux Hank. Il connaissait l'affaire, faillit en devenir fou. Puis vint le succès, par le plus grand des hasards ; les grands hasards sont certainement provoqués et il en a rempli des pages et une armoire complète de lettres de refus. Il travaillait pour deux, pour son rêve, sa vocation, quoi encore par nécessité de frapper sur les touches, et pour survivre aussi... de boulots harassants, solitaire comme le ver. Puis le succès dénoua le problème : l'argent. Les dollars envoient au diable les boulots de forçat - intellos ou physiques - ceux qui nous délitent.

Le travail fait tourner la société de consommation et ceux qui aiment s'y insérer y trouvent parfaitement leur compte, l'érigent même en valeur **unique** « TRAVAIL ! ». Ou en vice "CHÔMAGE! BON A RIEN !" Mensonges de riches pour exploiter les pauvres, mensonge de milliardaires pour millionnaires, bobard *capital*.

Ha les belles totos dernier cris option "t'as oublié ton volant, mon pote, pourtant t'es en zone sécurisée." ; ho le nouveau PC à 5000 € pour Jean-Eric sept ans qui saurait pas lire Nintendo si'il n'y avait le logo.

Quand on a compris ça, que l'oseille c'est tout pour obtenir des cuillerées de miel, comment faire ? Les choix sont plus nombreux qu'on croit audépart lorsque qu'on se laisse porter par le mouvement général pour obtenir du blé... A la Buko : 30 ans de damnation. A la loto, au

PMU, au Rapido : autrement dit rien. A la Dan Leutenegger* : faire la pute pour 20 €. A la Pessoa : inaperçu. Sur le dos de la société : deviendra plus dur, à gauche, à droite et en travers. En abandonnant : mais écrire tout jusqu'au dernier des mots même si jamais lu. A la Cathy Garcia : voir ma note sur sa revue "Nouveaux -Délit" dans la rubrique Alliage. A la Ludo : devenu allergique au travail, écriture en dents de scie mais 150 textes écrits entre mi-août et aujourd'hui.

L'esclavage continuera, et encore chez nous il est d'un soft de Taillefine aux agrumes! Tous les Buko de la Terre pourront se branler la queue au fond de jeunes chattes en or, plonger dans leur piscine au talent mérité mais surpayé ? Tomber d'amour pour vrai. Rien. Rien ne changerait?

Tomber d'amour pour vrai. Rien ne changera.

Ce qu'il faut aujourd'hui c'est un bon dentiste parce qu'à force de serrer les dents...

* Clin d'oeil à Mobert

Que doit-on faire ? 8.10.06 08:39

Hier vendredi, à la préfecture, je hurlais comme un perdu sur les vigiles qui fermaient au public à quinze heures quarante cinq ; il était quarante six ou sept, à peine. « *Vite vite ! Ma dernière chance demain vous fermez boutique, il me faut ce putain de permis ! Charte Marianne les gars, au derche la Charte Marianne ?* ». J'ai frappé comme un sourd avec mes poings de raisin sur leurs portes blindées. A trois ils la remuaient péniblement. Entrouverture – un filet de citron - pour un bonhomme zesté qui l'avait eu son permis, sa carte grise, son autorisation d'élever de la limace bio en plein centre ville avec dérogation par arrêté municipal. On arrête comme on pisse dans cette ville. *Que doit-on faire ?*

« *Bande de bouffons, y'a que moi dans la file, dix minutes le duplicata, sarko-boys !* ». De l'urine d'insulte fraîche pour eux, parés aux coups d'espoir résignés pour qui un *laisser passez les p'tits papiers* est vital. Puis... dans cinq minutes le week-end. Soudainement, je me mis à haïr Régine. Dix secondes, le temps d'un flash décérébré branché sur La Feme de TF1. *Que doit-on faire ?*



A la limite, je m'en foutais : j'avais pas de voiture. Juste le droit d'en conduire une, acquis quinze ans auparavant. Validité jamais contrôlée. Avec le temps, sans lunettes, je discernais presque le bout du capot d'une Limousine. Des lorgnions ? Jamais ! Ça gâcherait le charme infime de mon visage. *I fade to grey.*

Je comptais définitivement faire valoir ce droit improbable de conduire un véhicule de catégorie B là maintenant tout de suite. Ou jamais ! On m'avait volé la pièce il y a plusieurs mois, qu'on me la rende de suite. Ou jamais.

Une femme se pointa à ma hauteur. Elle avait du charme, une classe certaine, pas de quoi casser la baraque ni pondre vingt lignes érotiques pour Play-Boy. Plus petite que moi, elle semblait plus grande sans être altière, question de maintien, d'allure. De simple classe. *Que doit-on faire ?* Et son regard : celui de Clint dans « Impitoyable ». Appui bref de son majeur à l'ongle impeccable sur le bouton usé de l'interphone.

Ses doigts sensuels, longs, secs et veinés, d'un blanc kabyle... J'aime observer les doigts des filles, pour moi c'est proche du sortilège. J'imagine que tous les mecs le font sans l'avouer, ou leur intérêt se porte sur un autre "morceau" anatomique. Les siens de doigts, ses mains dans leur ensemble, étaient extras, sexy... quelques mouvements coulissants sur mon machin puis explosion... C'étaient le genre de pensées qui me distraient dans le métro, mes pauvres dames. Et elles ? A quoi pensent-elles ? Animal animales ou animal abyssales ? Strangers in my night.

Les pit-bulls s'apprêtaient à la virer sans lui prêter un trou d'oreille comme pour des centaines d'autres rejetés dans la journée dès sept heures du matin - *seize heures... hâte de débaucher, de rentrer au chenil, les pit!* - mais sa parole aussi était de fer : calme et directe, argumentée, une parole de regard qui valait tous les muscles du monde, du moins ceux posant dans cette préfecture. Elle les embobina sans lézard. Tout juste si elle n'eût pas droit aux courbettes pour une histoire misérable de carte grise. Je protestais pas. *Que doit-on faire ?*

Je traînais sur un trottoir épaules rentrées, esprit vaincu par un bruit de canette décapsulée à jamais qui persistait – *mon esprit est un massif montagneux et la vie y pousse des cris qui résonnent en écho, c'est pénible* - visai les horaires du 401 du vendredi : modifiés par magie. Je m'étonnais auprès d'un type... il ria il ria ria « *Hé l'ami, mets tes pendules à l'heure on est lundi !* ».

Quelque chose clochait chez moi, je l'admettais. Ceci empirait, oui, cela empirait. *Que doit-on faire ?* On ne remonte pas les jours comme les aiguilles d'une montre. J'interpellais le type à nouveau. Il semblait être le seul à remarquer ma présence aux alentours et il y avait du monde dans ces alentours, des alentours de gare routière aux cars raccompagnant toute une petite camaraderie dans leurs maisons aux sept nains *hi dee hi dee ho*, comme les choses sont bien choses ! Blanche la neige... J'interrogeais mon camarade attentif :

- Que doit-on faire ceci cela?

- T'as gagné une semaine ou bien tu l'as perdue, c'est toi qui voit, mec !

C'était un africain de l'Afrique noire – *j'ignore d'où il venait mais il était noir comme les nuits noires du Tennessee noir ; ce qu'ils détestent les noirs c'est qu'on les appelle Blacks, je les comprends je détesterais qu'on m'appelle White* – un noir qui ne savait pas non plus quoi devoir faire. Et qu'est-ce qu'il riait ! A s'en arracher les dents qu'il avait pourries sur le devant. Je remarquais l'odeur du crack qui l'enveloppait. Ses pupilles en stagnation.

Que doit-on faire ? Je grimpais dans le bus, au fond comme les caillera ; caillera mon cul. Comme vous et moi. Enfin, surtout comme moi si ça continue à ce rythme là, d'après mon oncle. Une tâche mon oncle. Il se targue d'écrire des articles politico littéraires tendance droite punchy sur un site Web bientôt côté en bourse. *Que doit-on faire ?*

Je suis rentré dans mon studio. Sans réfléchir, j'ai fait ce que je devais faire depuis tout ce temps en jachère : j'ai lavé ma couette imbibée de pisse de chat, l'ai séchée au soleil du balcon, ouvert le PC, fabriqué une affiche « INTERDIT AUX CHATS PISSEURS ». Non pas que mon chat sache lire, pas encore, mais pour me souvenir de fermer la porte. Parce lui n'y pense pas encore. Me semble que je n'ai pas accompli ces tâches parce que je pieutais dans de la pisse de chat depuis des semaines mais car que je devais les faire. Je lisais pas mal de site zorientaux mais ne comprenais pas tout...

Que doit-on faire ? En ce qui me concerne, ce que je devais faire bien avant d'avoir perdu mon permis de conduire.

C'était hier. Un lundi ?

Méfiez-vous de la bise! 8.10.06 14:46

Dimanche 10:00, il va bien falloir mettre dehors le nez et ce qui va avec. Par la fenêtre, certes brisée par un coup d'orage estival et tenant d'un bloc par miracle grâce à un scotch plus ou moins transparent destiné à cet usage, je devine à travers l'opacité le bleu du ciel et son soleil. Je suis crevé, vérifie pas la température extérieure sur Yahoo, en tout cas chez moi il fait bon, le chauffage fonctionne... ça aurait dû me mettre le degré à l'oreille. Cassée. Cassée l'oreille. Ce qu'il me faut c'est des clopes, du coca et du lait pour l'estomac, et des fruits pour la santé. J'ai décidé de me taper 24h fructivores.

Ce sont les clopes qui me pressent. Les roulées du matin, j'absorbe mais. J'enfile un jean, un tee-shirt, une sorte de coupe vent fin comme une rizzla+ transparente, embarque le vélo. Me voilà dehors... Vite compris ma douleur... un vent ! J'ignore son petit nom ici, chez nous on dit *bise* et avec le mouvement du vélo c'est plus une bise mais un palot sauvage qu'elle me roule, bientôt elle me suce le nombril la salope : la fermeture de mon coupe vent ferme dans ses rêves.

Au Tabac la queue me semble déjà trop longue - deux clients - J'hésite à me renseigner... des chiottes d'urgence ? mais je gère, douloureusement, mais je gère. A part la grimace quand je demande mes clopes en filant sans laisser mon reste. Ils n'auraient pas apprécié ce genre de reste.

ED est à dix roues. Ca se calme. Les intestins sont des océans qui opèrent par vagues. Je profite d'un creux, me précipite dans la boutique bousculant vieux, vieilles, moches, belles tout ce qui tient encore debout : me saisis de barquettes de fruits préparées pour économiser du PQ. Et j'arrive à la queue...

La queue chez ED c'est la poutre de Bamako, vous savez ce cliché monstrueux d'un homme ignoblement "comblé" par la nature qui circule dans tous les bureaux de l'Hexagone ?

Hélas, la houle reprend vicelarde, ce n'est plus tenable, je vais me chier dessus ! Alors je dis la première chose qui me passe par l'esprit, à voix haute : "*Mesdames et messieurs non je ne suis pas un grugeur, oui je respecte votre temps précieux, mais voyez vous je suis enceinte d'une monstrueuse merde certainement liquide qui ne va pas tarder à accoucher ici même, aux*

dépend de vos narines, de votre hygiène, aussi pardonnez-moi, mais je passe devant tout le monde, il en va de mon slip, de mon froc, de mon honneur, de la réputation de ce établissement ! Vive ED et Vive la France !" Et je bouscule tout ce joli monde râlant, riant, ineterloqué. La caissière est hilare. Moi blanc comme un kleenex passé à l'eau de Javel.

Vite vélo, grand plateau, petit pignon, à fond, en cinq minutes je pose sur le trône. Croyez-moi il existe peu de soulagement aussi intense sur cette Terre. Je n'ai pas goûté aux joies de la dyssenterie, d'accord, mais on chosit pas les trottoirs où on vit.

A part ça, pour votre complète information, j'en ai "chié" jusqu'à 14heures et en l'absence d'Immodium dans ma boîte à pharmacie, le coca a fait des miracles. Je vais mieux, merci.

C'est ma première scalpel partie

Oh yeah

L'appel jappe - impatient
Quand tu le pognes à une main
Le soleil va coucher avec ses deux pleines lunes

L'appel feule
Voudrait bêcher l'énigme
Labourer la motte de leur Terre

Tu y es ! tout ému : tu bois droit.
Comme tes jambes de piquet
Tu bois plus, est-ce assez ?

Au bal se roule la pelle
C'est un souvenir de loup
Elastique, déroutant

Vos masques de girafons
Aux longs cous de couleurs

Rappelle-toi de mes lèvres !
Rappelle-toi de mes doigts !
Souviens-toi de ma gorge...
Et toi de mes bras forts...

L'oxyde de la pelle
Oubliera vos scalpels

Comment vous nommiez-vous ?
Chirurgiens du béguin.

(2001-2006)

Nadia 9.10.06 01:19

Marc de café

Bitume nuit. Marcher vers le vieux Lille. Poser pied entre les pavés parallèles d'êtres
perpendiculaires.
Marcher encore. Le temps à côté toujours coule.
Un visage revenant de beauté au clin d'une rue... Les os affleurent cette femme aux yeux de
cirage.
Une voiture stoppe, elle grimpe à louer.
Le bruit du moteur s'estompe comme une traînée rouge...
J'ignore son nom.
Un soir je retourne au troquet où elle pause...
Au fond d'un demi pression, je mélancolise en l'observant. Sur le sous bock j'invente son
nom : Nadia.
Soûlographie : foies aspergés, faire de la retenue un non-sens, de ce dernier une règle.
Je m'adapte, j'ai mal. Au fond de ce qu'ils prennent pour une surface.

Plantée seule sur une chaise, marc de regard dans un pays de tasse lointaine : dehors c'est
noir. Une larme sentinelle coule sur sa joue. Restes de maux dits.
La bière et ses gaz «illucides», j'aurais dû filer. Non force très forte: je me trimballe jusqu'à
sa table. Café? Oui. Pas parler, défoncés, douceur sauvage des yeux. Regards: projecteurs
d'intérieur. Et peaux, si près, à se toucher. Se toucher ?
Sourire effilant ses lèvres, trop tard.

Elle: découverte, sans plus rien à cacher.
Le reste, insignifiant. Se lève et disparaît en ouverture de porte grinçante.
100 balles. Elle. Moi. Sourires aucun. Deux trois mots et mon cri. Détournement de malheur.
Infinie tristesse des poussières d'anges.



1ère version du texte sur le site Pleut-il : ["Poussière d'anges"](#)

Annitusaire *9.10.06 23:26*

Le jour où je me tutoierai, j'irai mieux et vous verrez ce jour-là, je vous inviterai tous, mes amis ? Mais pour l'instant je vous vois d'assez loin et me donne du Monsieur.

Chez la marchande de F... *10.10.06 14:25*

- Mettez-moi une tranche d'organe hépatique de jeune bovin, et fine la tranche, hein !
- Une tranche de foie de veau, quoi !
- I repeat again : tranche fine d'organe hépatique de baby bovin
- Sans oeuf ?
- Nom de Dieu ! Filez-moi deux couilles de porc panées et basta !

Mon don de sperme à 0% de matière vie 11.10.06 15:28

Sur une plaque d'acier stérilisée

Il y a longtemps j'ai fait un don.

On m'en avait filé des dons aussi, 1.2.3 ; fossoyeur les offrant aux ordures qui m'ont chié dans la main ouverte serrée mon poing mes doigts de gueule. Ca n'était pas donner, cette connerie pure et simple. Qui aime se faire couvrir de merde le fait pour qu'on le vide. *A sa place*. De sa substance zéro.

Le perdu, l'ultra paumé solitaire, solidaire de ses plaines citadines ses rivières, celui qu'on qu'on nomme maso. Comme un reproche, une sale tare. Une moquerie exécutoire.

Bien sûr que c'est malheureux. Mais, moi, je ne suis pas maso car je n'en tire aucun plaisir. Serais plutôt hédoniste mal-baisé. Je quête ma souffrance infecte et n'en vois ni le bout ni la cause. Ces jours à lâcher le morceau de bidoche, cette vie avariée; reniant toute l'aide du monde comme un lépreux terminal. Fermez les yeux, oui. Déposez votre regard sur la proximité des vôtres. Qui survivrait ?

J'ai donné sans compter ce que je ne possédais pas. C'était plus jouissif. Tous ces amis d'un soir, un soir jamais revu, toujours plus de permissivité, d'enfantillages brûlés.

Maintenant j'ai une ardoise à la stature de montagne. A la dimension d'un homme.

L'amour. L'amour, toi et moi dans le même bermuda... J'ai donné peu beaucoup énormément donné ce mot que j'ignore. Puis ma femme s'est taillée avec un autre. Aux dernières nouvelles il est pire que moi. Ce qui me fait une belle jambe. Une jambe grouillante de fourmis à force d'immobilisme.

Sauf qu'elle va bientôt accoucher, mon ex , non pas d'un con, mais du gosse d'un con.

Ca me donne de la peine, pour elle de s'enfermer avec un con. J'ai toujours un oeil de coeur. Puis elle était prisonnière, recluse de moi pareil avec mes bouteilles planquées sous la table basse du salon. C'est qu'elle recherche ça, qu'elle peut pas autrement. Mais elle aura son t'chio et là, c'est différent.

Nous aussi on aurait pu avoir un mioche, il irait sur ses six ans.

J'imagine encore le fœtus en sang sur une plaque d'acier stérile dans une ville de Bas-Pays

J'aurais fait un malheureux avec mon jet de sperme. J'ai donné un chèque, l'ai signé de ma main pour que parte cette vie. Et fabriqué une malheureuse.

Les choses finissent par s'arranger pour ceux qui aiment et savent donner. La preuve, elle, mon ex., elle marche dans le sens de l'existence. Malgré toutes ses emmerdes.

Pour moi, je ne sais pas, c'est comme ça.

Peut-être avec le temps dans son gigantesque fourre-tout, j'apprendrais des miracles, ce qu'est aimer aussi?!

En stock 12.10.06 15:52

Je pense au saut sans parachute
Du haut de mon halogène

Moquette rase le salon

Je pense à pas retirer ma Rollex
Avant de prendre un bain
Je pense à prendre un bain

Je pense à écluser toute l'encre
De mes cartouches noires

Je pense à sauver la couleur

Je pense à toutes ces feuilles
Que je massacre au clavier

Combien de feuilles pour une cartouche ?
Combien de feuilles remplies d'une lettre ?

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

La première qui me vient quand je pense

Je pense à pas me lever les dents ; elles dorment
Je pense à pas me laver des femmes ; elles sont propres

Je pense je pense je pense

A un bunker

Je pense au fond des hôpitaux
A leurs cartouches chimiques

En stock

Pour plus penser penser

Trois petites bouteilles 13.10.06 04:43

"Et malgré tout l'amour que tu me donnes, tu n'en feras jamais assez, car c'est l'alcool lui qui me donne, les plus beaux rêves que je fais"

paroles Ralph Bernet - Johnny Hallyday

À l'enveloppe du soir. J'entoure mon antivol autour de la rampe d'un escalier en hélice, l'histoire ouvre le cadenas du vélo...

Un vélo bas de gamme s'évalue à cent euros les huit kilos, environ treize euros le kilo, valeur du filet de boeuf haut de gamme en promo chez Leclerc.

Sur une marche : trois petites bouteilles de bière vides. Disposées avec soin. Sans doute loin de culs-sec écorchés vifs.

Trois petites poupées agencées sur un rectangle de ciment, poupées russes aux tailles identiques se différenciant par d'infimes jeux de perspective. J'observe le triptyque et pense que l'artiste est un clochard fou, un spadassin parfait.

Et je taille au *Leclerc* ; acheter de la litière odorante.

Putain ! Ces trois bouteilles me refilent une chiée de calgon. "*J'abandonne tous mes KRAKS en Espagne*", je lâche ça pour la énième fois. Je suis une bien grosse chose : un cul-de-plomb. J'essaye, rien à faire.

Je crains. Un détour par les bougies parfumées au cèdre chimique, côté frites surgelées *Mac Cain* ; les détours ça vaut rien, on arrive toujours à Rome.

Vingt mois qu'il était rayé de ma carte cet outlaw. Mon empire brûlé.

Trois petites bouteilles...

Perturbant, cet endroit aux alcools disposés comme des bouquins chez *Virgin*. Je suis sous influence comme devant un ban de poissons Picasso en semi-liberté. Harmonie des couleurs, agencement magistral, pas un bouchon ne dépasse. Détaillant mieux, je m'aperçois que la taille du bazar a doublé en deux ans : multiplication des embouteillages. Pauvres gosses de périphs. Palladium des boissons à la pointe du progrès. Et tout s'amuse.

Litière, Badoit, caisse, vélo.

Elles me narguent à leur place les trois bouteilles dans la pénombre. J'en renverse une au garde-boue...

L'amour des trois petites bouteilles...

Pas une goutte d'eau sous ce ciel de cafarde pleine. Je pédale vite, la distance parcourue sur mon compteur à quartz s'éloigne...

Appréhendant une panne de pile.

Vanité 14.10.06 21:42

Ici c'est
plein

d'alprazolamour
générique

je suis *désinvolté*

les succubes du maltage baisent
les bouteilles dans la tourbe

à l'ordre catharsys
à ton étoile !

et à la mienne

qui dans le noir crierà
criera sur son perron
comme un vieux fou
qui crève
"Allez vous en ! Allez vous en !"

x times 15.10.07

ici c'est
plein

d'alprazolamour
générique

qui désinvolté
à coups d'électro-machoirs-chocs

les succubes du maltage baisés
les bouteilles sous la tourbe des blouses
blanches
le blues chauffé à blanc...

à l'ordre catharsys
à ton étoile !

et à la mienne

qui dans le noir crierà
criera sur son dernier perron
comme un vieux fou
crève :
« Allez vous en ! Allez vous en ! »

Je m'en ira.

Demain m'en est témoin 14.10.06 22:30

J'ai un désir noir

parasité sous la peau

suçant les hochements de mon crâne

les.aventures.de.mon.cerveau

SÉDENTAIRE

QUI N'A SU IMAGINER

QUI N'A SU VOYAGER

PAS SU S'INVENTER

Frappe alors le mur au rasoir de ma porte
Que je bannirai close et fortement poussée

Cogne alors la sèche absence d'espoir
Et le désir de fin

Au bout d'une corde *GIBSON*

c.l.a.q.u.é.e nette comme un point

A I N S I

.

Si j'avais des photos 20.10.06 20:12

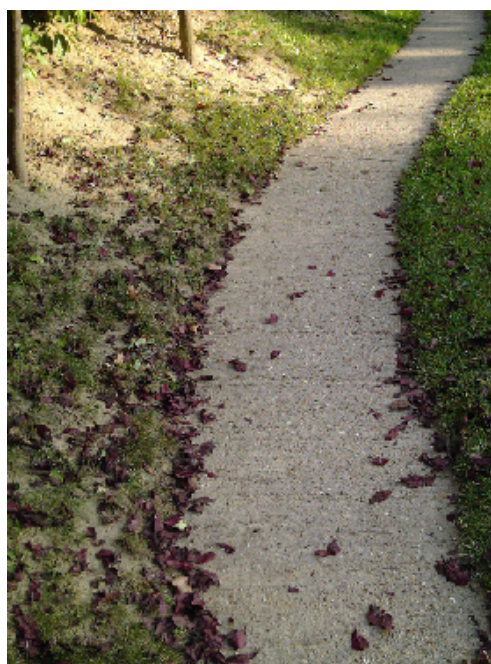


Si j'avais une maison, une maison dans une maison, elle serait celle-là sur la photo. On ne verrait que l'extérieur de la grande mais pas l'autre : la mienne à l'intérieur. Un ciel bleu comme le titre d'un livre de Djian recouvrirait le tout, un peu de pelouse rase en bas comme le barbelé d'une vengeance vaine et des bris de branchages appartenant à des arbres complets en dehors du cadre. Tu sauras où j'habite, tu l'imagineras. Puisque je te l'écris, te le photographie. Alors tu le croiras ?

Comme ce chemin passage de quelques phrases. Que j'emprunte. Tu me croiseras sur ce chemin ? Nous ne nous verrions pas et ce n'est pas dommage.

Il n'y a qu'un chemin bordé de feuilles rouille et il n'est qu'un symbole qui m'appartient en propre. Un chemin que j'emprunte et que je te rendrai après en avoir fini de l'arpenter. Pour comprendre ces choses qui m'échappent encore : et pourquoi ces feuilles rouille, et ce gazon et ce serpent de béton qui est le seul chemin ? Si il y a des réponses je les trouverais. Je pense être tenace. Je pense être tenace. Je pense être tena...

Alors je te verrai, la tête relevée, et mes yeux dans les tiens je te rendrai ton « bonjour ». Ce sera le vrai chemin. Sans phrases, sans photo.



Ce chemin figé, qui dure un siècle, représente le temps, mon temps d'arpenteur à l'échelle d'un quartier. Il m'amène chez Ahmed un homme de chair et d'os. On ne le voit pas car dans les photos de phrases personne ne vit, il n'y a que du vide qui simule du mouvement, et ce vide où je vais le voici : c'est une épicerie arabe à la sortie de laquelle on ne me voit pas regagner l'intérieur où je vis - que tu viens peut-être d'imaginer - pas à pas sur le chemin ; pensant à ces questions de chemin sans réponses.

Dans mes bras il y a deux sachets qui ressemblent à des poches de vent. And it's in the wind that blow the answer, où quelque chose comme ça en petit nègre ricain*.



*Comment encore prêter attention sérieuse à leurs phrases de rebel Mickey ? Ne pas leur jeter la pierre mais au moins la leur rendre en colissimo.

L'homme est au banc ni assis ni debout, cul sur la rambarde du haut, pieds plantés aux planches crottées par les pigeons. Un type lui fait face. L'homme a la tête penchée vers la droite, l'autre le dérange ; à droite, une pizzeria livraison à domicile en Smart car : une idée de nabab pour clients pleins aux as. Distrayant : bien. Car le type le tance. Sautillant comme pour marteler ses mots. Au marteau. L'homme reste tourné vers la droite, cette fois par fatigue. Qu'est-ce qu'elle l'emmerde cette sauterelle nerveuse, canette en main et joint au bec ? Les yeux exorbités d'un rouge pétaradant. Sans changer de posture, regard détourné, il lui parle plutôt calmement.

— Ho mec tu me lâches cinq minutes, de où on se connaît ?

— Justement ! J'en ai connu des comme toi, des flopés qui croyaient tout savoir, tout contrôler sur la dope... pour ça je me permets, t'es mal barré j'te dis !

— T'as pas l'air bien en point toi non plus, mec. Je te fous la paix, si tu permets.

— Ha môssieur permet, môssieur jacte son vocabulaire pour se tirer de la merde. T'entends comment tu causes ? T'as avalé un paquet de Shamallow ? Ha ha ha !

L'homme tire une boîte de son sac banane d'un blanc usé crade. D'une plaquette de comprimés bleus il en retire cinq, qu'il croque. Rictus imperceptible de l'habitude. Ces trucs sont amers, on les avale. Seulement, l'effet se fait attendre et l'homme, ses nerfs le pressent... l'autre commence sérieusement à lui cisailer les burnes. Il pivote son visage : face, et d'un bond : un mètre les sépare.

— Alors c'est la cogne que tu cherches, c'est ça ? Tu veux bouffer du bitume ?

— Monsieur l'accro aux calmants s'excite ? Attends... Le bout du nerf c'est pour bientôt, mon pote ! Puis me faire bouffer du bitume ? Blindé dans les nuages comme t'es, je te renverse d'une chiquenaude en me coupant les ongles. Putain de cinglé.

— Bon, bon... t'en veux un peu, c'est ça ?

— C'est qu'il pige vite l'évaporé ! T'as quoi en stock ?

— Lexo, xanax, valium...

— 50, 10 ?

— Xan 50, val 10.

— Une plaquette de xan et je te la fous royale, petit. ET JE ME LA FOUS ROYALE ! Putain ! Je t'ai pas senti à cette saloperie de réunion, t'es qu'un charlot, pas un seigneur. Regarde ces yeux... *(en parlant des siens)*

L'homme les fixe, n'y voit que du sang, du vice et du malheur. Il penserait bien à la mort mais la vie est pire qu'un mensonge.

— Ces yeux, mon pote, ont vu et verront encore ce que tu ne verras jamais...

Il s'interrompt pour tirer sur sa tige, s'avale une gorgée de bière quelques cachets et décoche un rôl monumental. Se barre ; traversant au vert dans un bruit de klaxon. Sans rien dire. Dix xanax, voilà tout.

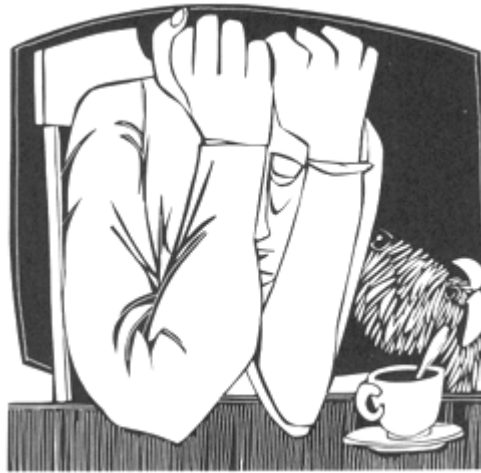
L'homme pense qu'il a de la chance de ne pas avoir ces yeux là. Finalement, il ne retournera pas à cette réunion d'addictologie « autogérée ». Il serait plutôt pour prendre le premier rafiot vers Saint-Denis. Quitte à décoller autant voir du pays... puis se bouffe cinq cachets : bientôt la soufrière.

Pense-bêta #1

Allumer sa clope avec une allumette pendant que tu fais mine de chercher la phrase qui tue, est un bonheur de cow-boy sulfureux.

I'm a poor lonesome cow-boy, man!

Gueules noyées 21.10.06 14:54



Les gueules noyées, devenues telles par leur très grande faute : on leur avait légué tout pour une insertion de suppositoire. Leur naufrage progressif, laisser-aller, un mystère. Des Zodiacs familiaux, amicaux, médicaux, viendront sans conviction jeter bouées pour ces noyés de luxe, clowns de cinéma, quand d'autres souffrent de façon bien tangible.

Ils se débattent pourtant, boivent tasses, crient une inexprimable lutte. Coupables de s'être jetés et rejetés à la mer, folie? Certains décèderont, suicide? Ils possédaient les clés d'une belle vie, chacun en est témoin... Zodiacs se lassent, regagnent la terre, le monde. Les survivants perçoivent cette fuite de moteur qui s'indiffère.

Alors ce mot en héritage COUPABLES percute leurs crânes de flots. Quand la houle se calme, leurs esprits durcissent, la rage submerge leurs âmes brisées tels des tibias sans plâtre, blessures invisibles les condamnant à l'exil, à l'abri des regards installés planquant leur trouille. Approche de la détresse décrétée contagieuse.

Les gueules noyées sans défense : bonnes âmes conseillent de positiver au fond des tourbillons, volonté ! BORDEL DE MERDE !... Le mental est en ruines, la volonté en lambeaux depuis ces jours où l'enfance a été bafouée. La seule arme humaine qui vaille, l'amour, leur a refusé SA CLÉ. Certains vivront âmes et corps scarifiés ; seront-ils plus riches de ça pour les autres ?

Le manque qu'avec le temps ils finiront par taire les suivra dans la tombe. *Fascinant.*

Mes hommages, Monsieur *21.10.06 15:11*

L'écran de la télé scintille ses nuées de couleurs en images brouillées, dans un silence impeccable. Loin vers l'infini : première porte à gauche... Tu tournes la tête sans clignoter et tu te vois, loin de tout. Loin de toi. Le son qui t'accompagne est celui du PC ; il résonne comme le bruit du jet sur le tarmac en attente pour la piste. C'est l'attente, rien à faire. La piste comme dans ton dernier rêve, cette nuit, est noyée au centre d'un océan. Pas au fond mais au centre. L'attente. Dans l'angoisse de ce que ne t'apporteront pas les messages affichés LCD : la lumière vitale. Ces mots prennent la forme de petits trolls qui inscrivent sur les runes une langue étrange. Elle semble loin de toi. Tu te répètes, Monsieur.

C'est le refrain répété qu'il va te falloir repêcher, plonger en apnée depuis la piste au centre de l'océan. Sans savoir, les yeux ouverts, loin tes paupières baissées, ce que tu rapporteras. Plonger dans ce rêve lointain, comptant sur tes réserves d'oxygène. Ca ira vite, un vol à l'arraché du profond ou du centre. Pour te rapprocher de toi. Encore une fois. On dira quel courage ! On dira décidément quel con ! Personne n'aura tort, tu ne retiens rien. Cela te paraîtra loin. Loin de toi collé contre toi. Tu n'as confiance qu'en ça. Loin de tout sauf d'un monde, à peu près le tien, Monsieur. Mes hommages à l'inconnu.

Hey Joe ! 22.10.06 20:29

*Hey Joe, I said where you goin' with that gun in your hand
I'm going down to shoot my old lady*



Il n'avait pour se calmer que de la Bud, autant dire la pisse du rat. Le raffut du frigo antique : elle était fraîche. Chaleur moite à détremper un aigle : pas de clim. dans la chambre. Il s'enfilait les canettes comme d'autres les putes – *pensée qui lui remettait son vieux tube* . Allongé sur le pieu qui grinçait au moindre tremblement, il évitait le geste en trop et la bouclait. Personne à qui parler. 11.00 am

Le matin empruntait la fenêtre crasseuse pour se rendre sali à la nuit... Télé pour porcs ! Le programme semblait interminable. Il l'était.

C'était aussi simple que ça : l'attente. Ça, il savait : répondre présent. Impassible. Quand il faut. Sauf qu'en lui ça guerroyait, il apprécierait de tailler. Qu'on en finisse. Fissa. **HEY ! BANG ! BANG !**

Une pensée au milieu de la nuit : « Nom de dieu, heureusement qu'il y a des chiottes dans cette piaule ! ».

Evidemment il pissait beaucoup vu ce qu'il éclusait, tirait la chasse sans regret. Drôle d'idée de regretter son urine : il n'était pas cinglé. Marbré serait plus juste.

Le troisième jour : fin du calvaire.

Pendant qu'il ronflait fort, la vie saisit son âme par l'ordure - embarras du choix - et la déchira au sabre en milliers de coups de lames. La poussière de neurones se répandit collante dans la pièce. La vie ouvrit les robinets du lavabo sans les refermer. Secousses sur les murs. Rafale de vent ? On entendait tonner. La vie, mais laquelle, s'était enfuie.

Réveil...

Sa voiture rutilait sous un ciel orange.

En quittant la chambre il n'eut aucun regret, pas une pensée. Il contacta et démarra.

Les gains des loteries sont exceptionnels : on offre de nouvelles âmes pour, *qui sait*, de nouvelles vies : « **Hey Joe, content ?** »

Rivage sans visages 23.10.06 00:25

A x parce que je l'avais retiré bêtement, la bonne version.

Je suis solitaire d'être coupable. Sept ans que j'endure cent questions sans réponses.

Pour mes dix-huit ans j'ai baisé une nana qui sentait le cadavre, une qui carburait à la Méthadone, une prise sans capote.

Dépucelé. Une lutte d'armateurs ivres de naufrage. Avec ses cris et mon silence détonnant. C'était donc ça qui m'attendait : Ça puait, le sexe.

Ma chambre s'éclaire d'un hublot comme une prison de jour.

Il s'évade par la nuit, ce poulpe à plat sur mon âme.

Empruntant des voitures pour rouler vers la nuit que je prends pour l'enfer. Moi qui n'ai rien vu ni écouté ni connu.

A tombeau ouvert était ma devise au change universel.

Traînées rouges des autres frôlés de près sur les départementales ; tentacules filantes.

Nuit. Touquet Paris Plage. Bide démonté. Il réclame sa dose, le pulpe. De baise et d'alcool, le second avant l'autre. La Manche noire achève des rouleaux latents. Février d'un rivage sans face.

Je me soule à la carte Visa dans un bar jusqu'à suinter du malt. Pause Stella ; ça passe pas... Face sans rivage.

Vidé sur le trottoir à déverser ma bile.

Night-Club...

Elle assez quelconque. Tu montes ? Franchement mariée. Merci monsieur.

Tas de sperme froid, le poulpe s'affale péniblement. Mon esprit sur ses fesses ? Douces... Elle fut douce et agréable...

Entre deux orifices ouverts, un organe dressé : mouvementer, trouver l'amour, haleter le vide au cœur, pourquoi ?

Des gens, adultes, cherchaient l'amour dans le désespoir et l'illusion. Que se passe-t-il ?

Et c'est ici.

Loin d'être un homme, je décidais de ne l'être jamais.

La route du retour entre trois et quatre grammes, virages serrés in-extremis.

Léger comme une plume d'eau...

Le décapsuleur 23.10.06 03:32

~~Alors la capsule s'était barrée~~

~~Pliée par le vieux décapsuleur~~

~~Orgueil de ses mains~~

~~L'une serrant la bouteille~~

~~Comme s'il se paluchait~~

~~L'autre se prenant pour une déesse~~

~~C'était la vingtième victime~~

~~Qu'elles désarmaient, la paire~~

~~Sans trembler d'un index~~

~~Sans même en pointer un vers quoique ce fut~~

~~Calmement, avec une assurance infinie~~

~~En pros.~~

~~Le décapsuleur s'installa dans sa voiture~~

~~En partance pour les trous de l'Os en Gelée~~

~~Le sens unique~~

~~Sur l'autoroute déracinait~~

~~Ses mémoires par six mètres~~

~~Par dessous le goudron~~

~~Épanché sur son volant, décapoté, le vieux~~

~~Chuintant comme un vent virulent~~

~~Il intima — *regard de braise éteinte* —~~

~~À l'aube approchante :~~

~~De 'suivre la ligne jaune', 'conduire droit'~~

~~Et 'la boucler vite fait, vite'~~

Il y eut brutalement un désert impeccable

~~De mémoire de décapsuleur~~

~~On avait rarement vu telle solitude~~

~~Chez un décapsuleur~~

~~En bordure d'autoroute~~

~~Warnings poussés au noir~~

~~Dans les tranchées~~

~~Cet asile de lune~~

~~On retrouva notre décapsuleur~~

~~En buée sur les vitres de sa voiture~~

~~Un clochard de pissotière lui dessina~~

~~Une bite en traviole sur la tronche~~

~~— Il avait des dents d'aluminium —~~

~~Puis ajouta une paire de couilles barbues~~

~~Ça sniffait l'éthylisme~~

~~La buée se reforma~~

~~Quand la cloche souffla~~

~~Son drôle d'haleine sur les carreaux~~

~~Ce type avait du coeur~~

~~Assez pour transformer~~

~~Le décapsuleur en homme capsule~~

~~Abruti sur son capot~~

~~Il se passa alors de commentaires~~

Sur la planète entière...

Pour couper court aux ragots :

Un homme décapsulé capsule !

— Il ressemble eau pour eau

À une bouteille de Budweiser

Posée sur le capot d'une décapotable

Au loin les lumières de L'Os en Gelée

Clignotent à grand peine, il manque d'électricité

Sur cette aire de repos s'élevant

Le cri nu d'un gitan à la nuit —

Il allume un feu, le vieux

S'installe à genoux au beau milieu des flammes

Décète qu'elles sont des femmes

Les plus Belles d'entre toutes

Celles qu'il aura aimées

ET SE TRANSFORME EN PLUIE

UNE AVERSE DE TOUS LES DIABLES.

à C.H.B Jr.

Pour écrire, il faut aimer, et pour aimer il faut comprendre

John Fante, Mon chien Stupide, trad. Brice Matthieussent , p.142, 10/18

On a beau s'appeller Fante, John de son prénom, Fante père sans fils, qu'est-ce qu'on peut écrire comme conneries ! Combien d'écrivain écrivent parce qu'ils n'y comprennent justement rien, hein ?

Ha ces phrases tirées de leur contexte... Par contre pour aimer il faut comprendre même les auteurs des collections "Bien-être" de chez MARABOUT DE FICELLE l'ont compris. Ce sont de grand amoureux. Et puis les "faut qu'on" sont des vrais cons.

En conclusion : pour écrire il faut chercher à comprendre... la haine, l'amour, le tricot, la dentelle, le phare de Brest qui s'éteint dans la brume et le technicien EDF qui répare la brume.

Je l'aime bien Fante, ce Bandini, mais j'aime surtout son [chat stupide](#)

d'après moi il a surtout mis cette phrase pour se foutre de notre gueule, le vieil aveugle, yeap !

De Bleu en Blues 24.10.06 23:31

La couleur de la vie sans musique

Maître Garcia, huissier de son triste état, apporte sa dose de Blues sur le palier d'un immeuble. Il sonne à la première porte et remet un bout de papier à une main qui vire au bleu. Pas de chance pour les mains tendues à découvert.

Marcia est porteuse d'une bien mauvaise nouvelle pour son fiancé. Un morceau de Blues. Elle frappe à sa porte, le gifle – une sacrée – et c'est fini, elle dit : « Dégage morveux ! ». La joue se colore, elle passe du rouge au bleu. Et dans la tête du fiancé s'en est fini aussi. Il devait bien l'aimer car des larmes coulent, elles sont bleues. Il ne se rend pas compte qu'il est chez lui. C'est elle qui a foutu le camp. Le Blues !

Docteur Villiers est embarrassé. Ce qu'il aurait du dire depuis le début, c'est à la fin qu'il l'annonce. À Pierre. Il y aurait encore un espoir mais faudrait pas trop y compter. Enfin, gardez confiance, tout de même... Pierre porte la blouse bleue qu'on enfila au service des grands prématurés. Il est plein de Blues. Thomas, son fils, est bleu aussi. Son cœur déconne.

Ces trois petites histoires en bleu ne sont rien pour moi, rien qu'une couleur. Elles ne me touchent pas le poil d'un anus artificiel. Un bleu... plat comme les articles du Parisien™ parcourent la vie, ses rues chaque jour de faits-divers. Ça n'est pas du Blues, ça. Du bleu, tout juste.

J'ai VERITABLEMENT saisi le Blues un vendredi. Chez un coiffeur au port du Havre. Une vieille dame se voyait rougir dans le miroir en écoutant Mike Brant. « Rien qu'une larme dans tes yeux », c'était. On voit que toi, crie le miroir ! Je l'aurais bien teinté en bleu jusqu'au bout des ongles, j'ignorais pourquoi, sa choucroute blonde me dégoûtait ? Défenestrer sa choucroute, ses salades vertes sentimentales abandonnées depuis si long. SPLASH ! Et une choucroute écrasée une, dans la rue des Saucisses. C'est assez rare les salons de coiffure nichés au 5ème étage. Rare comme personne. Hé oui, personne... dé clic !

C'est ça le Blues : c'est personne. Rien. Nada. Envolé, pour une poignée de \$. Là, on entend le sifflement du vent traverser ton âme comme 100 images de western spaghetti au ralenti. Et il manque quelque chose, peu : une giclée de ketchup saupoudrée de fromage râpé. Hollandais. Du gouda, de la mimolette, du fromage, de la raclette de tulipe... Ainsi que la fanfare criarde qui accompagne le cercueil de ton âme - celle du dessus, la même - dans l'avenue rincée de ta Nouvelle-Orléans.

C'est rien le Blues, vraiment. Un peu comme Orléans la vieille. La province molle, creuse. Dont on ne se soucie guère mais qui vit sa vie minable. Le Blues c'est rien je te dis. C'est la gare fermée des anges sans locos. Les ailes brisées en bleu pour l'esthétique.

Par contre, et voilà l'important : **c'est tenace comme pas deux.**

Partir d'un dessin 25.10.06 04:33

Picture by [Raphaël B](http://raphaelb.canalblog.com/) <http://raphaelb.canalblog.com/>



L'homme est un orage sur une rivière d'éclairs. De dos, il rassemble en lui les caractéristiques d'une bourrasque secrète, terrible. Il reste au sol aride planté d'herbes fausses. Elles ressemblent à des traits mal jetés. Seule compte la pluie grise sur blanc crû à l'horizon et la mer, cette mer aux allures de chemin, comme ce monde n'est rien qu'une route profonde sans longueur. Ne t'y trompe pas... l'homme que tu vois croqué là, droit et puissant, ne se montre que de dos. De dos. Il sera bientôt réduit à l'ombre étroite telle que tu la discernes à l'instant, son ombre sans soleil. Le ciel, son ordure de crépuscule, le renversement qu'il nous cache avec ostentation, ne trompe pas ? Ni la question que l'homme se pose. L'interrogation est ici en no man's land. Tu es le seul à le savoir. Lui, croit encore embarquer vers un autre destin, un nouveau dessin. Si tu voyais son visage de face, tu le saurais : cet homme approche de la mort avec une force **indéterminable**.

Mémoires d'un ange gardien qui pige pour Voici

L'éponge avait été jetée à 19h27 précises. Mémoire incollable pour ce genre de choses : je peux le jurer, cracher, croix, de bois, croix etc. : ma montre est telle le Nikon® du paparazzo.

L'homme avait fini par balancer sa Spontex® rabougrie sur le lit et son corps épuisé - *légèrement grassouillet à vue de nez* - par la même occasion.

J'ignore si vous avez boxé, peu de gens pratiquent l'art maso-esclavagiste du pugilat? mais chacun connaît l'expression tirée du milieu : « *Jeter l'éponge* ».

Voyez, on regarde la télé, c'est l'heure du roi Arthur, avec ses boîtes à fortune, tout ça nous donne à rêver et deux secondes après c'est la fonte des larmes cathodiques ! Maître Duchnouk, raide comme l'indignité avec ses allures de croque-banquier secoue la tête de droite à gauche, puis inversement, impassible, alternativement des quatre côtés, et du candidat on dit : « Il a jeté l'éponge ! Il a pas supporté la pression... Entre le type de la Vendée et la vieille picarde il a pas su choisir, il a gardé sa boîte... le... le c... con... LE CON ! » Voilà ! Le mot est lâché ! Des millions de foyers le hurlent ! Oui, le con...

Absolument le con. Tout le monde connaît les vieilles ficelles picardes au beurre et au jambon gratinées au gruyère, et, quand le roi Arthur soulève le carton de la vieille amiénoise, 200 000 euros frétilent comme des truites dans leur bassin doré. Il fallait s'en douter. Même chez Midas il savent ça !

C'est la mort du hasard, l'extinction des jeux.

Il peut bien larmoyer le con, et sa famille avec !

En bouffant moins chez Mac Do®, en débranchant le micro-ondes le week-end parce que *chez ces gens là, m'sieur*, on pratique mieux la fainéantise que la savate, peut-être s'en seraient-ils souvenus de cette ficelle à la bonne franquette picarde. Bien fait. Mérité ! Bravissimo ! Que justice soit faite ! Heu... Ouais.

Carnassier le roi, ce soir... Au lieu de consoler le loser, je sais pas, lui dire « L'argent fait pas le bonheur », « Il faut passer l'éponge à autre chose », « Regardez votre épouse comme elle vous bichonne d'amour et comme elle a l'air belle, mais l'air, oh oui l'air, toute boudinée

dans sa robe à rayures de zèbre. », et bien non : il se marre ! Une tape dans le dos, un « C'est pas la fin du monde, souvenez-vous Éthiopie 85®, Renaud® dans le coma discographique pas plus tard qu'hier, Herbert Léonard à la fête du chien en ce moment même, Johnny® et sa maison de disque ! OPTIC 2000®, mon gars ! Faut pas jeter l'éponge ! O P T I C 2 0 0 0 ! Tiens, prends ce Kleenex®, récupère ta vie, je t'offre une coupe. *Clap.*

(Il s'abstient du « j't'offre une coupe, ma gueule » qui sonne trop Coluche®, trop Cœur®, pas crédible, le réserve à son nouveau pote Resto du rock, heu Jojo).

Il a changé Arthur depuis qu'il couche avec Estelle. Rien ne l'arrête. Même les keufs sans blague. SANS BLAGUE. L'amour est un permis universel saupoudré de poivre rouge. Il me rendrait presque jaloux le Roidec sans mon état d'ange ni mon homme à veiller dans son lit, suçant de l'éponge sèche du côté vert.

Il s'en est pris une sacrée dans la tronche à la vie celui-là...

Remarquez, on sait jamais... Il suffit d'une ficelle, d'un string qui déraille dans une raie - pas manta non - et les gens s'effondrent de nos jours. On les nidifie. L'époque est de cui-cui et fabrique des gens en toc pleins de tics.

Il faudrait les initier à la boxe Thaï, là on jette pas les éponges : on brise les tibias et on répare pas. Ca me fait penser à mon petit père, «Foutre à son âme », avec son « Une bonne guerre des Dieux il vous faut les morpions ! ». Il est sympa pour un succube, mon père, pour ça que je me permets ce « Foutre à son âme », on ne souhaite pas la paix au malin.

A 19h28 petit bonhomme pionçait déjà comme un malheureux. Dans ces cas-là, il est mal venu d'annoncer « comme un bienheureux », *évidemment*. Je patientais en regardant tomber par la fenêtre d'invisibles feuilles de pénombre, les imaginant donner du boulot le lendemain aux gars de la municipale payés pour les ramasser et me disais :

« La nature est bien faite tout de même ! ».

Sauf pour mon pauvre gars... Une véritable feuille au chaud entre ses draps, un feuilleté au cornichon cuit au dur four de l'existence, thermostat 6, plaisantais-je in pétant. Puis il se réveilla.

J'éteignis ma cigarette sur la peau de je-ne-sais-quoi comme bête exotique et balançai ma bouteille de pinard au pied du lit...

« Tu as vu mauvais homme !!! Tu t'es fait du mal ! Ton sang, ton sang au pied du lit ! Les veines doivent rester fermées à clé sinon y'a des microbes qui te volent la vie et t'attrapes la rubéole et tu vas plus à l'école ! ». Son Bordeaux tapait fort...

— Mais... qui.. qui... êtes vous ?

(Il jette au sol l'éponge posée sur son oreiller, pris d'une sorte de rage somnambule)

— Pose pas de questions quand elles sont idiotes : je suis, voilà tout.

— Où suis-je ?

— Où vais-je, dans quel état j'erre, to be or not to be, te fatigue pas l'ami je les connais toutes. Aucune réponse pour toi, je te gardienne pour Voici, tu vois...

— Je crois que j'ai trop bu... un de ces mal au crâne... Où est Estelle ? On avait rendez-vous ce matin, je n'ai toujours pas de nouvelles... Où est Estelle ?

(Mon sang ne fit qu'un tour, la lumière fût plein d'halogène)

— La Lefebure ? La Estelle Lefebure ?

— Ben... Ouais... Ma femme au fils à Johnny, quoi !

(Je fus le digne fils du pater... Estelle avait simplement loupé son vol à Miami... Comme quoi un vol c'est bête comme un coup de vie.)

— Sois fort, Homme : je suis ton ange gardien. Je sais tout de ta vie et des tiens. Bad news petit... Estelle se tape Johnny à l'heure qu'il est, dans la villa à Miami... Et comme avec lui c'est fait pour durer, tu le sais bien, il le répète assez... Ca sera du sérieux, du béton, même à 60 berges tu peux y compter. C'est pas un chibre qu'il a c'est une batte d'acier du genre de celles bref.

— Mais Laetitia...

— Avec David, mon vieux Goliath. On change pas une mafia qui gagne ! Et puis tu penses à Nathalie Baye ?

— Quel rapport ?

— Aucun. Allez-va, c'est que du cul, de l'hormonal, du sentimental, du neuronal, l'essentiel est ailleurs, tu le sais toi, roi de la prod.

— Justement ! Je lui ai tout filé au vieux ! ...m'avait invité sur son yacht en hélico et plein d'autres trucs, des Fraises Tagada® cuvée mai 68 ...

— Tagadada tsoin tsoin !!

(Des larmes coulent qui ne ressemblent pas à des armes vengeresses mais à de l'eau... Elles seraient salées si on les lapait, sans doute de la Vichy-Celestins® plate.)

— Je me suis fait eu, alors...

Il avait perdu toute consistance, devenu caricature, celle des Guignols® à ses débuts.

Et je commençais à en avoir ma claque de ces gens pauvres qui jouent, qui jouent et de plus en plus gros et viennent se plaindre à la fin lorsqu'ils deviennent rarement riches qu'ils n'ont encore rarement plus rien.

CETELEM l'a bien compris pour les pauvres qui ne seront jamais aussi riches que dans leurs dettes. Il était temps de tailler, je philosophais de comptoir et honnêtement, je n'ai jamais su faire mieux... Sans aucun doute la raison de mon affectation : j'y suis parfait. Mais son Bordeaux : redoutable.

Je lui dis adieu jusqu'à la prochaine, qui sera la dernière, en le serrant dans mes bras sourire angélique au petit coin. « Ne jette pas l'éponge petit Arthur, soit aussi fort que les 60 000 000 de consommateurs, d'acodac ? ».

Je ne m'en faisais pas pour lui, il devait bien avoir encore quelques ennemis qui lui serviraient d'amis utiles.

Et criai « OPTIIIIIIIIIC 2000000 !!!!! » enfourchant mon side-car pour rejoindre le Mont du Saint-Michel y déguster la gouleyante omelette de la Mère Poularde.

On trouve ses œufs dans tous les supermarchés. Mais pas sa cheminée. Puis elle morte, d'abord.

Tu dois tout essayer

Surtout recommencer comme si rien ne fut.

Tu ne savais pas que la nuit s'était couchée à ta place sur ton lit
Dans ce couloir d'hôpital maniaque sans porte ni fenêtre:

Tu claquais à même le sol, Lost
Carrelage de perdition
Sous les couvertures glacées de madame la javel folle.

Lost et les sangles de la bière te libéraient un peu
Des menottes de l'homme perdu

Tu es un dans un F3 buvant, fumant
Déconnecté et l'enfermement est ta réalité

Perdu. Personne ne croit plus même en dieu
C'est pas tes économies de souffrances accumulées, ta batterie d'orages lointains
Qui jaillissent en geyser de mots comme des jets de pisse que l'on va prendre au sérieux ; et
quand ferait-on ?
Tu t'en fous ainsi que tout le monde. La raison est partagée.
Il n'y a rien à redire. Chacun ses ennuis, ses ennuis à sa mesure, dommage si t'es petit.
Tant mieux si tu encaisses

Tu iras, Lost. La solitude te vaut mieux compagnie
Ceux qui renient leur « où suis je » : pas mieux comme illusion
Un petit miroir de compagnie leur tient lieu
D'incompréhensions au fourbis de la vie qu'ils pensent
Pleine ou vide mais vivante

Lost. Lost.

Pas désespéré, ni comblé... heureux de souffrir ?
Ha ha : ce n'est pas dans un miroir de compagnie
C'est à ta face que je crache un diamant de nerf
Lost... si ce mot à un sens ?
Pour toi je te l'envoie.

La souffrance papa ça ne se commande pas
ZAPPING.

Frayer (à la mouche) 3/11/2006

À quoi tient le moral d'un saumon sauvage ? Au 03 novembre 2006.

...COMBAT DE NUIT

Des nuits de basse à faire trembler ta carcasse de rêves impossibles à rêver, j'en ai connu cette nuit

Des nuits où tes rêves sont des pensées tournant ta conscience en spirale, j'en ai vécu une cette nuit.

Des nuits d'hôpital quand ton lit est une prison en sueur et le chauffage à fond peine à te réchauffer sous une couette détrempée, oui.

Des nuits, toi froid, glacé jusqu'au bout des synapses mais tenace, des sangles volontaires te rivent à la couche pour ne pas faire le pas de trop...

...VERS LE FRIGO

Le frigo rempli de bière prompt à réchauffer le froid, la glace

Car tu es froid et tu es glace

Une congère traversant la nuit

Dans la geôle d'un lit

Ta décision est d'acier

– Tu as volée ta dernière arme : ta dernière volonté –

Et le venin de mousse

Je ne me laisserai pas verdir

Pas cette nuit

Je n'attendais pour me libérer...

...QUE L'AUBE FUSELÉE COMME UNE BELLE

*Ses yeux tatoueurs, ses bracelets de douceur et sa robe en chair
La basse se met en sourdine et chante
Une espèce de voix d'espoir en cacophonie*

Je me dirige vers la cuisine, tête en vrac

Non, t'as pas écrit *Des armes*, voilà ce que tu penses

Observant le massacre

Dix jours de transe engourdie pour vingt-deux mois

Vingt-deux mois d'à grand peine moi

BOOM!

Aucune éclate quand tu rechutes, que du mal du mal **du mal**

Cet échec de chercheur insensé ; incontrôlable

– *SOBRE SOBRE SOBRE RESTE SOBRE COPIE LE 660 FOIS UNE FOIS PAR JOUR* –

Qui t'a presque rendu au froid du froid

Sans réaction, à t'observer couler dans l'impuissance

– **SAC À HOUBLON DE DIX JOURS** –

Non, t'as rien écrit dont on se percutera un jour
Jamais ça n'arrivera et tu t'y aies fait, sans lézard

T'aimerais ça hein ? Quand même.

Pour l'heure t'as une courante de tous les diables

Les rouleaux disparaissent comme si dix nanas
Cohabitaient chez toi. Pourquoi pas. Peu de chance.

Puis tu écris comme tu chies

Sauf que t'économises du papier

Et du temps £\$€ au lecteur : vive la pixellisation

SURTOUT

Ta cuisine est un dépotoir de bar de nuit

Ta démarche scintille vers le saut de puce
Jolie phase de tes pas quand dans...

...TROIS GROS SACS REMPLIS DE CADAVRES

Tu vides le frigo de sa substance mort et les prends

À bras le corps, les jettes dans la benne à ordure

Fracas de bombardement infime que tu écoutes seul

Les habitants habitent et les travailleurs travaillent

Je ne suis pas à Beyrouth mais dans un local poubelle

Où un peu de mon sans coeur, un peu de mon sans âme

Partent. Un peu de mon sang revient à la surface

De ma peau. Mes paupières réapparaissent...

**IL Y AURAIT ENCORE UN REGARD
POUR LE PROCHAIN TRAIN
POUR OÙ SERA LE PROCHAIN RAIL**

**N'Y PENSE PAS. TIENS À TOI
ICI DANS CETTE GARE
OÙ L'HISTOIRE SE RÈGLE
ICI. CHEZ TOI TROIS LIGNES
DESSERVENT LA CAPITALE
RESISTANCE
À PLAT DROIT.**

Craie (2/11/2006)

Ma vie de craie

Sans rayon

Se broie

Entre des mains

Qui n'ont jamais été aussi fortes

La force de l'âge révèle

Ma faiblesse au sommet de son art

Que vais-je faire de ces morceaux

Existe-t-il encore des tableaux

Pour ça.

Désarmé *2.11.06 23:10*

J'écoute Noir Désir chanter des armes, j'entends Ferré pour le premier frisson et dans mon frigo bien au chaud attendent les boîtes métalliques de Desperados pour me refroidir, ouais me faire rendre les armes. Il me manque ma chimio, il me manque un peu de coeur, il me manque cet amour ni enterré ni à découvrir : il gît comme les canettes s'empilent dans des sacs et personne ne m'entend, moi-même je suis sourd. Là j'ai jetté les armes au fond du gouffre qui va m'amener au four de l'la déraison. Bien cuite la baguette. Je n'oublie pas le béret. Où sont mes armes, ma manière d'écrire ce que j'ai dans le bide. Ca bouillonne ou plutôt ça mousse, voilà beaucoup de mousse pour rien. Un désert de mousse. Vingt deux mois encendrés. J'ai investi ma laine de mouton pour me retrouver tondu. Tondu comme ces femmes en 45. J'ai baisé avec l'ennemi, à contre courant. Mes armes.

Bar d'aube *27.10.06 17:45*

Il est 7h par là, t'a aucune envie de fourrer ta dégaine somnambulique au PMU. Tu veux reluquer des ELF, bleus et jaunes qui fourguent pas que des pâtes et du ketchup madame s'il vous plait, et pas que du carburant non plus. T'es à vélo et tu te ramasses une bonne gamelle en voulant faire ton biker sur trois marches. Affalé. Le système nerveux endolori agit à la manière d'une technique de ceinture noire, ou c'est la douleur que tu sens pas ; comme une fleur tu relèves ta carcasse, comme une fleur qu'on arrache après une dose d'anesthésie. « Hé monsieur, monsieur ! » Le temps de te souvenir qu'on peut encore t'appeler monsieur, malgré la chute, tes habits crades, tu remarques la petite vendeuse qui baisse la vitre de sa jolie voiture ; une qui s'est accrochée, aussi mignonne que sa caisse. Il y a deux ans elle marquait la misère. Elle est amoureuse, ça ne fait presque aucun, l'idée te traverse comme 200volts pulsé dans du tungstène. Mais t'en as rien à battre et elle s'éteint ta lumière à deux balles. D'ailleurs la vendeuse remonte vite fait sa vitre électrique et CLING les portes automatiques se ferment. « On retrouve plus les clés » que tu l'entends dire entre deux. Tu n'as pourtant que marmonné « Ha c'est fermé, merde alors... c'est fermé ». T'as bien dû le répéter cinq ou six

fois. CLING. Seulement tu tremblais du bide, des bras, des mains, partout. Et c'est comme ça que tu t'es retrouvé au bar, bien malgré toi. « Qu'on me donne l'envie » t'as fredonné. La bière ça va tu supportes à peu près n'importe quelle dose. Tu sais te tenir « merci , je vous en prie, vous avez pas un jeton, c'est moi qui vous remercie », toutes ces phrases de PMU. Et tu l'avais, l'envie ! Sans honte t'as épongé ta Stella Club. Calmement, autour ils étaient tous à l'expresso. La deuxième gorgée a arrangé tes affaires. Ahmed ouvrirait dans une demie heure, de quoi t'en jeter une dernière « Avec un tiers de limonade » t'as demandé. On t'a regardé sans insister... les dingos d'habitude réservent leur table en soirée, t'avais pris de l'avance. Personne n'était pressé. Toi non plus. Quelle belle connerie tout de même, un matin. La Stella nuancé de limo était merveilleuse. T'as laissé 20 cents pour la peine, la station toujours fermée. Le plus dur c'était grimper sur le vélo. Le plus chiant c'est qu'Ahmed était fermé pour la journée. Des recommandés urgents t'attendaient à la poste, à quatre bornes de là. Le tiers de limo t'avait requinqué grave ! Tu les sentais bien les coups de pédales mais la direction s'est déséquilibrée et t'as encore mordu du sol. Restait plus que le bus. T'as antiviolé le vélo à l'arrêt puis t'es monté cinq minutes même pas. Descendu à Villaroy. Encore un bar, tu t'es assis crevé : deux Heinekein sinon un pas de plus. Puis t'as pensé au tiffier où t'as exigé du ras, en prévision d'un endroit dépourvu de Sergio Bossi, de lames de rasoirs, de ciseaux. Ensuite La poste. Et Champion.

Non t'étais pas un champion... t'as juste transbahuté un pack de douze dans ton sac par le bus de midi et des poussières... Puis t'as laissé couler.

Poème sans titre - Jack Kerouac 27.10.06 15:54

C'est ton ami, laisse le rêver
Ce n'est pas ton frère, pas ton père
Pas Saint-Michel : juste un type.

Il est marié, il travaille, va dehors encore
De l'autre côté du monde
Va pensant, dans la grande nuit européenne

Je vous explique cet homme à ma façon, pas la votre
Enfant, Chien, écoute, — va trouver ton âme.
Va sentir le vent, va loin.

La vie est une pitié. Ferme le livre, va

N'écris plus sur le mur, sur la lune
Au chien dans l'océan au fond de neige

Va trouver Dieu dans le ciel, dans les nuages aussi
Quand cela s'arrêtera-t-il le grand tournis autour du crâne
Oh Neal, il y a des hommes, des choses à faire dehors

Grandes tombes d'Activité
Dans le désert africain du cœur

Les anges noirs, les femmes au lit
Avec leurs bras magnifiques ouverts à toi
Dans leur jeunesse, un peu de tendresse
Implorant dans le même linceul

Les grand nuages de continents nouveaux
Ô pieds fatigués sous des cieux si mystérieux

Ne va pas de l'autre côté pour rien.

Sans style 27.10.06 01:53

Le style n'a rien à voir avec l'agencement des mots, c'est de l'oxygène, de l'air ou si tu préfères : du vent.

De la défonce encore
De la défonce ceinture ouverte
En rouge qui pend sa toile
Je ne suis pas cuir
La braguette du jean sur les starting-blocks
La tête en morceaux de rock
Casqué sur les oreilles
C'est le portrait d'un ado trentenaire
Cesse de pisser ta bière
De chier tes psychotropes
Tout va bien, le monde
Est une abstraction, à part ça
On s'enferme, on s'enferme.
Dans nos ego, se faisant traiter
De clebs qui aboie faux :
Pavlov.
J'ai un miroir qui ne me reflète pas
Qui me sert le tout sur un plateau
Quelle chance de cocu
Sache que je suis à bout de raison
Ces passages durent depuis 25 ans, toujours remettre
Le fer quand il est chaud
À la fin refroidit
La charpente vermoulue
De ma maison battue.
L'espoir est toujours là
Vorace termite

Remarque.

Le style ?

Ce n'est pas de l'agencement de mots

C'est un peu de vie dans le désordre.

Qu'on aime mes phrases

Ne signifie rien pour moi

Rien d'amical. Une sorte sortie

Qui s'est crûe utile et peut-être

Intéressante ?

2-0 mon pote que j'y sois ou pas

Je ne te sens pas et tu as tes raisons

Je les respecte

Il y a un moment que je ne te considère pas comme un ami

Nous faisons tout pour, l'incompatibilité que veux- tu ne se calcule pas

Tu es une sorte d'énigme que je devine sans vouloir la connaître

C'est humain, non ? Je ne suis pas au tiers: à 100% tu auras ma pensée.

Celle qui t'importe au 1/4.

*Si ça tombe on boira un demi et je te laisserai rejoindre les princes,
leurs parcs et leurs équipes.*

*Tu es un type trop intelligent pour moi : l'impression d'être à poil devant
un inconnu est comme un viol.*

Le viol j'ai donné.

Le bricard et la guerre 26.10.06 22:48

L'esprit de l'homme installé en terrasse est en guerre. Une guerre démentielle, les missiles à têtes chercheuses sont largués sur les neurones cruciaux de l'instinct de survie et le réseau des synapses explose coupant court à toute communication. Autour, la vraie vie des gens défile au soleil. Un soleil lâche qui se planque.

Car l'homme se colle un tesson de bouteille sous la gorge. Il l'a cassée proprement sous le guéridon. Silence du verre plus un cri des même joueur. Fin de partie. Sans mot, sans sens. Du sang. Cris de la vraie vie des gens qui déguerpit vers le sans sang, loin du chant funeste des sirènes. Pompiers, police. Autre partie.

Le bricard descend du fourgon et procède à l'identification. Il fouille les poches du jean, emballe les papiers courants dans un sac plastifié, retourne une dernière fois les poches et tombe sur un ticket « Millionnaire » tout frais qu'il fourre dans la poche intérieure de son blazer, juste sous la plaque étoilée de la Sécurité Publique. A gauche, près du cœur donc. Son boulot est fini il réintègre la boîte, tape son rapport en qualité d'APJ 20. Ce n'est pas réglementaire mais il n'y a pas eu mort d'homme : une T.S sans sens. Pas besoin d'OPJ surtout qu'il n'y en a pas à cette heure. On va pas déranger pour si peu. Il signe, se désape aux vestiaires. Le bricard est redevenu civil, prêt pour la maison.

Il s'arrêtera au café tabac du coin, un paquet de gitanes filtre avant de gratter le ticket qu'il n'a pas oublié de mettre dans son larfeuille. Il aura deux euros et se paiera une bière avec. C'est toujours ça de gagné... Un demi de sens.

Ma vie chez le dentiste est partie 26.10.06 22:24

Je sens partir ma vie.

Elle fixe l'horloge à l'entrée de la salle d'attente. Une horloge à l'heure si j'en crois ma montre. De quoi attendre avec justesse dans la salle.

Hakim est un dentiste qui ne taffe pas pour rien mais on peut s'arranger avec lui. Les parois du cabinet sont fines comme des feuilles de papier à rouler. On entendrait le bruit du sang. Ma vie s'apprête à partir, là. Hakim m'appellera depuis sa pièce à torture. Il m'arrachera une dent, j'aurai moins de racines.

Elle est belle ma vie jambes croisées. Maintenant elle les décroise franchement. Classe la culotte offerte : elle n'en porte pas, à vif elle est. Depuis ses valises, son regard posé sur moi, attentif. Elle s'entrouvre d'un regret... C'est ce que je ressens.

Et me sourit ; s'installe contre moi et serre mes mains. Fort. Elle piste mon visage d'un doigt de fougère fraîche. J'avoue : je bande. Une vie en vrac sur mes genoux. Elle m'embrasse! Et masse ma bite... Nom de dieu! Elle l'a sortie et la branle doucement ses yeux dans les miens. Je ne vais pas tarder à venir, à lui revenir. Elle le sent et rie comme une... garce, c'est le mot. Ma vie est implacable.

« Monsieur Marcel, c'est à vous ! ». Je réponds d'un espoir « Je passe après ma vie, nous partirons ensemble! ».

Et ma vie est sur le fauteuil d'Hakim qui lui trifouille la bouche. « Ma bouche, putain ! » puis je laisse tomber ces réflexions sans lendemain.

Je fixe l'horloge depuis un bon moment. Que fabriquent-ils ? Ma montre n'indique plus la même heure... un autre temps ?

« Monsieur Marcel, c'est à vous ! ».

Enfin.

Hakim est rouge comme un cul de macaque en rut. J'ai remarqué la porte de sortie dans son cabinet et aucune ombre, pas de doute. J'ai juste dit « Un bon conseil, Hakim : lavez-vous les dents. ».

Ma vie était partie. Comme prévu. En douce, en garce un peu.

Dentition 23.03.08

Hier j'ai encore rêvé que je perdais mes dents.

Je sens partir ma vie.

Elle fixe l'horloge de la salle d'attente. Une horloge juste si j'en crois ma montre.

Hakim est un dentiste qui ne taffe pas pour rien. On peut s'arranger...

Les parois du cabinet sont fines comme des feuilles de Rizzla.

On entendrait le bruit du sang.

Ma vie s'apprête à partir.

Hakim m'appellera depuis sa pièce à torture pour m'arracher quelques dents pourries : j'aurai moins de racines.

Elle est belle ma vie jambes croisées Face à face.

Maintenant qu'elle les décroise : Pas de culotte... putain de vie !

À vif, comme son regard sur moi entrouvrant un regret sans style...

À califourchon sur mes genoux, serre mes mains, piste mon visage d'un doigt de fougère fraîche.

Je bande.

Une vie en vrac sur ma queue...

Elle m'embrasse sur la bouche !
Nom de Dieu ! Elle l'a sortie ! La masse !

Ses yeux encordés aux miens sifflent une balade mortelle.
Je ne vais pas tarder à lui revenir. Elle s'en moque comme une...
Implacable.

- Monsieur, c'est à vous !
- Je passe après ma vie, nous repartirons ensemble !

Ma vie sur le fauteuil d'Hakim qui lui trifouille la bouche.

« Ma bouche, putain ! »

Je casse ces réflexions...
L'horloge... Ma montre n'est plus à l'heure.

« Qu'est-ce qu'ils foutent ? »

- Monsieur, c'est à vous !

Hakim rouge comme un cul de macaque en rut, la porte de son cabinet est sans ombre, sans doutes.

- Un bon conseil, Hakim : lavez-vous les dents.

Je suis reparti, racines suintant le pus.

La bouse ou la vis 26.10.06 21:41

Souvenirs d'école, photos de classe.

Je me souviens très bien de ce portable piqué à un chouraveur de clous endormi sur l'établi pour trop de fête la veille. Il était chaudronnier. Je ne savais pas trop ce que ça signifiait à part qu'il était question de fer, de métier. Son apprenti, voilà ce que j'étais ; classé dernier au CAP aussi. J'avais eu le choix entre chaudronnerie ou rouleur de Havanes à la SEITA. C'est à dire rester à glander dans le pavillon des parents. Cuisses de coq, mon surnom en cours gym, alors chaudronnerie ! Ouais !

Il ronflait fort le tuteur chouraveur de clous. Rien que des clous qu'il embarquait, mais mon vieux une quantité telle que je me demande encore s'il ne faisait pas comptable ripou en plus de chaudronnier. Ou bien les clous ne valaient rien. Collectionneur cinglé. Non.

Durant le mois d'apprentissage, la boîte n'a pas coulé. Pour ce que j'y connaissais, l'entreprise tenait du miracle : l'unique chaudronnier dormait toute la sainte journée, les clous disparaissaient comme des petits pains à l'armée du salut, le patron élevait des veaux sur des monts, à croire qu'il n'y avait personne qui travaillait là-dedans.

Sauf que les commandes pleuvaient comme de la vache qui bouse. Personne n'y donnait suite. Si je ne m'en carrais pas, c'est sur le cul que je me serais retrouvé, à essayer de percer le mystère. Et des perceuses, l'entreprise en possédait pour une équipe de dix travailleurs acharnés.

Seulement je m'en carrais. Etonné plutôt par ce que la vie pouvait me réserver comme bonnes surprises. Car c'était plutôt agréable de constater que bosser comme un damné pour gagner sa croûte n'était pas la seule voie inscrite. Gruger, ronfler et rouler en Golf GTI III, la voiture du chouraveur de clous comme perspective ça me bottait.

J'ai commencé ma carrière tout doux et le hasard s'est chargé aisément du reste. Le portable donc fut ma première prise. J'ai allumé : pas de code PIN. Personne à appeler. Consultation du répondeur : un message. Je m'en souviens très bien, aussi, du message : « Laisse-tomber les clous, le cours des vis est en plein boum. »

Alors c'était ça ! C'était bien ça. Bien bien bien.

Moi j'ai pas donné dans les vis, j'ai fait dans le vice. Je traie les blanches, et rase les blancs depuis peu. Bientôt je m'occuperai de la Roumaines. Loi du marché oblige. Je ronfle fort aussi. Quelques fois dans des geôles. Ça me repose un peu plus.

Mémoires sauvées de Brautigan 26.10.06 20:04

Poussière de lecture

Deux heures dans les étoiles, la Grande Ourse médite sur l'écran plat à l'horizon du souvenir. Le papier d'un livre imprimé en 1994 est déjà jaune en 2005. Déjà. Les couleurs ont des temps d'arrêt...celui-là est le jaune. Tournent les pages, tourne le temps peintre. Le temps peintre. Il m'a fallu onze ans pour apprendre à me servir de Brautigan. Le temps que ses phrases noires soient sur fond jaune. Cette nuit je me rappelle dans la fumée grise des cigarettes ce que peut devenir :

Une carabine 22 long rifle... d'où sort une petite balle au ralenti de phrases légères et d'autant que je m'en souviens, douces. Elle provient du canon des années à la dure – Dépression. La cible est au présent vingt ans plus tard. L'espace d'une génération. Cette petite balle sur les rayons des librairies. Discrète, secrète dans son parcours.

Une balle de carabine tirée par un gosse pour dégommer des pommes. Elle révolutionna comme un boomerang autour d'un lac où pêchait une Amérique de petits gens timbrés. Balades sépia près d'un lac aux moustaches d'herbes et à l'Ouest du chapeau mis en ciel, un canapé sur la rive. Deux gros balourds affalés dessus devant l'écran du lac comme masse média, original. Ça l'a marqué le gosse devenu homme et sombre son ombre, son crépuscule d'homme sans âge marchant seul avec ses phrases porteuses, son petit vent témoin d'époque en mutation.

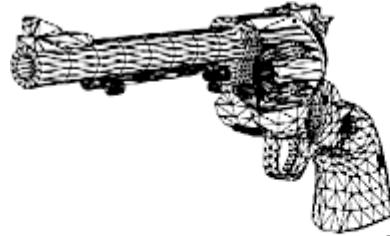
De nos jours les timbrés des années Eldorado dorment là là là... la panse capitalisée Budweiser, cerveaux en chips trop remâchés devant le lac des télévisions. Bétail. Cow-Bush. Lireont-ils Mémoire sauvées du vent ? Sauveront-ils ce qu'il reste à sauver ? Ce livre, des mots, sont-ils destinés à sauver quoique ce soit ? Du vent. Le vent est-il à sauver ? Je me garderai de toute réponse osant à peine poser des questions, risquer mon corps à la rencontre du vent. Je garde ces mémoires au fond de moi sans trop savoir qu'en faire. Comme on ne se défait pas de l'image d'une femme aimée. Le vent d'une femme qu'on a aimé souffle parfois dans une rue et cela passe.

Petite balle vingt ans après atteint sa cible, têtue, comme les secondes amoncelées forment une vie... pour rencontrer la tempe de l'homme morcelé.

No pets sur la pelouse. On s'en fait du cinéma avec le tien, Richard Brautigan. Pendant que la Grande Ourse surplombe le monde où tu existes encore par milliers de pages à lire. Il n'y aurait pas à réfléchir ?

James 25.10.06 13:18

Bond ?



Killer, Ellroy
AND Marla's
PUMPS

La pauvre avait été assassinée sordidement par une pulsion d'homme. Un soir de lune ni pleine ni morte, une nuit de ciel landa, sans œil sorcier, avec quelques étoiles entre les nuages. Il paraît que l'on peut mentir bien comme il faut avec les mots, enjoliver, assombrir, nuancer trop, jusqu'à s'y perdre dans le sens.

En tout cas elle était morte et là-dessus rien à redire. Le légiste avait conclu à un viol de poignardeur. « Deux coups de poignard pour le prix d'un ! » avait-il sorti. Depuis le temps qu'il pratiquait, rigoler était plus sain. Personne ne l'entendait.

C'est le fils qui en a fait tout un plat trente ans plus tard, une fois devenu écrivain. Sillonnant les universités du monde entier, il simulait des milliers de pages plus ou moins sur le meurtre de sa mère. Tout le monde, et les grosses pontes ! suivait ; c'était étayé, sociologique, bien renseigné et très sordide. Il ricanait comme le légiste, de cette façon. Seulement tout le monde les lisait ces milliers de pages. Oubliant convenablement les centaines de milliers de morts de guerre en guerre depuis ces trente ans écoulés. Les mots... A gerber ?

La chatte à ma mère 17 mars 08

La première chatte
Que j'ai baisée fut celle

À ma mère !

Nu braillant entre ses lèvres
Le cri poussif du nouveau né

Connus habités :

Châteaux baissés
Eaux accroupies, fausses libertés

Maintenant que j'ai volé
Cent minces mots à volupté

Me voilà fort

&

Détaché

Grands crapauds
Pressent mes couilles

Entre *les canaux* cadenassés
Des chattes aéroports

Crache la bave
Débarque le jus

Sur le tarmac interdit

À ma mère !

*Dédicace à la môme et à la cie créole et à Madonna et à Joe Dassin, au dernier membre de droit du conseil constitutionnel et à toutes les factrices et aux gobelets pleins de rhum sur les champs Elysées au 1000 et 4 daltons qui bouffent du pain ... A ma connerie et à **Françoise Sanglante**, bien-sûr !*

A la votre SVP

Côté *26 février 08*

Et ma vie de douleur

Danse ses chères couleurs

Elle allonge sa falaise

Au bord d'une piaule jaune

Sur un matelas noir

Sans ressorts, ses fadaïses ocre

Côté porte ouverte le gris aussi

J'entends la clé des serruriers sans pas.

Suture manquée 23 oct 07

sur un costume inspiré par T. Roquet et pour un pote

hier j'ai frappé mon aquarium vide

d'une vilaine force

pour ne pas fracasser l'amitié

et l'ami, par mon poing

y'a eu du sang coulé

une cicatrice qui valait

5 points de suture

zéro cents

pour l'amitié

tout s'égoutte

le pas d'hier

ne gangrène, mon ami

rien aujourd'hui

que rien du pus d'hier

ne gangrène aujourd'hui

Souffle 13 oct 2007

Devant mon visage d'orgueil
Sans amour j'ai caché la pierre
Au pied de l'oubli, de ces prisons conquises
C'était le manège des Baumettes
Leur fracas taillé dans le mur
Ta Clio. Ton baiser.
Mon orgueil et cette faim.

TCHAO PANTIN 2 juin 2007

Il a fallu que tu reviennes
Glaçon amer
Dans la trachée

Et que tu coules
Angoisse froide

Ton eau de tripes
Retournées

Le bel état de satiété
de printemps chaud

Je la sentais l'illusion

Je pourrais je pourrais
— à l'aise ! —

Faire météorologue
Coupable de dépressions bleues, d'anticyclones tonnerres

Alors il a fallu que tu reviennes !

Dans le bus après le taf
— c'est dans un bus
que tu surviens, fantôme de moi —

Moi frère sourire
Moi tronche punie

Moi harassé moi attaché
Moi paumé parmi ces gens

Qui vivent ou qui silencent
Au gré des arrêts pour des tours
À quatre étages seulement
Et qui vivent
Vivent
Vivent à deux pieds sur cave

Avec leurs rêves de face cachée

Tu as bien remonté
Tes seringues
Horloge péridurale

Ignorant mes progrès
Piétinant l'avancée

Alors le temps, tu viens ?
Tu m'aides à changer ?
À m'approcher

Il a fallu que je revienne...

Je mate mes pieds
Mes chaussures neuves

L'air sent le clown triste
L'accordéon *conserve*

Tchao pantin.

L'alcoolopathe 27 mai 2007

Vendrait bien sa peau
Tanneur un dernier verre
Dépote-moi avec pastis

L'alcoolopathe, désigné jadis
Comme saoulard alcoolique
Est un malade d'imaginaire

Aussi bien portant que vous, et moi
Jusqu'au point
Où il se dé-coordonne

De la tête aux pieds

Traînant la flèche
Du silence ivre
Qui file en **solopathe**

Vers le chant d'oiseaux **jazzéliques**
Et tus
Parmi fantômes et cadavres

Des gisants au fond de lui

L'alcoolopathe a du bol...
On ne l'a jamais qualifié
De cathédrale **psycholique**

Dans les prés de chez vous
Sa gerbe sans foi fertilise
Les herbes joyeuses

Et leur harpe.

Madame la javel folle 27 mai 2007

8:00

Je pense au saut sans parachute
En haut du mont Halogène
Sa moquette rembourrée de salon

Je pense à pas retirer ma Rollex
Avant de prendre un bain
Je pense à prendre un bain

Je pense à écluser l'encre
De mes cartouches noires
Pour que ça mousse
D'un beau mazout inox

Je pense à sauver la couleur
Des petits canards flottants
Ils ont la jaunisse noire

Je pense aussi aux feuilles
Massacrées par un clavier
Dans l'arbre d'une baignoire

Combien de feuilles pour une cartouche ?
Et combien d'eau remplit une lettre :

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA !

Je pense à pas me lever les dents : sans drapeau, sans nation !
Je pense à pas me laver des femmes : elles sentent bon !

Je pense je pense je pense !
À un bunker au fond de la Manche !

Je pense aux fonds des hôpitaux !
À leurs cartouches chimiques !
Blindées en stock...

Pour plus penser penser.....

arki 78 *27 mai 2007*
20%

Sous les arkanoids
Renversés de l'appareil de l'aube

Rien de plus commun
qu'un PMU ouvert alors.

Au loin - disons à l'horizon -
des silhouettes
quasi entropiques

Où est le problème ?

Lorsque... brusquement *27 mai 2007*

Lorsque j'irai
Brusquement

Là où tout finit

Je serai fier
De ne pas avoir tué
Vos âmes

Avec la mienne
Qui est une lame.

STRIKE *13 mars 2008*

un peu de blues dans ce monde de rats
(à l'inverse)

Lu dernière pochette
Bad news is coming

Achetés à peu de vrai
Se vendent les derniers Blues
Potelés

J'habite dans une FNAC
Like a VIRGIN
Lire plus qu'écouter
La musique c'est ma trappe

Prenez ces derniers mots
Du dernier saint du diable

Et toi ta gueule
De mes bas grésillés de tes hauts
Trace une misère [1]
Dernière douche incroyablement
D'émotion par dévotion

ReCherche

Où est ton parapluie
Dans ton sac non tes poches.

Des gens paratonnerres
Douilles éteintes leur métier
Electrisent cet autre monde

Et puis chacun le sien (bordel)

Les mouches seront bien tarées

Sous les poches troncs
Aux ancrés du p'tit bateau sang bois
Bridé le Malaise
Cernés que l'on soit bûche ou lâche

SINON ENTRE LES DEUX

* *

J'ai lu le dernier bois
Ca ressemblait au vent
Du boomerang acier...
Au son tronçon scié
Dans lequel l'époque plonge
Sa friture

*On appellerait ça LA POÉSIE™
Elle paraîtrait morale mais
Sale OUF !*

*J'ai inventé la pluie
Goutte à Goutte
Rigole
Ma conneriiiiie
Tantantaaaan.*

* **Bad news is coming** *

*This is a joke's man !
but it would be nothing
without....
tantantan.
Sweet Home Chicago*

[1] incroyable

Porte de mes limites

Il y a une porte que je traverse chaque nuit, la porte de mes limites. Dans mon réduit de vie à la recherche de l'Être, j'achète quelques mots, une lune à gratter. Surtout ne pas dormir. Avant de m'écrouler je vole au soleil un de ses jeunes rayons et découvre six cratères satellites. Si par bonheur trois d'entre eux s'illuminent, j'attrape mon microscope le cœur saisi de sens. Alors je les observe comme des diamants bruts puis referme la porte
Direction l'oreiller.

J'écoute 2 mars 2008

J'écoute la trace d'essences
Arc en pieux sur mon Zippo...

Quand je flambe, ha cette vie
Qui sort rarement propre

Se grippe la pierre gronde

- Il peut tourner soleil, je choppe pas les pompoms -

1.2.3 tout se bloque, et la mèche
S'assèche à la criée hurlée basse...

Vite ! Prête-moi cette chanson à faire crisser les coeurs...

Ceux des quatre désirs aux regrets difficiles
Ils ressemblent à l'enfance, ouais, la paumée.

Puis les Amours creuses d'histoire, sans accords :

Je marche sur des ongles et mes jambes se rongent...
Une vie d'opérette !

Abus de rêve au supermarché 1 3 8 p 00 7

Parfois tu rêves...

Boire un simple thé

Avec un regard calme

Entre les rayons

Des speedés du samedi

Et le packaging

D'Eléphant *parfum menthe*

Humé par un de tes sens

Oublié... à travers le plastique

Construit des buildings en toi

Diffuse sa pureté, « Je t'aime, Darjeeling »

Et ton corps — devinez —

Pousse ta tête

Entre le 300^{ème} et le 301^{ème} étage

Saturday's midday Boddhisattva...

Les travées du désir assassin

Barrées de chariots dingues

Évitent ton mental précieux

Parfois tu rêves à Auchan...

Souvent c'est quand t'as fourré

Une de tes collègues

Pour son pot d'anniversaire

Le vendredi

C'est l'amour des miracles !

Y'en a qu'ont pas de bol

Mais quand ta femme, là

Te bouscule carrément...

Excitée ! C'est le scoop !

Celui du samedi

Adieu tisane menthol

Rêve, Amour et « Je t'aime, Darjeeling ! »

Pour quatre boutanches de rouge

On t'offre du rab : deux !

Qu'elle te dit

T'as la loupiote facile

La vie reprend tes droits

— Prends en huit, poupoule, c'est d'l'A.O.C. !

— Ouais, ça nous en f'ra douze !

— Paye avec la carte d'avec laquelle qu'on paye pas hein !

On sait compter fissa comme un boulier

Ecarte les lumières de la vie rêvée



Boussole *12 sept 2007*

Parfois il rêvait

Boire un simple thé

Avec un regard calme

Et le sachet

d'earl grey

Construisait des buildings

De pureté

Qui grandissait son corps

Tête au 300ème étage

Il tournait la cuillère et

La cuillère tournait

Le cul sur sa chaise

La chaise sous son cul

En fait

Il pelletait des bennes de JB

Alors il se levait

Parfois il s'affalait

Maudissant les parfois

Et sa tête tournait

Dans une absence de rêve.

Calypso (pour Anna O) *5 sept 2007*

Des îles mystérieuses prises
Au piège du grand clou de la terre
De la terre... C'est là où marchent les hommes
Roulent les Fiat 500, danse la Socca

Dans cette île, Trinidad
Jaillit un carnaval d'esclaves libres

C'était trop beau

Alors c'est si beau...
Que les étoiles elles-mêmes en deviennent blêmes
Tas de réverbères lointain

► éclaire rien -

Ils les regardent, ces hommes, ces femmes
D'îles et d'eaux et d'océan

Ils les regardent... Ces belles étoiles
Aux culs de trous noirs
De trous noirs larges comme une denture
Explosée de rire en sou - bresauts

Sourire aux coins d'l'Histoire
Des guerres inlassables
Humaines, tellement...

Ironic

« G.I, où es tu ?
Entends-tu le Calypso ? »

Lents tropiques, ho mon gars
T'as niqué derrière, tes bases

Ô champignoseries
Au nez !

► remarque ç'aurait pu être mon pied
si j'avais pu
si j'avais pu -

Et les belles sans plus l'sou
Ô babyboybouboum !

T'as fait naitre à Trinidad
Enfin le Calypso

LIBÉRÉÉÉ !

Ha ha ha ha ha ha

Caserne *1^{er} juin 2007*

mes vies ont plusieurs jours à leurs tempêtes

un demi-soleil
un quart de lune

dix doigts armés
se gardent à vous

deux par deux

*- défilé titubant
entre aïe ! & zèbre -*

un capo majuscule les pouce au cul
les sauvent qui pleut

qui pleut ?

dans la caserne de mes vies
à la gâchette facile

veille l'homme du feu

son briquet prompt
à éteindre l'eau
coulant entre mes palmes de

crocodile à neuf cons

mes vies ont plusieurs jours
consignés dans leur caserne

et le ciel.

Je viens quand je pars 27 mai 2007

petite poésie sans nom

j'ai quitté un foyer sans chauffage ni rien
de ce genre

quatre empreintes félines
sur le capot d'une gazinière
- la bouteille Elf vide -

c'était chez moi hier dans le bordel
et ma tête H.L.M.

J'AI laissé loin de là
pas chez moi
s'éteindre la race d'une cheminée
pleine de cendres d'un rouge vif

pas chez moi car
beauté calme
sage et adulte
à 1000 bornes de ces jeux tabassés
me donnent de la bile
- je poursuis les lettres du gosse, « Man », enfin, il semble -

qui accepte ainsi ce rien
ce mal, ce corps dont l'eau
ne suffirait pas à étouffer l'âtre à côté ?

où suis-je ?

devant l'écran d'un PC
comme partout à 02:43
quand nuit m'aime.

Un peu tout con *27 mai 2007*
prévert on the road

à l'entrée de chez ma pomme
dans ce vestibule d'H.L.M.

mi veste mi bulle

un parapluie attend
appuyé contre le mur
près de la porte d'entrée

légèrement penché
un peu triste
fatigué mais patient

il attend l'ouverture
pas la sienne
celle de la porte

mais personne ne vient
personne pour l'emmener
faire le tour des rues

c'est un peu con

ce que j'écis là

d'autant que mirot

je le prends pour

mon chat noir

lorsque je traverse la bulle

avec ma veste de pas

sur la moquette

pour aller remplir

un bol de Nescafé

dans la cuisine

je vois un parapluie chat

c'est un peu tout con

ce que je dis, non ?

c'est juste que ce parapluie

c'est Toi

qui l'a posé là mardi

avant de t'en aller.

Récession lumière en ligne sur Rollerpen 30 mai 2007 – écrit mai 2002

lens roubaix tourcoing sont dans la place ?

j'habite un peuple qui ne s'habite plus

corons et champs coupés terre la terre craque
ses locos de silence et de gel
les nuages déraillent pleins du vide brouillard d'homme
milliers d'hommes milliers de chemins gris et noirs
milliers de voyages
corbillards les corbillards tout le long traînent l'absence

à l'envers des terrils le charbon et l'amour
mouillent la cascade des sanglots gris et noirs

je marche sur terre qui marche sur ses pas

voir sous l'armée de tuiles les maisons s'écraser de sueur
geindre la pluie et la boue du canal des trottoirs
et voir crever quelquefois d'étranges nuages en fumées
pour celui qui aime l'ombre des racines
il n'y a que l'espace et le gel
pour répéter le cri de la terre
droguée de cryptes sans châteaux ni espoir

il ne reste plus que les wagons gris et noirs
sur les bras tendus des arbres des hommes

j'habite un peuple qui ne s'habite plus
aux dents d'accordéons morts d'avoir trop gueulé
la force d'un ciel en pèlerinage
comme le blason du givre et de l'argent
pareil au sommeil des vieilles
qui tuent leurs souvenirs face aux fenêtres sales

je sèmerai les yeux et l'amour
pour qu'ils germent la lumière
au ras des maisons folles

mais la terre s'écroule sur la terre
et je récolte un poème gris et noir.

Quand

On se l'demande

Station Saint-Michel illuminée néon mon ombre absorbée clarté de ta chair larvée sous le grand châle qu'on ne porte plus au Pérou.

Je ne vois ni double, ni triple : rouge sombre. Couleur et de sang et de désirs aux leaderships déchus.

Quand vas-tu te décider à saloper ton cul rebondi, ah damnation d'un Levis trop serré et quand cesseras-tu de camoufler ta poitrine à faire triquer un zoo de pervers libérés sur parole sous des pulls informes tricotés par ton arrière-grand-mère roumaine ? Quand ?

Quand seras-tu aussi belle dans le métro que dans mon lit habillé de ton corps, juste par ton corps et ton visage d'ange, mon lit.

Soupirail haletant de ta bouche rauquant des mots d'amour ? Dis-moi, quand me feras-tu bander station Saint-Michel que le temps passe plus vite car les trains ont du retard ? Cinq minutes déjà pour celui-là.

« Quand tu ne seras plus ton ombre, chou, quand tu oseras me prendre ailleurs que dans mon lit, ici dans ce métro, si tu avais en plus de tes deux couilles, un grain de conversation... Quand tu retireras ces chaussettes blanches ridicules, on ne voit qu'elles sous tes pantalons trop courts. Pense à briller quand tu m'offres ta rose fanée bimensuelle !

— Oublies ce j'ai dit... C'est ce train, qu'est-ce qu'il fout !?

— Tu n'as rien dit, chou !

— Toi oui...

— Tais-toi. J'ai vu comment tu auditais les comptes de la pétasse du quai d'en face avec tes yeux d'œufs durs écaillés. »

Le train se mit en branle. Un beau plaisir de fer.

FOIRE DU TRÔNE (l'ami retrouvé) 09/2007

Quel con, mais quel con ! C'est bien parce que c'est mon ami, mon sang, alors j'accepte.

Pas mal de gens plus ou moins proches m'ont demandé de leur rédiger des lettres ; phrases enflammées d'amour pour engluer un pot cassé sur leurs balcons de fissure, missives implorantes auprès des services fiscaux, ouais, histoire de perdre moins d'argent en décrochant un rouleau de papier tue-mouches sur le plafond du temps. Qui en a plus d'un en réserve.

Première et dernière fois qu'on me demande d'écrire une lettre de suicide circonstanciée... pour un autre.

« Non ! » j'ai fait à mon ami. Son couteau de boucher pointé vers moi comme une dent de squal... « Dans ces conditions, oui ! » Il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis, l'intelligence m'auréole.

« Drôle d'ami, sang bizarre.

— À qui tu l'adresses ? »

— À moi.

— Mais...

— Quoi, encore ?

— Ça sert à rien, si tu pétais dans ton cul : pareil !

— Au monde alors.

— C'est vaste...

— Moi dans ce monde, et arrête de m'emmerder ! »

Les fiançailles du squal et de ma carotide gauche approchent sérieusement...

Le temps file doublement quand il s'agit de sauver deux peaux... Je préfère conserver la mienne et note la dernière phrase, retouchée, de mon ami de sang sur un carnet moleskine.

Nous sommes en pleine guerre d'Espagne, mes velléités d'écrivain au point mort tousotent comme le moteur rouillé d'un Sturmovik. « Ha, tu veux la guerre mon gaillard ! No pasaran, truc dans l'genre ! »

— Raison ?

— Quoi, raison ?

— Ben ouais, explique pourquoi tu veux qui quitter le vaste monde... C'est le minimum syndical.

— T'en as d'bonnes ! J'en ai marre, quoi ! La faillite morale, cornu, au chômedu, puis cent euros au Quinté+ flingués au P.M.U., avis d'expulsion, solitude, Darfour, j'ai plus une thune, Kyoto et merde !

Je ne perds pas une miette de la biscotte classique qu'il me craque à la gueule. Et je gratouille et je gratouille léger... Le requin devenu dormeur est par terre et l'autre guignol, mon frère mon sang, sanglote. Ça aussi je note, en me frottant les méninges : l'inspiration est revenue, j'embrasserais mon sang... Retenue, quand même. Classe.

— Bon, tu me la pongs ta lettre ?

— Excuse l'ami... C'est la tienne ! J'interprète.

— Montre...

Ce que, bouffi, je fais :

À

MOI ET L'INCALCULABLE ET VASTE MONDE

Quand vous lirez cette lettre, je serai aux commandes d'un Sturmovik de musée russe, volant, pétaradant, au-dessus de vous autres connus et inconnus.

Vos guerres massives ou vos guéguerres quotidiennes, celles pour lesquelles vous luttez chaque jour avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de malheur, au nom de telles valeurs, qui n'ont parfois qu'un surnom, me sembleront chants atones.

Je pourrai lâcher mes bombes d'ironie et mes rockets de compassion, tondre la laine des nuages avec mon hélice sans entendre les bêêê bêêê des brebis rendues jalouses par la pression sonnante, bruyante, celle de l'habitude qui fait trébucher l'espèce avec fracas invariablement depuis le temps des nuits des jours.

J'avais pas calculé que je serai triquard à ce point avec la vie, cette tourbière, il me semble que la mort ne saurait être pire.

Du moins, j'ai l'âme d'un aventurier. Je me lance !

Pardon à celles et ceux et ceux-celles faune flore étoiles etc.

Vôtre.

— Putain Duchnock, j'y baise rien à ton charabia, t'as fait Normal' Sup' pour les "triso" ?!

— Si tu veux, j'éclaircis, mais lâche ta dent de requin à découper du taureau dopé aux amphéts, pitié !

— OK... Retourne-toi avant. Quelqu'un te mate pas loin derrière...

Sûr que la grande faucheuse poireaute sous sa grande cape noire à capuche noire aussi et trois fois trop large, j'attends le sort commun, appuyé un « rewind » sur le DVD de ma vie, rapide — vive la jeunesse et la technique — espère un happy end nightmare, puis m'exécute avant qu'on...

Image à faire dégringoler de son arbre un paresseux en pleine sieste : Planté en calbute devant la glace de mon armoire à fringues — style Louis XVI — ma main gauche tient mollement un couteau à beurre sous ma gorge — ça fait jaune comme les marguerites qu'on place sous le menton au printemps — alors que l'autre mimine serre un bout de papelard comme si ma vie en dépendait.

Je porte, en vrac, la feuille à mon regard ; elle me parvient aux yeux reliés par deux nerfs optiques, finalement mon cerveau catapulte... La lecture du titre me suffit. Amplement.

« Va falloir te retourner, encore, lâcher le miroir d'un oeil en laissant traîner l'autre sur le fil... Au point où tu en es, une horde de piranhas va te soutirer un livre entier sur le cannibalisme en Amazonie urbaine, un bouquin acéré, phrases en rangs serrés, tes frères, tes sangs... Septentrion je t'aurais ! Ca va mousser ! » chuintent mon reste de boyau grouillant. Sauf que...

Rien. Que le bordel de ma chambre. Que.

Je refais surface au miroir.

Seul, c'est plus paisible pour les tripes à la mode d'orgueil.

Le temps de fendre la glace en quatre d'un castaforien « No passaran, truc dans l'genre ! » juste avant qu'elle ne compose le dix-huit sur son NOKIA cristal. Vendue !

Demain, j'en achèterai une muette et déformante chez la femme à barbe, Foire du Trône.

Comme pas deux

Maître Garcia, huissier de métier, apporte sa dose de Blues sur le palier d'un immeuble. Il sonne une porte et remet son bout de papier à une main... molle, olé. Pas de chance pour les mains tendues à découvert. Elles virent, au bleu.

Marcia est porteuse d'une bien mauvaise nouvelle pour son mec. Un morceau de Blues. Elle frappe à sa porte, le gifle – une sacrée – et c'est fini, elle dit : « Dégage morveux ! ». La joue se colore en passant le témoin du rouge au bleu. Et dans la tête du fiancé s'en est fini. Il devait bien l'aimer des larmes coulent, elles sont bleues. Il perd la boule, il est chez lui. C'est elle qui a foutu le camp. Le Blues !

Docteur Villiers est embarrassé. Le début c'est à la fin qu'il l'annonce. À Pierre. « Faudrait pas trop désespérer... ». Y'a des manières pour dire... Pierre porte la blouse bleue qu'on enfille au service des grands prématurés bleus. Comme son fils au coeur zig-zag. Pierre aura le Blues.

Ces trois petites histoires en bleu !

J'ai VERITABLEMENT saisi le Blues un vendredi. Chez un coiffeur au port du Havre. Une vieille dame se voyait rougir face au miroir miroir miroir en écoutant Mike Brandt en 45 tours/mn. « Rien qu'une larme dans tes yeux ». On voit que toi, imagine le miroir ! Je l'aurais bien teinté en bleu jusqu'au bout des ongles. Défenestrer sa choucroute, ses salades vertes sentimentales abandonnées depuis si long. SPLASH ! Et une choucroute écrasée une, dans la rue des Saucisses. C'est assez rare les salons de coiffure nichés au 5ème étage. Rare comme personne. Hé oui, personne... dé clic !

C'est ça le Blues : c'est personne. Rien. Nada. Envolé, pour une poignée de \$. Là, on entend le sifflement du vent traverser ton âme comme 100 images de western spaghetti au ralenti. Et il manque quelque chose, peu : une giclée de ketchup qui sort pas, du fromage râté. Hollandais. Du gouda, de la mimolette, du fromage, de la raclette de tulipe... Ainsi que. La fanfare criarde accompagne le cercueil de ton âme dans l'avenue rincée de la Nouvelle-Orléans. Ton vieux nouveau monde est assis sur une banane, mon grand.

Le Blues, vraiment c'est rien. Comme Orléans la vieille française. La province molle, creuse. Dont on ne se soucie guère mais qui vit sa vie minable. Le Blues c'est rien je te dis. C'est la gare fermée des anges sans locos. Les ailes brisées en bleu pour l'esthétique. Le renoncement arme au poing.

Tenace... comme pas deux c'est trois.

Passage à tabac

Les volutes bleues planquées dans un paquet de GITANES recèlent vingt chandelles à brûler par un bout de rien du tout. La manie de la gnole l'a reprise au milieu d'une de ces consommations : une lame de rasoir lui saignera le souvenir.

Quinze ans auparavant, aux alentours de la gare TGV de Saint-Pierre-des-Corps, dix heures du matin, tabouret comptoir, il réclame un Bloody Mary à la Smirnoff et dégueule le tout deux minutes plus tard dans la cuvette en fer de W.C ultra modernes. L'effet du médoc qui rend allergique à l'alcool - dont il a aujourd'hui oublié le nom mais pas le risque puisqu'il aurait pu crever.

À croire ses gènes machines de guerre pour la tise, vers la descente raide. Aussi rouge que l'hémoglobine son visage de cortisone, le palpitant à deux cent, un foie ver détergeant ses entrailles en convulsions, l'excitation morbide, adrénaline, un saut dans le vide avec ou sans parachute, c'est la surprise suprême, bloody bloody bloody : trente minutes à s'accrocher aux parois sans prise, boucan des anges noirs aux ailes froissées dans les rouleaux de PQ.

Puis, la force... la possibilité d'un Gin. Et d'un autre, et paf ! Le TGV au bar, mignonnettes de sky' coup sur coup, hors de prix, un par un les rades de Montparnasse ; la cuite monumentale venue d'une bouteille d'Absolut tirée à Monoprix et ce type qui lui offre un paquet de brunes, des GITANES - il fumera désormais des brunes précisément jusqu'à ce qu'il décroche cette fois pour de bon puis se remettra alors aux blondes. Vingt heures sonnent au carillon fou, il

prend des trains qui l'éloignent de chez lui, se retrouve au dépôt, marche dans les cailloux entre les rails, les rames, s'affale sur les voies, se relève avant la bouillie, les panneaux défilent au pas sans qu'il puisse les lire. L'ivresse des seigneurs de l'angoisse l'a reprise en entier quand dix heures auparavant il sortait du Centre. Le Centre ! Qui était censé le soigner. Personne ne soigne personne, chacun se démerde dans cette affaire et signe une décharge quand il ne le veut carrément pas. Une décharge !

Il a seize ans de plus, quelques convictions fortes en la matière car pas une goutte de venin n'a coulé dans son gosier depuis : une goutte... Sa vie a récupéré jour après jour, lentement s'est rebâtie durant plus de sept millions deux cent mille minutes de fer. Et lui ?

Quand il a poussé la porte de ce café-tabac en rase campagne, où on ne fourguait que des GITANES, que des GITANES sans filtres, la première bouffée signa sa réincarcération au pays de la défonce.

Chaque souvenir est remonté depuis Saint-Pierre-des-Corps à la vitesse d'un TGV parcourant la mémoire des neurones de synapse en synapse.

Il a lutté pour la forme en exigeant un café en plus de la vodka, puis lâché prise.

On l'a retrouvé ce matin gueule en terre dans le champ de patates jouxtant le troquet, tel un épouvantail arraché aux tempêtes par une poussière. Un passage à tabac.

Des excuses, toujours des excuses jeudi 6 décembre 2007

de connerie en connerie

Ha j'ai haïs l'aube d'un dimanche parisien. Avec mon Vélib, zigzaguant à toute berzingue depuis Bastille, fendant l'air frais de septembre comme un papillon exténué à la recherche de 100 watts, j'ai posé les engins, ce vélo de 20 kilos et moi, sur une place près de Montreuil. Station Total. La tête raide et les mains gourdes, opération « pièces jaunes » pour une cannette à 12.9.

6H. Je m'affalai sur un banc, ma dose serrée entre les dents. La totale. « Qu'on vienne me l'arracher ! ». Poireauté 4 plombes, maudissant ma connerie, les dimanches, les vélos, les cafetiers, ma connerie... Je sirotais au ralenti, question d'amener le poison jusqu'à l'ouverture d'un rade. Le Monoprix du coin a levé son rideau de fer à 9H, plus un cent dans les poches, la guerre froide continuait. J'observais les hommes en vert récurer la chaussée, les trottoirs, salis par le « Saturday night fever », écoutais leurs blagues à se tricoter un pull de coeur à l'ouvrage. J'ai eu honte, un éclair, d'être là minable, bon à la contemplation, avide de m'engloutir une futilité qui m'engloutirai encore plus dans la connerie, honte d'être seulement dans cet autre monde, inutile. Un félin en chasse dans la ville.

J'apprenais la patience, les petites vieilles traversaient les quatre voies vides... « Ce quartier est une misère, bientôt je vais voler du pain et le distiller sur place pour fabriquer de la vodka, je hais les grasses matinées qui suivent les samedis soirs, les semaines harassantes de boulot qui les produisent, le dieu catho et ses décrets, et ma misère de pacotille, ma misère gâtée qui vient de loin. Ma défaite. J'ai soif ! »

3H à observer. Observer presque rien autour de moi... j'y ai prit goût, remarquer ces petits événements oubliés qu'on ne voit plus, pris dans le tourbillon de ses bulles de connerie diverses... moi, là, ici, c'était m'avalier deux trois bibines à l'œil. Justement un bar a ouvert. ENFIN. J'ai remballé ma mémoire, mes souvenirs d'observation minuscules pour les replonger sous la surface. La chasse.

Commandé trois choppes de Seize. Dernière lampée, ai fait mine de sortir en terrasse passer un coup de fil sur mon portable sans unités et le soleil brillait, sans blague... J'ai couru,

couru, couru, l'écho du cafetier m'a poursuivi de noms d'oiseaux. Station de métro, saut de l'ange débile au-dessus d'un tourniquet, ramassage de gueule.

Dans un train sans remords. « Il les paye 20 cents l'unité ses demis de mauvaise bière, l'enfoiré... et je le rembourserai quand j'aurai de quoi, en seigneur. » Des excuses bidon, des pensées viciées, des paroles, paroles, paroles. Voleur sans heure, en perte de temps. J'ai pensé éthique... HIC a fait l'écho.

First step ("Adieu orgueil") *vendredi 26 octobre 2007*

Je coince ma casquette pour qu'elle ride mon front, le regard assombri alors je plisse mes yeux, je les gèle, bientôt ils vont vomir à la Sujet Angot, à la fissure inepte, pleine de luxe.

Il y'a des aubes bateaux où le marin se pisse dessus, n'imaginant plus un Mississippi, un Missouri qui vaillent.

Et chantent les bouteilles de Paname sur un tas d'homme assoupi.

Quand le réveil rampe la sonnerie crie « escabeau ! ». Viendraient les échelles à simple corde, puis celles insensées des pompiers.

Le firmament ? Debout, mieux que rien.

Se redresser.

Je consulte les Bibles, et les exècrent, demande de l'exégèse furax à mort !

Sur un des capitaux. Mon grand capital, ha que je suis capital, corrompu d'affaires inchiffrables : Qu'on m'enlève l'orgueil.

Je prendrais mon pas vrai, craché juré, celui rapide et lent qui me relie, me relie au seul pêché qui rippe.

Ici un trottoir, une voie pour marcheurs. Je trébuche sur la bordure, qu'on m'enlève encore l'orgueil.

Je lance ma casquette au caniveau. Nickel le SOS. Plus propre que mon esprit d'auge, de romarin.

Je fréquente ceux qui révèlent qui je suis.

Je suis seul. Vous êtes seul, hé vous ! Vous êtes seule ? Restons-le. Par pitié.

La bordure et mon orgueil. Je suis la bordure.

Ramper c'est déjà ça. Déjà.

Mes rêves sont d'escabeaux. First step.

Ventouse maudite lundi 18 février 2008

Le bricolage c'est pas fait pour les nanas, chier !

J'ai connu une de ces têtes de mule ! C'était moi, je ne le répéterai plus.

Deux mois durant, Dupont - c'est mon nom tenez-le vous pour dit - a chié dans des sacs poubelle, pissé dans son lavabo. Ses invités, logés à la même enseigne, ont rapidement espacé leurs visites jusqu'à ne plus poser un cul chez lui. Imposition de solitude malodorante.

Ses chiottes étaient bouchées au Dupont. Gratiné !

Produits infailibles, acide chlorhydrique, furet plastique, furet d'acier, le domestique dressé à pomper la merde, magie noire et blanche, cuvette fessée, cognée... Il dépensa une fortune en conneries : Rien.

Plombier ? Dupont connaissait les tarifs, ha ha ! haha.

Les rares amis lui portant quelque attention avaient la bouche en ventouse. Outil imparable. A acquérir.

Pas question !

Cinq années en arrière en but au même tracas, son ex-femme lui avait conseillé l'achat avec une conviction de Nicolas le Jardinier reconverti en tuyauterie. Il raqua un plombier hors de prix.

Où va se nicher l'orgueil...

Au bon endroit.

Un jour d'urgence, en proie... Dupont le chia dans son froc son orgueil.

Bricorama distribuait ces saloperies caoutchouc synthétique.

Pas cher. Vraiment pas. Beaucoup moins que l'investissement inutile déjà... Bref. Je vais bien tout va bien. (se dit-il)

Deux trois impulsions dans le trou intime de la cuvette suffirent à libérer Dupont !

Qui n'en pensa pas moins...

(Presque) tous ses amis revinrent le fréquenter, ils eurent beaucoup d'étrons ensemble.

Tout juste... *vendredi 15 juin 2007*

Marcel avait pris une semaine de vacances. Il n'en avait pas tellement besoin puisqu'il n'en était pas écrasé, de boulot. C'était dans l'ordre des choses de prendre des congés pour les fêtes de fin d'année et Marcel avait décidé d'être ordonné. Au bureau du moins.

A peine franchi le seuil de la porte du service, c'est comme si les tâches assommantes qu'il avait fini par effectuer de bon coeur, presque avec entrain, avaient évacué sa mémoire !

Pendant sept jours et leurs petites nuits accrochées, l'esprit de Marcel reprit ses aises dans un bordel impeccable. Chassez le naturel et c'est le galop des hérissons, comme disait sa tante, à Marcel.

Le jour venu de la reprise, notre héros était défait. Une sorte de machin mou rendu parfaitement inapte au monde du travail tapota au digicode de la porte d'entrée : c'était Marcel. Qui avait oublié le code, mazette ! Sa montre indiquait 8h45... le temps de s'en griller une, hein Marcel ?

Ce faisant, il songea que le travail n'était pas fait pour lui, en définitive.

Il écrasa rageusement son mégot du talon, se souvint comme par enchantement - on était pourtant à cent bornes du conte de fée - du code d'entrée, ignora l'ascenseur pour grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'au cinquième et dernier étage, celui-là même où se trouvait son bureau.

Son bureau.... Le bureau du Directeur ! À peine essoufflé - c'était plutôt la rage qui le prenait aux poumons, croyez-moi - il défonça la porte d'un coup d'épaule monstrueux !

"PUTAIN DE CON ! JE ME BAAAAAARE ! RAS LE CUL !" qu'il gueula, le Marcel. Et comme ça ne suffisait pas, apparemment, il sauta à pieds joints sur le grand bureau du petit moustachu qui le regardait comme une apparition évadée d'une bédé délirante.

Il entama une sorte de danse du sioux, lui manquait plus qu'une plume dans le cul au Marcel, et asséna :

" TU ME FAIS CHIER, CONNARD ! VOUS ME FAITES TOUS CHIER BIEN COMME IL FAUT ! RESTEZ DANS VOTRE CACABOUDIN DE FONCTIONNAIRES DE MERDE, MOI J'EN AI MA DOSE, C'EST L'OVERDOSE, MON POTE ! JE PRENDS DES VACANCES, DE LONGUES VACANCES SANS DONNER D'ADRESSE ! ON S'R'VERRA PTÊT AU SENEGAL, C'EST LA-BAS QU'ON S'ECLATE ! MAIS EVIDEMMENT TU DOIS PAS TROP SAVOIR CE QUE C'EST, TOI, L'ECLATE, NI LES MARTIN CIRCUS, ENCORE MOINS LEUR CHANTEUR, GERARD BLANC, QUI EN 1987 DECIDA DE DEMARRER UNE AUTRE HISTOIRE EN SOLO, CE FAISANT PROPULSÉ AU SOMMET DU TOP 50 ! HA CA NON, TU DOIS PAS CONNAITRE, L'AHURI ! AVEC TON BALAIS ADMINISTRATIF DANS L'CUL ET TES NOTES DE SERVICE MERDIQUES QU'ON DIRAIT QUE TU TE FOUS DE NOTRE GUEULE, QUE TU NOUS PRENDS POUR DES ABRUTIS ! MAIS C'EST TOI L'ABRUTI, MON CON ! MARRE !! MAAAAARRRE, T'ENTENDS !! MARRE DE BOSSER AVEC UN INCULTE DU CUL ! CIAO, MON POTE. "

Marcel sauta du bureau et prit ses jambes à son nez laissant derrière lui le petit moustachu aplati comme une crêpe sénégalaise sur sa chaise. Il faisait pâle figure le petit bonhomme

qu'on appelait Monsieur le Directeur en temps normal, et certainement pas Mon Con, L'Ahuri ou encore Mon Pote !

Et la rue. Oui, la rue. Il y était, Marcel, à la rue.

Il alluma un clope, composa le numéro de Lucien sur son portable :

« C'est fait. T'as les billets ? »

C'est après que les jambes de Marcel réintégrèrent le sol en se décrochant de son nez. Seulement après. Disons trois ou quatre minutes. Tout juste...

Little Bouddiu *dimanche 27 mai 2007*

Tout, mais alors tout a commencé dans un petit village du Loir et Cher où je naquis en connaissance de cause, entre les cuisses à ma mère - après que mon père parachuté des cieux avec sa trompe ornée d'une fleur de cigogne... non, je ne puis entrer dans les détails, la pauvre femme a déjà assez joui comme ça.

C'est du moins ce que tout petit d'homme est censé apprendre très, mais alors très rapidement - à moins qu'il ait été élevé par une louve, chose de plus en plus rare dans ce département. C'est ce que la famille prétendait, plaçant tous ses espoirs dans l'unique rejeton d'une courte mais ambitieuse lignée. "Tu seras un homme, mon fils" me répétait le paternel, à six mois, quand je chiais dans mes couches, relevant déjà que la merde ça puait. Je n'étais pourtant pas encore mort sur le champ de bataille ! Il se prenait pour quoi, celui-là, je lui préférais Baloo de chez Walt Disney.

Et ce fut la première révélation, brûlante la révélation. À six ans bien tassés, j'expérimentais la souffrance humaine - et ce n'était qu'un début - en exposant les paumes de mes encore deux petites mains à la semelle chauffée à mille cinq cent watts d'un fer à repasser. Je reçus de la pommade et une gifle, ou l'inverse. Des larmes coulaient de mes yeux ébahis par tant de douleur. Je réfléchis deux secondes, réclamai une aspirine (l'ibuprofène, las, n'existait point en ces temps obscurs) et me dis, à part à moi, dans les cachots d'un puits sans fin au-dessus duquel je ne faisais pour l'instant que jeter un coup d'œil craintif : "Aïe, putain, ça mal !".

Ces prémices étant posées, je décidai de partir à la conquête du monde pour approfondir ma connaissance du « Aïe », on m'accorda de me farcir l'école à deux pâtés de maisons du palais trois pièces où l'on m'avait confiné entre le RTL petites ondes de Fabrice et Robert Chapatte le dimanche soir. On mangeait du sport en valises entières.

Fin limier, j'avais deviné que le monde se limitait à ça pour bien des gens et entrais en transe à chaque coup de téléphone (la Sainte-Valise), à chaque défaite de Saint-Étienne en coupe d'Europe : « Merde, tous des cons ! ». Ce fut la base joyeuse qui me servirait, plus tard, à me relever dans les mauvaises passes... mais bouc émissaire et chut cousus...

Ainsi, école et lycée constituèrent mon premier périple.

J'appris que le métier de professeur était en friche et que mes camarades en profitaient pour chahuter les plus faibles de nos enseignants. Je me calais au fond de la classe et ce fut la deuxième révélation : « Bof. Pourquoi pas, c'est marrant. »

Je ressentis encore de la joie dans l'observation de ces vieux vers de terre écrasés par quelques acnéiques en mal de reconnaissance et me sentis devenir le vautour qui ramassait les lambeaux. « Tous les cons étaient liés, putain ! »

Puis, vint la fac. Où je ne pris ni connaissance mais femmes, le début des Désirs.

Avec cinq de mes disciples, je stigmatisais mon corps chaque samedi dans le vomis et la vodka. Troisième révélation : « La tempérance, quelle connerie ! ».

N'acceptant pas ma folle persistance sur une voie, selon eux sans issue, mes cinq disciples s'enfuirent avec une pétasse dans un bras et le ventre arrondi de leur épouse dans l'autre. Ma déception fut totale... et la solitude qui s'ensuivit, amère.

« Quand vas-tu t'endormir, Boudiou !? »

Je sombrais dans l'intempérance. Et un jour une femme, alors que je délirais... m'apporta une transfusion de laid. Vrai, elle était vilaine. Je me vidais les biiip, guidé par mes désirs en ordre de bataille, je la biiip et la biiip biiiiiip sur la même couche des années durant, jusqu'à mon atterrissage sur le clic-clac. Le soleil brillait, lui aussi s'en tenait une bonne couche. « M'en

fous, c'est moi qui l'ai payé, le convertible, co...biip », lui rappelai-je. Le temps était venu de me vider... de ces lieux. J'avais pas tellement le choix, selon-Elle.

Fallait que je clôture mon jardin, parvenir à mon but ultime étant mon but ultime, logique.

J'entrai en administration comme on va emprunter un livre à la médiathèque ou comme on entre en poésie sur Internet le temps de tapoter du clavier lors de quelques ennuis passagers. Sauf que le passager dura plus de dix ans. Assis sous l'arbre de la fonction publique, je médiais sur le cas de l'Institution. Ça ne menait à rien.

La cible s'était déplacée ou j'avais bougé avant le tir, peu importe : Toujours rien compris... Quand.

Je m'endormis pleinement, serein, mais brusquement, hein ! Grâce à la base joyeuse découverte, gamin*. Mes expériences avaient fini par payer ! Je me fondis dans l'airain aux alentours de Pâques et en déduisis quelques Nobles Vérités afin d'atteindre L'Endormissement Suprême :

- I La merde, ça pue.

- II Tout est souffrance.

- III *Tous des cons.

- IV J'ai le remède.

- V Faire semblant de bosser pour ramener de la tune, baiser sa femme en la trompant.

- VI Psalmodier la Vérité III en toute circonstance.

- VII Penser qu'à sa gueule.

- VIII Se défoncer gentiment pour oublier les vérités allant de I à VIII. compris.

Depuis, j'ai toujours rien capté mais je vais bien. On m'appelle petit Boudiou puisque chacun s'appelle Boudiou en Loir et Cher et que je suis petit.

Récemment, je me suis aperçu autour de moi, en remontant une paupière en la tirant par un cil, que je n'avais rien découvert... Pire, dans « Ça m'intéresse », j'ai « lu »* qu'un idiot dans mon genre en était arrivé aux mêmes conclusions il y a des siècles, en Inde. Il en aurait même fait son métier, de sa connerie, et ça fonctionnerait toujours, son truc. Sans doute parce qu'il avait l'esprit plus synthétique, ses Vérités à lui se limitaient à quatre.

Putain, si j'étais né plus tôt, je serais célèbre, et la France aurait pu illuminer le Loir et Cher bien avant de révolutionner son monde. Et tout ça sans verser une goutte de sang, pour sûr.

Post Scrotum :

* déchiffré

PUM4L3LH et ME3K6KF3 *mercredi 19 mars 2008*

Rencontre statistique avortée à 9% près

Ma grand-mère surnommée mémé m'a spammé un mail marketing Femme Actuelle™

Elle s'inquiète pour la santé de mon attirail descendant

Il s'agissait plutôt

D'un attrape-couillons pour site de rencontres sponsorisé F.A™

Sérieux, pas comme Meetic™ qui arrache sa tune

Aux arracheurs de tunes Cofidis™ et Cie

Y'avait rien à la télé

J'ai cliqué sur la version certifiée free

De chez free

Serious thin' !

Une heure de tests psy behavioristes

Plus poussés que ceux

Les plus poussés subis par les flics

Comme quoi baiser - disons le -

Est plus compliqué que porter une arme

Résultat : Je suis génial, me chapeaute bas

Et cite :

« Vous faites forte impression sur les femmes qui savent apprécier votre équilibre entre raison (20%), sentiments (44%) et instinct (36%). Votre équilibre et votre pondération vous rendent immédiatement sympathique.

Conseils pour le choix de votre partenaire :

Idées, émotions et volonté sont en parfaite harmonie chez vous, ce qui vous procure sérénité et assurance dans la vie de tous les jours.

Ceux qui vous connaissent bien ont cependant compris que derrière cet équilibre apparent, c'est toujours votre coeur qui l'emporte.

Votre intuition et votre aptitude à pardonner vous donnent un avantage certain : vous avez plus de facilité que les autres à construire un couple harmonieux.

Nous vous conseillons donc de rester tel que vous êtes.

Votre personnalité équilibrée vous permet de vous entendre avec presque tous les types de caractère.»

Sont forts les cons ou sont nés vers Pluton !

Oui c'est bien moi, cette balance équilibrée sur un fil qui retourne sa veste souillée

Toujours du bon côté tel que j'y suis pas

Le bien bon caméléon

Restait une caillasse...

Pour consulter le test en détail, dame technique a réclamé 79€

J'ai préféré rester l'esprit gras d'illusions

Préservant ma caillasse

On m'affubla d'un nom cool : PUM4L3LH

Rutilant comme une vraie plaque de Jaguar

À ma disposition 1598 tigresses immatriculées, classées, correspondaient

Fortement à mon profil psychotechnique

Le fantasme du harem, bordel !

Je réprimais difficilement un silencieux

D'enquête satisfaite avant de

Pshit shit une pression Breeze™

Dans la pièce-témoin de mes plaisirs

D'âne.

Chaud bouillant (côté cérébral) même si refroidi (niveau tunes)

Je clique sur ME3K6KF3 (elle a un F3, c'est sûr !)

— Déesse aux 91% d'affinités avec mon PUM4L3LH —

Chiotte ! La princesse est sous ©

« Raquez 39€ pour tout »

Contact.

Comme chez Meetic™, où ça baise facile

— une fois sur trois, étude SAPRESS™ —

Pas pour rien que Femme Actuelle™ les sponsorisent

Pas.

Me-suis-je de rage soulagé devant un film de boules ?

Non, ces conneries m'avaient crevé

J'ai allumé la télé en avalant un verre d'eau

Rempli de cachets génériques.

TULIPE (vous n'êtes qu'un fils, mon père)

mercredi 5 septembre 2007

Depuis que mon ex est partie

Y'a deux ans

Je la prends pour ma femme

Y'a maldonne.

Et depuis qu'elle est mère

Y'a deux s'maines...

J'ai les yeux du bébé

Qu'on a bouffé comme gouda

Y'a quatre ans.

Me vient des envies d'opérations « Desert Storm »

De pays qui s'engouffrent, bas comme neige

Avec moi moi mouaaa qui file et qui t'renfile.

Ouais. Toute excuse est bonne dans ces états sans filets, « bonne mère »

Toutes !

Afin de m'éviter l'irréalité du dauphin dans sa boite

À thon.

Tu m'vois drôle, hein

Sale con.

Confession d'un ange (Mon cher petit journal)

Mon cher petit journal,

Depuis que je ne t'ai jamais ouvert, il y en a des événements à te raconter. Mon microcosme est tout chamboulé. Enfin, petite poule de papelard, j'voudrais pas te recroqueviller les feuilles d'une méchante angoisse... J'en ai trop sur mon coeur d'automne (lâchée sur le bitume dur et rapeux et goudronneux).

A cet effet, et sans entrer dans les détails de l'année écoulée qui te noircirait ta petite âme agrafée, blanche comme neige nonobstant les résidus de nicotine que tu as bien dû te prendre dans la tronche depuis... ah depuis que j'aurais pu t'ouvrir pour y jeter la mienne, (...)

(Incomplet... impossible de récupérer la suite...)

Et qu'on m'apporte des oranges *mardi 18 septembre 2007*

Cher petit journal,

C'est une des premières fois que je t'écris façon p'tite pisseuse
amoureuse pleine de bonne volonté !

Prête à sucer une banane au Maroilles... Oué !

Ok,

Je suis petit et c'est pas ma première pleurnicherie-tentative...

Car au clavier, au stylo

J'ai toujours grossièrement trafiqué mes doses

De larmes, de larmes ouin ouin

Seulement, je pisse pas avant d'avoir éclusé

Mes deux litres de bibine

Et je ne suis amoureux d'aucun Être !

Ha ha ! Hin hin... Hein...

Oué,

Les chiottes sont payantes...

J'achète mon droit de chier dans ce rade

C'est moins cher qu'un PV

On risque pas la chenchure

Qu'on risque plus, si, non ?

Oué,

J'ai rendu tant de bile sur mes phrases de cuvettes... (superbe)

Laisse-toi t'aimer, rien qu'une journée !

La seringue chante dans mes veines

Un tube de plusieurs années !

« C'est la même chanson ! »

Puis, le trou : c'est bouché

Y'a deux sortes de cons

Faut bien le reconnaître :

Ceux qui donnent dans l'écologie

Ceux qui rendent leur égocentrisme

Il a plu un bout de temps

Je veux prendre un café

La machine me bouffe une pièce

Il manque 35 cents

Vais-je donc sortir d'ici avant mes 35 cents ?

Qui osera voler...

Et qu'on m'apporte des oranges

Une seule, ça suffira.

18/02/2008 - Les mots inutiles (p.180) 18/02/08

On m'avait filé de bonnes idées entre les lignes j'ai pas su prendre. C'est où qu'on va quand je me posais la question à côté. Trop aimé, pas assez frappé, je me suis inventé une lecture de l'existence assez perverse assez jeune. J'étais né dans la rue des montagnes étrangères. Oua ! Oua ! Le mur du clebs tombe à pic dans la bouche de Daniela. Maintenant que je ne suis plus personne - excusez le raccourci - qu'importe l'impasse... Si ce n'était pas si lourd... Il est indispensable pour le bien de l'humanité, mon style de nain sur le web ou mieux : sur catiminipapierclasse...

Ha les mers ! comme disait Prévert. C'est comme l'Art comme dit standard.

Ca fond comme neige au soleil.

Le concessionnaire *dimanche 24 février 2008*

inspiré par un texte de kelig trouvé sur le blog celtic

à force de batailles sans

de combats pacotilles

au prix de laisser-allers

- pansements du petit mensonge -

je lui ai vite lâché ma vie

à ce M. Honte

il l'a prise au vol en gourmet

la déguste encore

souriant de mes sourires

morts. entre-deux-mers

et crustacés

manèges cabriolets

de musée souvenirs

sans regrets ?

la belle affaire... !

Une chanson dans la foule (2006)

Jamais voulu être un artiste, moi

Qui ne suis rien qu'un fétu de peurs

Un passager de l'intranquillité

Parmi la foule des amitiés

Des amours des fureurs de la vie

Je souhaiterais juste être une chanson

Un air UTILE pour asphyxiés

Un mouvement sur vos larmes

Etre un homme parmi les hommes ?

Non. Acceptez que je fredonne

Sur vos peines, joies et sourires

Ma balade de personne.

Refus *22 juin 00 7*

c'est un refus
qui coure au long des vies bâclées
une fermeture VIVACE
d'allure ouverte
et des sourires
et des regards
plein d'bulles
accoudés au trapèze
c'est un refus
je le refuse :
je ne peux qu'être triste à muuriir
de me savoir
dénudé d'amuuuur.

Suicide blond *22 juin 00 7*

Cette nuit c'est la fête, la fête au fou crevé
Je marche dans la rue
Couché dans chambres à bars
Les pressions tolérables et mes couettes
Suicide blond
Voilà une blague de blond
Les pressions tolérables et mes couettes
Suicide blond

Overjoyed

après le moi de juillet, le moi d'août. à chaque mois suffit son moi. les masques, comme des feuilles, continuent de tomber de mon grand moi.

dans le parc ce midi il n'y avait personne. quelques arbres s'agitaient au passage d'un vent mou. et le silence des grandes vacances, quand la ville dort à l'ombre des plages, neutralisait la chaleur des rayons du soleil.

un petit train fantôme voyage au coeur de l'été décapité. sans arrêt sans arrêt sans arrêt.

Rocket love

puis la nuit, ce puits de réverbères. bruit de *moteur*. une voiture file vers l'aube, solo de guitare traversant la saison étoilée. je pense aux souffles doux dans l'habitacle, en route pour le voyage intime des peaux qui tombent des corps, robes et pantalons de chairs abandonnés aux portes du sex motel. des mains serrées sur le levier de vitesses, sourires murmurés, les regards scintillent encore chacun de leur côté. si je sortais pour du stop ?

In your head (zombie)

je marche dans les rues, piétonnes, à travers la vitrine au reflet de passants. je marche en pédalant et même dans les bus, je marche sur des pas qui ne sont pas les miens. qui ne sont pas les vôtres. qui ne sont pas des nôtres. je marche minéral plus du tout animal, animal animal. je frappe comme une pierre à la porte du souvenir d'un total désarroi.

Sounds like a memory

mais qu'as-tu ma mémoire
mais qu'as-tu mon aimant
mais qu'as-tu mon pêché
un cactus, un boulet
à l'ombre du canyon
repose un vieil indien
soulever l'horizon.

Molaire Urbaine *27 mi 007*

Il était une fois une vitre brisée par un coup de vent d'été.

Un double vitrage ! Non, pas de mistral, nous sommes en grande banlieue près de Paris, une ville qui ne perd pas ses dents, que l'on couronne. Non, pas comme à Shangai. Y'a du terrain, pas de hauteur...oui, fait peur, the ground rillettes. Même à Shangai l'ascension prend des allures de pollution. Rassurons : ogre du ciel, nous pieds sur terre.

La vitre a été scotchée par économie latérale. Je vous préviendrai dans trois mois quand elle fêtera dans cet état un an.

On débouchera les campagnes.

Petit puits sans fond fond fond

Aujourd'hui a été ajourné

Comme tous les jours

Que j'écrase

Au fond

Sur mon teint cafard.

FUITE gAGa mAJeUr

Une aube de bateau mouche

J'embarque sur la scène

Carillon de soleils

Fissa : silences de lune

A pile ou face sur le terrain

Je fuis les minuteriers, mon pote

Comme mon lave linge

En rade

Inondant la cuisine

D'un mazout qui sent bon "Tu veux vivre ? "

Allez, rendors-moi

La fuite

La fugue

En si minus

Breve de brouillard

Samedi dix heures

A la brasserie du marché

Mon esprit cuve sa nuit

« Ca caille ! » fait un type

« Mais non c'est revigorant ! »

Je dis. Le soleil brillait haut. Belle matinée d'hiver

« Raconte ça aux gens qui pioncent dehors ! »

J'ai siroté mon calva cul-sec. Pour éviter de rougir.

Sécher la réflexion.

L'ami barman

- J'te donne un verre ?

- Verse moi une larme !

Rouleuse

Je pense à ma vie comme à du tabac compressé dans les nouvelles rouleuses flashy OCB...
c'est réellement que j'ai rien d'autre à foutre.

Fastueur

tout est superficiel

rapides, nos tentatives

cautériser le mal des profondeurs

échanges, mots

élans de coeur

hamburgers on emporte

tromper la faim

Le mot assis 05-04-2007

Il y a toujours un mot qui vous rappelle...

J'ai viré d'un coup de pied un mot assis sur mon crâne depuis six heures– qu'on me donne un synonyme de crâne qui marque le bétail des esprits au fer rouge – Il portait un message soi-disant.

« Sers-moi un verre d'air » il a fait. Il aurait pas sorti un sou de son porte sens bourré de faux billets : boursoufflé de vérités chapardées son larfeuille en peau de crotale ! Je le savais. J'ai posé son air sous le bock d'un Kleenex. L'horloge Mickey indiquait vingt heures. Me suis pas préoccupé des tenants abrutissants. Si on fout pas le boxon dans mon rade, j'accepte d'installer l'incongru au comptoir et file un jeton pour qu'il pisse l'absurde aux chiottes.

Le temps passe, torchons pressions, vaisselle, pressons ! Espresso ! Mes gestes se mâchonnent comme mes paroles, visez : « Adieu à tout à l'heure ; Salut n'y reviens pas ». On me la fait pas, je connais mon boulot autant que mes clients. Psy, j'aurais pu faire. Patron de bar c'est moins lancinant quand on regagne sa piaule pleine de marmaille, je pensais.

Six heures, ça suffit. Un signe du mot crânien assis... « Une tasse de café vide, chef ! » annonçant la couleur. Il ne la viderait que si je lui payais l'addition. Sinon fallait compter sur lui pour rester après fermeture. Me suis pas planté, j'ai encore pensé mi-figue mi-raison. Oh, je vais arrêter de penser, j'ai décidé... après avoir filé un coup de pied au cul d'un mot dont j'ai oublié la définition, tout le monde dehors!

J'ai baissé le rideau de fer sine die.

Seul au Dax 05-04-2007

A Fabien Giuliani.

Ha! part ça
Hier Beethoven jouait
Au bistrot Dax
Boulevard Vaugirard

Il tenait son génie
En bandoulière
Sur les cordes scotchées
D'une déglingue

Ampli saturé
Goudrons dans ses voix
Le nerf Beethoven!

Amarrés au zinc
Les zodiacs débiles
Se noyaient dans une flaque
De Ricard

C'était pendant la pause
Du groupe. Qu'il l'a balancée par terre
Sa chanson de solo

Beethoven
Son génie au carreau
Aveuglée l'expression

Sordide l'indifférence, hein !
Foot ras les casquettes
Royaume de la connerie
Blindée
Sifflets
Aux chiottes!

L'artiste!

Martelait ses pavés
Paroles au sud du vertigo
Style ruelle poésie

- Une femme sautait
A l'étage de sa mort -

Rarement entendu
Si... SPLATCH!

Magnifiques, veines gonflées
Et les tempes et les coups

Sans pleurs
Sans gains

Victoire vaine
Saignante

Vu Beethoven paumé
Dans l'antre des têtes de cons

Demain Fabien
Demain

Quand tout ira mal
Comme l'affichent
Les pub dans le métro.

Rosa de sans vie 05/04/07

Elle traînait de bar en bar en buvant des fantômes...

Elle s'appelait Rosa.

Sa vie était une épine plantée dans le décor. On pouvait voir l'épine de Rosa pousser sur la tige des troquets du quartier.

Je passais n'importe où dans la journée, elle y était : Café du marché, Marina, au Zénith aussi - non pas pour chanter, rien en elle ne semblait capable d'un chant : elle causait dans le vide. Piquée sur une chaise, comme on dirait vissée, imposant son concert creux aux inconnus de tous les jours, ceux qu'on connaît sans connaître.

Rosa regagnait ses pénates une fois la nuit levée – Où ça ? J'ai pas cherché. Elle, Rosa, elle se couchait avec le jour, avec les fleurs.

Je pense à une couronne éveillée au-dessus du lit, la couverture en lycra jaune étouffe des sanglots comme des pétales flétris qui se retournent dans leur pot d'insomnie. C'est qu'elle avait sous les yeux des cernes gonflées comme des bouées, Rosa.

Pour la Ville Nouvelle *12-12-2007*

C'est une ville bizarre
Où l'esprit s'use entre les gouttes

Même la pluie sent le neuf
La voiture dernier cri
Le Virgin
Le Carrefour

Tant que tu marches debout
Parfaitement déprimé
Dans l'illusion de la grande
Plane surface ; et le déni du gouffre

La Ville restera Nouvelle
La ville d'entre les gouttes
Où tout est prêt-à-vivre
Si tu retrouves ta taille

C'est une ville bizarre
A dimension humaine
Un peu style quatrième

Et c'est là, oui c'est là
Que je rentre mes neuf vies
Dans une boîte de ronrons
Sans date de péremption

Non je ne me plains pas
J'ai pris l'habitude d'être
L'espace
Qui pleut entre les gouttes.

FA 7 D'UN MAN IN SQY WEST 14-12-2006

- 1/ Lahou le marocain
- 2/ Lahou coeur de ch'ti
- 3/ Fais comme tu veux mon frère

Lahou le marocain

Nos embrouilles, nos coups de singes profiteurs... loin, loin...

Il faisait mal aux yeux, mon Lahou.

L'interphone idem. Facteur m'apportant une farce recommandée du taf ? Fin de contrat ? La merde.

Ce n'était que Lahou zz zz... 11h du mat: pas son heure.

« Tu peux descendre ? »

C'était bien lui, sa tête de nuits blanches, barbe brune aux deux jours drus.

Descendu mon biclou, « Biker man », il a sourit. Il faisait mal aux yeux mon Lahou, c'était un jour sans substitut. Un jour d'ami.

Paraît que les rues propres sont rares de toi qu'on aime, mon Lahou.

Tu prends soin de toi tel l'errant, on était frères de ça. Deux ans sans se parler pour vrai. 11h du mat : pas ton heure.

Un jour franc comme une année s'écoule, tu m'expliqueras pourquoi t'es resté marocain quand ta fratrie est devenue française. Tu me feras mal aux yeux tant que tu voudras. Tant que tu voudras.

Devant un thé et des Camels.

Lahou coeur de ch'ti

Inside that!

Embarquez, Noctilien, 2h du mat. arrêt SQY WEST!

Le bus file, vous galopez derrière en braillant "STOP!"

Chauffeur aux pupilles de la passion, odeur d'herbe tondu. Lahou le laissez-passer, la carte orange humaine. Il «*Wesh wesh!*» aux fracassés. 1h de piste pour Montparnasse ; on chine un bar qui vive, ici ça barricade à 2h pile. On veut broder la belle ducasse.

TGV pour Béthune à 8h. *J'ai peur du Nord*. Ca tourne ça tourne, on a le véhicule facile entre les sièges, doubles feuilles, sale rhum Coca dans une bouteille de Fanta orange. On trempe nos lèvres, *ramdoulila*, relâche gentille à la bibine puis on pionce fort. Un gros rap temporise nos rêves lourds.

Réveil à Montparnasse : nos gueules de chiffons ne passent pas l'entrée. Pincer ailleurs, un autre quartier, plus bas vers le fond grouillant de Paris la nuit. Gare de l'Est, troquets du diable. Loin! Carburant! Une bande d'azimûtés traîne, rasades et lattes choppées fissa, courir sous les insultes.

Gare de l'Est, troquet sans nom, bières à la gerbe, gueules de fous aux paroles folles. RDV des réchappés de Sainte-Anne. Misère nuitarde. Patron bourré, biture à l'œil. À refroidir la pire des murges ce spectacle qui est... une vie. À ne plus regrette la sienne. Chagrins, Lahou et moi, traînant vers Gare du Nord.

«C'est important tes grands-parents, faut que t'assures, vas-y, ma gueule.» lâché dans un boucan de camion-benne.

Café des Ch'tis: tartines au Vieux Lille.. Je te dois bien ça mon vieux Lahou. Goûte mon pays! Embrassades. Un peu d'humain, enfin. Cognacs au buffet. L'angoisse tu connais bien. « T'es fou ! ». Percé de trouille, oui. Jusque sur le quai tu m'as collé. Embrassades encore. Foutue bistouille!

T'as été grand, mon Lahou cœur de ch'ti. J'aurais esquivé le TGV sans toi.

Familles.

Fais comme tu veux mon frère

À Lahou l'artiste

Arrête de faire ce que je dis ou l'inverse

n'abandonne pas

mais oublie-moi

tel que je suis

personne n'est coupable

Don't shoot the sheriff

Cet indomptable besoin d'expression

carénant tes doigts en une seconde peau

et que tu représentes. Maintenant

suis ton riff, mon frère

Joue bien

Texte tiré de L'impasse aux visages – © Éditions ALBA 2005

This is zee end brotha sista 05/04/07

Simple love

Un bruit de porte ouverte puis refermée sans mettre la langue dans la serrure ni larmes dans le Judas. Je matais la météo des plages sur LCI. Le cours de la plage est trop cher, j'ai pensé, enchaînant sur celui du CAC 40 sans rien y baiser. Elle, elle était calée vers l'exit. Avec sa valise à roulettes garée dans le hall d'entrée plutôt frais.

Hier soir il y avait une araignée accrochée à la lune. J'ai remarqué par la fenêtre du salon sur mon canapé cassé. Je ronflais trop fort pour son petit cul refusé cette fois depuis qu'elle me l'offrait à tout va : un petit oeil d'orgueil à gober. J'ai mis le mp3.

Un poids de galet s'est barré de mon bide par le balcon quand j'ai remis le verrou. C'est bon d'être seul, non ?

A Gauchin le Gal (62) un gros galet bien lisse trône sur la place du village. On raconte qu'au Moyen-Âge les femmes adultères se le traînaient par la cheville en guise de punition salée ; errantes les vilaines sous les sarcasmes des villageois et la honte du mari bien planquée derrière la forge ? Elle ne m'avait pas trompé. On s'était trompés de personne, ça arrive.

Un amour qui finit bien après un tour d'apparat sur lui-même ; clair, simple, net comme un coup d'aile de papillon sur le papier de l'air :

- Ben j'm'en vais...

- Ok.

Elle aurait pu dire, je vais à la piscine à toute... J'aurais dit Ok pareil. C'est plutôt cool, j'ai commencé à persifler. Le galet a vite réintégré mon bide. Comme quoi...

Les trois petites bouteilles *(version mars 2008)*

Pshit Pshit Pshit, comme disait El Chi

Tant d'aujourd'hui s'accrochent au train-train.

Vapeur électricité sustentation bientôt les hommes voleront sous terre satellites processeurs au centre des volcans.

Cette litanie de conneries s'interrompt...

C'est aujourd'hui vers dix huit heures. Hiver noir.

J'antivole mon vélo à la rampe d'acier d'un escalier hélice

Et l'histoire ouvre le cadenas...

Sur la marche accolée au barreau : Trois petites bouteilles de Pelforth d'un beau verre marron. Vides. Disposées avec soin après une paire de bonnes bascules.

L'ouvrier qui a travaillé ça tient de l'artiste...

Trois poupées de bière sans âme, agencées minutieusement sur l'espace intime d'une mince marche en ciment devenu moussu, trois petites poupées russes rigoureusement semblables et si bien représentées que je me suis mis en tête qu'on touchait là... à... à la la Perfection !

Je me surprends à observer longuement le triptyque : L'artiste est un obsessionnel du néant décoratif, un clochard inventif, spadassin entarteur de seconde zone pour tarés dans mon genre...

Ho trois petits cœurs morts !

Une phrase de chanson me revient : " Malgré tout l'amour que tu me donnes, tu n'en feras jamais assez, car c'est l'alcool lui qui me donne, les plus beaux rêves que je fais. "

Chanson pourrie, on la retient.

L'amour de ces petites bouteilles...

Il n'a pas fini de m'aimer.

À quand le mariage ?

Mon foie, je tiens à ma foi

Mais les gouttes d'eau ne tombent pas d'un ciel étoilé comme un mur lézardé.

Et je pédale loin désormais... Car j'ai fui...

De partout !

C'est bien simple.

Ta guerre ! 25 mars 2008

A force de silence, fermer les volets parfois m'est impossible : ils s'ouvrent d'eux-mêmes en grinçant, se rayant.

Peut-être je veux juste
Y croire

C'est marqué où
Quand on y croit ?

Ca nous dépasse ?

C'est évident comme ça ?

Peut-être je peux juste
Pas y croire

Ca fusille où
Quand on peut pas
Y croire ?

Dans ta peau
Fond de tes tripes
Sur ta face
Ta misère
Ta rage de moineau
Brailleur

Partout où
Corps & esprit
Se font ta guerre

Un molosse aboie
Dehors
A l'instant même
Où se ponctue cette
Phrase de demie-lune.

JOUET 08/04/2008

Fanta orange

Ma bite est un jouet comme tous les jouets
Mes camarades femelles
De l'école maternelle m'ont excité, bande de pirates
Et par la grâce cela continuait
Tous mes âges de salaud avaient leurs garces
Pour satisfaire l'outil
Je me suis plus tard pendu car il était
Un peu court jeune femme.

Perdu d'amour 08/04/2008

Amour dans la rue
Précise d'une ville
Amour enlacé toi et moi
Amour souvenir
Gomme d'abandon
Et des bonbons
De larmes
Dans l'enterrement des âmes

Lucide... 30/04/2008

Moins que zéro

Ses yeux étaient le tonnerre du ciel bleu
et le reste plein d'éclairages

Alors il a plu

plu

plu

A l'intérieur de lui

Comme un rodéo mousson

Mais les bêtes sont mortes

mortes de rages.

Le soldat inconnu, sa flamme

Il en avait sa claque.

Ce fumier a tué deux êtres sans devenir

Ni l'un ni l'autre

Il ne donna pas l'hommage du suicide

Ni lui.

Compte tenu 30/04/2008

moins que zéro (dans la série)

Compte tenu de ce qu'il en savait le mec était plus salaud qu'elle n'était garce. Ça ne lui sauvera pas la vie mais lui épargnera la torture que l'autre idiot subira. Puis il a regardé des connards évoluer à la télé à propos de l'influence des jeux vidéo violents sur des esprits innocents.

BOMBARDE

Je me suis passé aux dés
Né dans l'empreinte du désert, sans ombre je fuis le six

Comme ça
Comme la lune
Crie une longue maladie

Une tonne de sel presse sur mes os
Lourde, ma vie flanche au pieu
Du bâti, du cochon, du vrai
Jamais la cochonnerie n'est pure
Pourcentage de cachotteries ; strates des jours, le sang maudire
La loi
D'émoi moellée

Elle est bombardée ma vie
Dans les souterrains, une bête s'invente
Un scorpion albinos
Hiroshima avalé, mes veines piquent et coulent dans la flaque où personne
Ou presque
Ou beaucoup pataugent

Cette folie est la notre

Sans bruit mes gènes dégénèrent
Mes familles mordent la poussière
Les nôtres
Hommes près, les hommes sont fous, les je t'aime, à la trappe
Vous qui écoutez
Sentez !
C'est maudit en rien. Ce n'est pas de la poésie, même pas ma peau
C'est ce que je perds

Mille temps allègent les serpentins, les carnivals, puis des rimailles
Enserrent nos rôles ;
Et les paroles
Cristallines d'anodines électriques

Chiotte !

A chier.

On se rencontre, là on sait :

Le vrai se tait

Je ne veux pas autre chose que de la simple vie, la vraie

Persister serait mourir ?

J'en ris !

Mal dit ! Mauvais, étouffé, mal agencé !

Chaînes, je m'enchaîne, maudis les biens, les torrents de villes

Tourbe de la terre d' Ecosse

Un grand oubli de moi

Du lieu

J'espère en électron libre

Listen ! Je n'écris pas, je cause

A travers l'heure mai 2002

Solitude solaire et souveraine.

Silence, un monticule songe.

Là, entre terre et mer, ma mémoire s'échange contre un air à peine

Accepter de mener le défi jusqu'à l'attente

Laisser la source des résines en pleurs

Comment sortir la crainte de ces mines lasses ?

Ici les pierres bouffent le soleil, et l'homme chipe aux éboulis des réponses à sa soif.

Arpenteur, j'avance vers mon ombre creuse. Unique chemin de loi.

La main qui nous retient est toujours derrière nous.

A venir.

Le silence même est habitable.

Là, dans les limites avides du temps, où l'écorce se combine une étrange apparence, prisonnier de noirceurs, je cherche les instances de parme où je pourrai témoigner de la beauté d'une figue mûre fendue avec les doigts fous du désir.

Insaisissable, insaisi, le silence palpite près du belvédère.

Rien n'est issu encore comme le vent cherche des ailes à son souffle.

Que sait-on des rivières rouges souterraines ?

Que sait-on de ce qu'on porte ?

S'il y a une chance pour le silence, c'est dans le fatras de l'heure.

Mais faudra-t-il s'agenouiller devant l'aride et, les yeux intimement fermés sur la nuit, prier ?

La chaleur dévore mon corps.

Le sel épaissit mon sang.

Avec persévérance.

Le soleil consume cette chair désormais sans révolte.

Tous mes vœux sont pour la cendre.

Pas vu pas pris

Nul dauphin, nul chant d'enfant
Jamais plus comme avant
Pas dormi au paradis blanc
Loupé la dernière lessive
Par manque d'assouplissant
Malheureusement ?
Heureusement ?
Ne saurai pas
Mon chat espionne la rue
Par la fenêtre
Une caresse me mordille
C'est pas le paradis
C'est genre ce qu'on appelle
La vie
C'est très court, ça fait trois lettres
Immenses, mystérieuses
Je suis là dans ce mot
Un mot!

*

Quand tout va de traviole
Sous un sort soleil dur
Que les forces crapules
Se liguent
Pour t'apprendre l'abandon
La mort pourrie et lente

Resserre tes boulons, l'ami
Et marche sans t'arrêter

Ignore les sarcasmes
De hasard rencontrés
- un mec te fume
Pour un bâtonnet merdique
Te traîne comme un bâtard
Dans la comptine de haine
Commune aux caniveaux -

Toi qui n'a rien de plus que rien
Bout d'incandescence
Un thorax dans le coeur
Ignore l'indifférence

Et marche
Marche avec tes pas

Ignore ça,
Ignore tout de ça

Poursuis ce que tu cherches
Sans relâche
Tu trouveras

Marche avec tes pas
Seuls aptes à lever l'aube
De tes chers jours fous, un peu

Tendres les rayons du doux fou
Meubles de saison libre

Marche avec tes pas
Ne t'arrête pour rien

Les chiens d'arrêt
A l'affût
Des lacets las
Son prêts à te bouffer

Et tu ne serais plus rien
Un reste de festin
Dans l'estomac des crocs
Des chiens de leur espèce

Marche avec tes pas
Même si c'est de traviole
Marche avec tes pas.

*

Vieux cycle sans dope

"Y'a des fois, tu connais, j'aimerais lâcher m'en aller" la phrase grinçante comme l'archer du violon au bal des vieux revenus de tout sans quitter leur banquette de veaux. Me jaunissait. Où étais-je au juste ? Au milieu de ma vie, pas tout à fait selon les statistiques. Le pas tout à fait élastique, j'avais parfois sauté du haut de ponts sans nom.

Au milieu. Bien-sûr coule une rivière, dans laquelle nous pêchons tous avec plus ou moins d'adresse. Doux lot commun à la peau de pêche publique. Hollywood a de ces images... Moi, j'étais au milieu de ma vie élastique. Piéton mélangeant les métaphores sans mon GPS perdu sur une rive : on dit trottoir par chez nous les citadins. Bloqué au milieu d'une place. Celle de l'étoile. Quelle branche emprunter ? Je l'aurais rendue, juré ! Masse de véhicules filant sur les pavés, caoutchouc des pneumatiques crissés. "Les pneus ça se regonfle, bande d'abrutis!", j'ai pensé. Remarque déplacée pour un type à plat aplati à plat ventre ventre à terre. Ver de terre, poterie rare & fine valant bien des porcelaines de Chine. Ver à soie. Ver de moi. Oh c'est infini les mots, ils endossent tous les maux de la terre, ceux qu'on prend à notre compte, poutre dans l'oeil. Poudre aux yeux les mots. Masques tombant bien bas, jusqu'aux pieds pas lavés. L'hygiène des mots. Important, ça. La puanteur en société est bien sentie. On ne dit rien, on s'éloigne du malotru. Ca se récurer les mots, jusqu'à la corne. Et les ongles, les ongles des mots : à couper ras une fois la semaine comme un gazon bien entretenu. L'heure vient de retirer ses chaussettes, sous le soleil, pas un coin d'obscurité et nous voilà bien ! Découverts, sales couteaux, fourchettes & moisissure, cuillères balayette à maïzena. Découverts ; imposteurs : Solitude mot de tous les mots. Bah, tout ça ne veut rien dire. Alors je l'écris. Pour pas devenir dingue. En vérité.

Donc...

Lavez, lavez vos mots même les plus gros. Plus c'est gros moins c'est fin. Mais ce n'est pas la fin ! Je découvre au milieu de l'étoile, une flamme. Mon corps de terre se rebelle, la terre ça brûle pas. On est en guerre ? Non. Alors je m'agenouille sur cette flamme d'une taille moyenne. Elle ne crépite pas. Reste inconnue, silencieuse. Pourtant je commence à crâmer aussi sûrement qu'une gueule de bois.

Je repasse au passé, ou je passe au repassé. Ne vous inquiétez pas, je savais ce que je fais quand je suis aux fers. J'avais attrapé un coup de flamme sur la tronche. C'est là que j'ai remarqué : PASSAGE SOUTERRAIN. Trop simple ! Je ne regrettais pas la perte de mon GPS piétonnier, non, tant qu'il y aura des flammes sur cette terre, il y aura des panneaux. Voilà ce que je me disais en pénétrant le tunnel comme une vierge profonde, moi verge surdressée, libérée du quartier de haute sécurité de Bois d'Arcy après 5 ans et des années. Quelques pas et pour sûr je me serais retrouvé au bout d'une branche d'étoile, éjaculant dans une rue, sur un trottoir. Dans mon élément.

Non.

Vous voyez la photo qui débute cette espèce d'histoire ? Voilà l'endroit où j'ai retrouvé la lumière. Tout était noir, tout était blanc. Lumineux. Mais. Un vieux vélo semblait m'attendre depuis que je m'attendais.

"Chaque jour on m'demande comment j'vis, j'dis que j'vis sur l'amour et qu'j'espère de vivre vieux" j'ai chanté.

Jamais j'ai su chanter.



Et c'est dans la terre que la vie prend racine
La vie plus forte que tout
Et c'est par la terre que la vie *surgit* doucement
Chaque nuit de soleil ne l'abattra pas
Et c'est parmi caillasses et duretés
Qu'elle apprend patiemment
Avec ce qui est

Ce n'est que la terre qui donne vie à la vie
Je ne me rendais plus compte
J'avais presque oublié
Que j'étais vivant
Que j'étais d'ici

(sur le blog Bleu Indigo de Mireille DISDERO, janvier 2008)

Max la tactique

Ce soir, Max à un 'blème primordial. How to doux pour se débarrasser une nuit de son Emilie ? Bien jolie, mais excessivement rabâchée sur des ressorts couinant. Trop de sans-dessous, de ci, sans plus de ciboulette-quéquette.

Pas mal de : " Plus fort Max ! " ; " Encore Max ! " ; " Han !Han ! Maxou, c'est doux mon chouchou... "

Y'en a marre du disque rayé. Il en veut une autre. Just for night, Mortimer nightmare ! Vite fait, bien mise. Une tique Tac O Tac qui lui gratouillerait les couilles. Surtout, pas d'ennuis avec sa poupée rustine. Pas de crise pour un coup de latex. L'est du genre prévenant le Max. Coule fripouille ! Les amours usagées sont fait pour resservir... comme le kleenex au fond d'une poche quand on a plus de mouchoir, ouais.

Max a débarqué au Touquet's Parisse Beach à bord d'une Nissan 16 soupes d'occas. 2 semaines plus tôt, la Clio sport de m'man a rendu l'âme sur les bosses mortelles d'un circuit moto. Bondir sur les mottes des 2 roues à 1 plombe, c'est pas l'pie pour une 4 pattes pilotée par un 3 grammes : no projecteurs, no spectateurs. Clap, clap, clap... ZIIP !

" T'es un cas fiston, un kamikaze ! On va t'caser avec une Jap qui rugira comme une panthère quand tu presseras ses pédales sensibles. ", dixit le vieux du Max.

Il est cool le vieux du Max, cool avec le gang du fils. Sa préférence va aux minettes qui traînent avec. L'homme vit sa période " dément de la midinette ".

" Je ne suis qu'un homme Maxime... M'en veux pas pour Sophie. "

Tirade articulée à minuit des loups-garous autour d'une table avec le gang. Des Davidoff import from Cuba, des bourbons bien vieillis, et une chanson de Brel qui tourne sur la platine. Poker. Poker menteur ? Max a sorti son joker :

" Pas grave pa' ! Je me suis envoyé Evelyne... "

Grasse rigolade autour de la table, après un vol de mouche et un " Ne me quitte pas " braillé derrière. Coup de bluff le joker du Max ? Pas sûr. Il remporta la mise cette nuit des loups-garous. What a joke ! Les 2 font la paire au fond des slips. Tel père, tel fils.

La Nissan glisse au pas sur le macadam, rue St-Jean. Quelques huilées de cardan fêlé tracent son entrée dans les lieux. Sale petit Poucet risque d'être serré. Max appuie sur la pédale. Fait pas bon traîner en caisse cabossée sur la rue St-Jean : les parigottes préfèrent les porsches, la maréchaussée aussi. Au Touquet's, plein de parigots têtes de rien, parigottes têtes de chiennes, passent des week-end pluvieux dans des villas gardées, cossues mais sans piscines. Mieux que le kitsch à Deauville, moins bêcheuses les p'tites femmes de la capitale. Mais une Nissan pourrave, faut pas non plus pousser Max dans les 5000 tours. Ok, cocottes ?

La 16 soupes n'est pas une monoplace. Dave sort le premier en déglissant sa carcasse juste dégrossie. Puis le lézard du week-end s'extrait, légère, de la carlingue du bobide. Pas eu moyen de lui faire gober la couleuvre à l'Emilie :

" Tu vas t'faire chier, c'est du sérieux ! On va causer politique avec les gars du parti républicain... "

Pas eu moyen.

" Ah bon, la soirée civique est annulée ? Zarbi, comme c'est bizarre... On remplace ça par quoi les gars ? "

Max n'est pas du style à démonter ses plans foireux pour une Emilie-colle. A cheval pour le Touquet's ! Pas de quoi se taper un coup de calgon, la solution est au fond d'un verre. La veille, autour d'une Loburg au pub Sherlock, les Jéo-Trouvetouts en caleçons courts avaient trouvé. Tandis qu'Emilie rehaussait les couleurs de son caméléon au petit coin, Max avait eureka poussé. Et Dave d'opiner au chef. La distribution des rôles dans la B.A.C production était scellée.

" C'est beau une mer le jour, ma chérie. "

Elle se sentait bien dans les bras forts de son premier homme sur la promenade des Ch'tis. Un zest de poésie des B.A.C à sable, souvenir d'Oral à rire. Un regard couleur bleu d'encre turquoise comme il sait le rendre doux, doublé, triché. Une rafale de vent qui cingle les visages et ondule les crinières, un ressac qui gémit sur le sable, un baiser dans le cou. Elle s'y croirait et se met à flotter dans un scénar' série B drôlement-tique.

" Les temps changent plus vite qu'on imagine... "

Et toc. Sa voix de p'tite femme improvise l'intro d'un blues. Pas si dupe la chouquette. Ping, ping, ping... Et les gouttes de pluie qui jouent au ping-pong pim-pom les pompiers sur les trottoirs de son cafardéon-accordéon. Pas de parapluie.

" On s'colle dans l'appart du vieux ! "

Le vieux roule en BM, dilapide ses bénéfices à Saint-Barth et, avec la bande, l'appart du Touquet's :la sexonnière-saisonnière. La gestion affective de la vieille ? Dans les palaces et les rocking-chairs, puis la BM parquée au milieu des champs de betterave pour s'exciter l'antan sucré. La bise de l'hiver renvoie parfois les cris qu'elle pousse dans la campagne de la der des der, alors que les fenêtres du Lion's Club artésien laissent échapper les rires de cocktail gloussés pour son super quadra d'entrepreneur. La vieille c'est la reine, mais pas la favorite. A elle les couronnes du roi. Le vieux du Max est plein aux as.

Dave et Max aiment bien le 4-2-1. Dés sur piste contre barman, le perdant remet ça. S'agit pas de miser sur des whiskies, les Stella-Artois suffisent. 10 mises bues après : fi de tout !

" Tapes en 5 Joe, on joue pour des babies. "

S'en tape le Max, à l'Ascott c'est une star. Et ses bouteilles se vident à l'œil tandis que les gazelles farandolent sur la piste. Rugir ; woouuuuaargh, rougir, jouir c'est pas pire.

- T'es libre Max ?

- Of course, chérie l'Emilie

Mais pas pour long.

Dans l'appart, l'heure est grave. Faut surtout pas exciter Emilie.

" Du lait babe ? Une tisane peut-être ? "

Et le hasard qui se fond si bien aux choses : la compil' Brel du vieux traîne sur la Pionner. Sourdine du " port d'Amsterdam ". Les marins sur le point de pêcher y mettent la totale et sortent le vieux scrabble des soirées cocoon. Scrabble d'ailleurs, pour le maxi-max, 70 points. Fortiche. Dans la kitchenette, Dave actionne les fils de l'intrigue et ses zygomatiques. C'est automatique mon pote, c'est nickel-chrome !

Et 1 : écraser 2 cachous de Rohypnol dans un bol marqué maman dessus.

Et 2 : disperser la poudre obtenue dans un nuage de lait bébé rose.

Et 3 : sur un plateau pour la belle au bois dormant.

" Ouaaamm, j'suis claquée... "

Relax. Délasse tes axes Emilie, le marchand des B.A.C à sable s'est penché sur ton cas. Regarde Max et dors... MAINTENANT !!!!

Perfecto, well done Dave. Les derniers pleurs du Port d'Amsterdam disparaissent en fading-berceuse pour Emilie-Jolie.

- Hé Max !

- Ouais ?

- T'es libre ?

- Tope là Dave, j'te parie qu'ouais !

Directo au casino, ça va banker les belettes ! Banco, Max.

Et Emilie d'entonner au fond de ses rêves somniphères, un air connu * :

" Quelque chose en toi ne tourne pas rond, grrrrr

Un je ne sais quoi qui me laisse conne

Mais autour de moi tout tourne si rond, grrrrr

Aux murmures de la ville, au matin des nuits folles

Rien ne t'affole ! hiiiiiiiiiii

Et j'aime encore mieux ça, oui je préfère ça

Car ça c'est vraiment toi ! huummm

Et rien d'autre que toi, que toi, non rien d'autre que TOI ! "

J'taime quoi.

Encore Max. Les temps n'ont pas vraiment changé..... Ziippii !

(1999-2000)

* Tac O Tac : jeu d'argent à gratter de la française des gueux

* B.A.C : Bites Au Cul

* " C'est vraiment toi ", Téléphone

Publié sur www.ecrits-vains.com

BONUS TRACK

Nick Cave *4.11.06 10:08*

Puisqu'il faut bien terminer un jour, commençons d'abord. Rubrique **MUSIQUE**, un bonhomme que j'apprécie depuis belle lurette et qui a bercé mes années de platitude, de solitude, de cavitude. Voici quelques liens vers les chansons-phare de l'Australien (de Dim ?, non) et ses Bad Seeds:

1-[The weeping song](http://www.youtube.com/watch?v=bgp_EeF3BuY) (http://www.youtube.com/watch?v=bgp_EeF3BuY)

2-[The mercy seat](http://www.youtube.com/watch?v=CPLyIOPe6xw) (<http://www.youtube.com/watch?v=CPLyIOPe6xw>)

3-[Your funeral, my trial \(live\)](http://www.youtube.com/watch?v=Inyds9j_kAc) (http://www.youtube.com/watch?v=Inyds9j_kAc)

4-[Into my arms](http://www.youtube.com/watch?v=8_birOXAJ6Y) (http://www.youtube.com/watch?v=8_birOXAJ6Y)

5-[As I sat sadly by her side](http://www.youtube.com/watch?v=__MOjSyLgNc&mode=related&search=) (http://www.youtube.com/watch?v=__MOjSyLgNc&mode=related&search=)

6-[The carny \(live\)](http://www.youtube.com/watch?v=9_jB79bo-Ow) (http://www.youtube.com/watch?v=9_jB79bo-Ow)

7-[Henry Lee](http://www.youtube.com/watch?v=aFRBk2nMiFQ) (<http://www.youtube.com/watch?v=aFRBk2nMiFQ>)

(Ps: Nick Cave apparaît dans plusieurs films de Wenders dont Les ailes du désir).

Nicholas Edward Cave, connu sous le nom de **Nick Cave**, est né le 22/09/1957. En plus d'être chanteur et un peu acteur, il est écrivain, poète et scénariste. Il réside actuellement au Royaume-Uni.

Note :

Les textes ne sont pas tous datés. Pour ceux qui le sont, la date à côté du titre correspond en général à celle de la publication sur internet.

Lorsque cela a été possible, les polices d'écritures (couleur, style, taille) ont été conservées identiques à la mise en page faite par Ludo sur internet. Quelques images ont aussi été conservées et insérées comme lors de la publication internet initiale .

Certains textes non signés sur le blog rollerpen 20six peuvent éventuellement ne pas être de Ludo. Si des auteurs se reconnaissent, qu'ils lèvent le doigt...

Merci à Thierry pour la photo en première page.

MT